
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



HISTOIRE
DE LA
POËSIE
FRANÇOISE

Ex Ralmeron

7lt 10s

parisiis emptus 1743

HISTOIRE
DE LA
POËSIE
FRANÇOISE;

Avec une Défense de la Poësie.

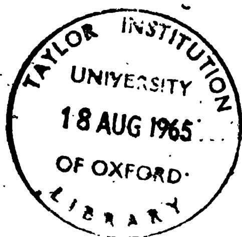
Par feu M. l'Abbé MASSIEU,
de l'Academie Françoise.



A PARIS,
Chez PRAULT Fils, Quay de Conty,
vis-à-vis la Descente du Pont-Neuf,
à la Charité.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du





PREFACE

DE L'EDITEUR.

IL y a plus de quinze ans que l'excellent Ouvrage qui paroît aujourd'hui devroit avoir satisfait à la juste curiosité du Public, qui sçait que feu M. l'Abbé Massieu avoit entrepris l'Histoire de la Poësie Françoise, & en avoit déja achevé les deux premieres Parties, lorsque la mort nous l'a enlevé. Ses Manuscrits me furent remis dès ce tems-là, & je crus y pouvoir trouver assez de maté-

riaux pour compoſer ſur ſon même plan les deux dernieres Parties, & rendre ainſi cet Ouvrage complet. Je ſentois que c'étoit s'expoſer à des comparaiſons humiliantes, que de mettre le ſtile du Diſciple à la ſuite de celui du Maître ; mais je ſentois en même-tems que le Diſciple devoit le ſacrifice de ſon amour-propre à la gloire de ſon Maître, & le précieux dépôt qui lui avoit été confié au Public. J'examinai donc avec attention toutes les colluſions qui avoient été faites par cet Illuſtre Academicien, & qui devoient entrer dans l'Hiſtoire de notre Poëſie, depuis le commencement du Régne de François I. où il en eſt demeuré juſqu'à préſent. Je n'y trouvai rien qui ne

dût y avoir place, mais je m'apperçus bien-tôt que pour remplir le Canevas que M. l'Abbé Massieu s'étoit tracé, il s'en falloit beaucoup qu'il n'eût encore ramassé tout ce qui lui étoit nécessaire. Le sujet des deux premieres Parties étoit sans contredit le plus difficile. Il falloit pour l'exécuter fouiller dans toutes les Bibliothéques, consulter une infinité d'Auteurs, feuilleter de vieux Bouquins, les lire même avec application pour se mettre en état d'en porter un jugement, & d'en citer quelques passages qui en pussent donner une idée. Tout ce cahos du premier âge de notre Poësie a été, comme on le verra parfaitement débrouillé par notre Auteur. Il a sçu rendre interres-

ſante pour tout le monde une matiere, qui juſqu'ici ne l'avoit été que pour un petit nombre de gens de Lettres, amateurs de tout ce qui eſt marqué au coin de l'Antiquité. A travers combien de ronces & d'épines ne lui a-t-il pas fallu percer pour cueillir les Roſes qu'il préſente à ſes Lecteurs. Il n'y en aura point qui ne regarde comme un jeu & un amuſement ce qui reſte à faire de cet Ouvrage, en comparaiſon de la peine & du travail qu'à du coûter ce qui eſt fait. Cependant ces deux dernieres Parties ne laiſſeront pas d'avoir leurs difficultés dans l'exécution. Il eſt vrai que plus l'Hiſtoire ſe rapproche de notre tems, & plus il eſt facile de trouver de bons mémoires pour la compoſer;

mais il est encore plus vrai qu'elle exige beaucoup plus d'exactitude. Les Hommes & les Faits dont on parle étant plus connus, l'Historien est nécessairement en butte à la censure d'un plus grand nombre de personnes ; & quoiqu'on ne s'engage pas à rapporter toutes les avantures, & tous les bons mots des Poëtes, si la censure ne trouve point de prise sur l'omission de ceux dont on n'aura point parlé, il sera difficile qu'elle n'en trouve beaucoup sur le choix de ceux qu'on aura cités. D'ailleurs, le Régne seul de François I. a fourni plus de Poëtes qu'il n'y en avoit eu depuis l'origine de notre Poësie, les Régnes suivans en ont produit encore davantage, surtout celui de Louis XIV. de sor-

te que ſi l'on veut, pour ſuivre le plan de M. l'Abbé Maſſieu, s'étendre ſur chacun de ces Poëtes, autant qu'il l'a fait ſur les Anciens; ces deux dernieres Parties n'auront aucune proportion avec les premieres, & formeront un Volume très-conſidérable. Cependant ni la crainte des Critiques auſquelles doit s'attendre tout homme qui ſe donne au Public, ni la longueur de l'Ouvrage, ne m'auroient détourné du deſſein que j'avois pris d'abord à l'entreprendre, ſi la ſituation de mes affaires m'avoit permis de paſſer quelques années à Paris. Le commerce des gens de Lettres qui y ſont en plus grand nombre que par tout ailleurs, la facilité d'y trouver les Livres qui peuvent donner des éclairciſſe-

mens ſur cette matiere, & ceux dont on eſt obligé de rendre compte, ſont des ſecours qui ne ſe trouvent point dans la Province, & ſans leſquels il n'eſt pas poſſible même d'ébaucher une Hiſtoire de cette eſpéce. Je ne ſuis cependant pas encore tout-à-fait ſans eſpérance de pouvoir un jour puiſer dans toutes ces ſources ; mais il n'eſt pas juſte que le Public attende ma commodité pour voir un Ouvrage qui lui eſt annoncé depuis ſi long-tems, & ſur lequel il a d'autant plus de droit qu'il ſe l'eſt acquis par les applaudiſſemens qu'il a donnés à tout ce qui eſt ſorti de la plume de ce ſçavant Ecrivain. Quelques années avant ſa mort, il lut à l'Académie des belles Lettres un diſcours qu'il

avoit composé pour la défense de la Poësie. Quoique ce petit Ouvrage ait été imprimé dans les Recueils de cette Académie, comme j'en ai trouvé le Manuscrit à la tête de son Histoire de la Poësie Françoise, & que je lui ai souvent oui dire à lui-même que son dessein étoit de le faire servir de Préface à cette Histoire, pour se justifier en quelque façon de l'avoir entreprise : J'ai cru non-seulement ne pouvoir me dispenser de suivre son intention, mais que ceux même qui l'auroient vû ailleurs ne seroient pas fâchez de e retrouver ici.



DEFENSE



DEFENSE DE LA POËSIE.

UNE des grandes marques du peu de certitude qui se trouve dans les connoissances de l'esprit humain, c'est la maniere dont il varie dans ses jugemens. Non seulement un même homme pense en divers tems tout differemment de la même chose: mais il semble que les idées des Nations entieres soient aussi sujettes à cette vicissitude. On est tout surpris que ce qui étoit le plus en vogue chez un Peuple, à quelques années de là tombe dans le mépris. Ce qui

fait honneur, & ce qui eſt un titre de recommandation dans un tems, avilit & donne l'excluſion dans un autre.

Preſque tous les Arts ont éprouvé tour à tour cette diſpoſition que les hommes ont au dégoût & au changement. Mais je ne ſçai ſi aucun Art s'en eſt plus reſſenti que la Poëſie. On l'a vûë triomphante dans de certains ſiécles, & dans d'autres humiliée & abbatuë. Il y a ſoixante ans, que ſous le miniſtere d'un des plus grands génies que la France ait jamais eu, la Poëſie ſe trouva parmi nous au plus haut point de ſa gloire. On faiſoit un cas particulier de ceux qui la cultivoient; elle élevoit aux dignitez, & menoit à des fortunes conſidérables. Maintenant il ſemble que cette grande ardeur qu'on avoit pour Elle ſe ſoit rallentie. Il ne paroît pas qu'on ſoit fort touché du mérite des Poëtes; & l'on ne pourroit en citer qu'un fort petit nombre, que le commerce des Muſes ait élevez ou enrichis.

Mais on ne ſe contente pas aujourdhui

de méprifer la Poëfie, on la condamne. Plus rigides, & peut-être moins vertueux que nos Peres, nous traitons d'amufement frivole & pernicieux, ce qu'ils regardoient comme un Art honnête & utile. Un Miniftre proteftant qui a beaucoup de mérite, fils d'un des plus excellens Critiques du dernier fiécle, & frere d'une perfonne qui par la beauté de fon efprit & par l'étenduë de fon fçavoir, fait honneur à fon Sexe & à la France; a publié depuis quelques années un affez long Traité, pour faire voir que la Poëfie eft non feulement très-utile, mais encore très-dangereufe. Un Pere Bénédictin fort connu par fes beaux Ouvrages, donne affez à entendre que fur ce point il eft du même fentiment que le Miniftre; & quoiqu'il garde plus de mefures & qu'il femble diftinguer deux fortes de Poëfies, l'une bonne & l'autre mauvaife; il eft certain que les principes qu'il pofe concluent également contre l'une & contre l'autre. Mais quelque autorité que ces

deux Sçavans hommes ayent dans la République des Lettres : on doit avoüer, & ils n'en diſconviendroient pas eux-mêmes, que la Poëſie eut autrefois un adverſaire encore plus redoutable. Ils ont dans l'antiquité un illuſtre garant de leur opinion. Platon a penſé comme eux. Ce grand homme dont les Ouvrages ont fait l'admiration de tous les ſiécles, & font aujourdhui la paſſion d'un petit nombre de Sectateurs choiſis, déſaprouve la Poëſie, & bannit les Poëtes de ſa Republique. Doit-on ſe taire, dès qu'un auſſi grand homme a parlé ? Où nous eſt-il permis d'examiner avec tous les égards dûs à un génie du premier ordre, ſi dans la queſtion préſente ſon ſentiment particulier doit l'emporter ſur le ſentiment genéral de tous les hommes ?

Après avoir lû aſſez exactement ce qui s'eſt écrit contre la Poëſie, je trouve que les reproches qu'on lui fait peuvent ſe reduire à deux principaux. On prétend qu'elle eſt propre à gâter l'eſprit, & à corrompre le cœur.

On ſoutient que par raport à l'eſprit, la Poëſie produit trois effets très-pernicieux ; qu'elle l'accoutume au faux, l'énerve & l'effémine ; enfin qu'elle le dégoûte des études ſérieuſes & utiles, & le rend incapable des grandes connoiſſances. La Poëſie, dit-on, n'offre à l'eſprit de toutes parts que des fauſſetez ; elle ne le repaît que de fables & de chimeres. On ne peut diſconvenir en effet, qu'elle ne ſe ſerve de l'apparence du menſonge ; mais elle ne s'en ſert que pour amener les hommes à la vérité. Il faudroit n'être guéres initié dans les myſtéres de cet Art, pour ignorer que les fictions qu'il employe, ſont autant d'allégories. Tout le monde ſçait qu'il y a deux manieres d'enſeigner la vérité aux hommes : l'une couverte & myſtérieuſe, l'autre dévoileé & toute ſimple. Les Anciens étoient idolâtres de la premiere ; nous nous ſommes déclarez pour la ſeconde. Croyons que c'eſt la meilleure, puiſque c'eſt la nôtre ; mais ne condamnons qu'a-

vec circonspection & avec retenuë, celle qui se trouve autorisée par la pratique de la plus saine Antiquité. Il est certain qu'en ces premiers tems, tout ce qu'il y avoit de plus excellens Ecrivains, dans quelque genre que ce pût être, aimoient à déguiser leurs enseignemens sous des fictions agréables & ingénieuses : non seulement les Auteurs profanes, mais les Auteurs Sacrez en ont usé de la sorte. L'Ecriture est pleine de Paraboles & de Figures. Celui qui est la vérité même, n'a pas dédaigné de recourir plusieurs fois à ce langage, pour se faire entendre des hommes. On ne peut donc blâmer les premiers Poëtes, de ce qu'ils ont choisi cette maniere préférablement à toute autre ; ils n'ont fait en cela que se conformer au goût de leurs Siécles, & que suivre ce qui étoit le plus généralement approuvé.

Que si l'on recherche quel pouvoit être le principe de cette passion que les Anciens avoient pour les Allégories & pour

les Fictions, on trouvera qu'elle venoit d'une grande connoissance de la Nature. En effet pour peu qu'on étudie les hommes, on découvre quils ont une aversion secrete pour la vérité : sur-tout lorsqu'elle touche à leurs passions, & qu'elle attaque leurs cœurs dans des endroits délicats & sensibles. Mais autant qu'ils haïssent la vérité, autant ils aiment le mensonge. De-là ce goût qu'ils ont naturellement pour les Fables & pour les Contes. Nous avons beau faire les Graves, nous sommes tous Enfans sur ce point. Un tissu d'avantures extravagantes & ridicules, qui sont destituées de toute vraisemblance, mais où le merveilleux se trouve, a souvent plus de force pour attirer & pour soutenir notre attention, que le discours le plus raisonnable & le plus sensé. Les premiers Poëtes, qui furent aussi les premiers Philosophes, s'apperçûrent de ces deux dispositions du cœur de l'homme. Ils comprirent, qu'ils tenteroient inutilement de les changer ;

& crurent que le ſeul parti qui leur reſtoit à prendre, c'étoit de tirer un bien d'un mal néceſſaire. Ils s'accommoderent donc à notre foibleſſe, par l'impoſſibilité de faire mieux, & pour nous amener inſenſiblement au point qu'ils vouloient, ils nous préſenterent le Faux en apparence, & le Vrai dans le fond.

Un autre avantage que cette maniere avoit encore, c'eſt qu'elle étoit revêtuë d'un air de myſtere. Or il n'y a rien qui ſoit plus propre à réveiller la curioſité des hommes. Veut-on preſque à coup sûr leur inſpirer l'envie d'approfondir une choſe, il ne faut que leur laiſſer entrevoir qu'on la leur cache. Ces voiles & ces gazes que les Poëtes mettoient ſur les inſtructions, donnoient de l'empreſſement pour des véritez, ſur leſquelles on n'auroit pas jetté les yeux, s'ils les euſſent préſentées toutes nuës.

Enfin cette maniere flattoit agréablement l'amour-propre des Lecteurs, en leur donnant lieu de penſer, qu'ils fai-

ſoient quelque uſage de leur pénétration. L'eſprit de l'homme eſt naturellement vain. Il n'aime pas qu'on lui montre les objets trop à découvert. Quand on les lui met dans un ſi grand jour, il croit qu'on ſe défie de ſes lumieres; Il veut qu'on ſe repoſe ſur lui de quelque ſoin, & qu'on lui laiſſe quelque choſe à déviner. Or il trouvoit dans ces Allegories, dequoi ſe ſatisfaire. Elles ouvroient un beau champ aux conjectures, qui ſouvent alloient bien au-de là de ce que les Poëtes s'étoient promis. La vérité gagnoit à tout cela, & ſe montroit; & par là le plaiſir flatteur qui naiſſoit de ces découvertes, ſe trouvoit accompagné d'une utilité ſolide. C'eſt ainſi que les premiers Poëtes ſe ſervirent des paſſions de l'homme pour le corriger, & chercherent le reméde dans le mal même. C'eſt par cette raiſon qu'Homere, celui de tous qui a le mieux connu le cœur humain, a rempli ſes Ouvrages d'un ſi grand nombre d'Allegories. Nous avons l'intelligence des plus conſi-

dérables. Qui ne voit que cette merveilleuse chaîne d'or, avec laquelle Jupiter se vante d'enlever le Ciel & la Terre, les Dieux & les Hommes, nous marque la disproportion infinie de tous les Etres réunis ensemble à l'Etre Souverain ; que les disputes & les dissensions éternelles des Dieux, nous représentent cette opposition & cette guerre qui se trouve entre les premiers principes dont tous les corps sont composez : que ces vents enfermez dans des outres, qu'Ulysse cachoit à ses Compagnons avec tant de soin, ne sont autre chose que les secrets d'Etat qui ne doivent point venir à la connoissance des Peuples ; que les Sirenes qui par leurs voix mélodieuses attiroient les passans dans des écüeils, que Circé qui par ses enchantemens les changeoit en bêtes, sont des images naïves de la volupté qui charme & qui abrutit les hommes. S'il y en a quelques-unes que nous n'entendons pas aujourd'hui, n'en accusons point ce grand Poëte qui etoit intelligible de son

têms. Craignons qu'il n'y ait en cela plus de notre ignorance, que de sa faute. Reconnoissons du moins de bonne foi, qu'il a prétendu cacher un sens sous ces dehors; & que son intention n'a jamais été qu'on prît à la lettre des avantures si manifestement fabuleuses. Les Poëtes qui sont venus depuis, se sont formez sur ce grand modéle; & à son exemple ils ont enfermé dans des fictions presque tous les secrets de la Théologie, de la Morale & de la Physique. Mais en se servant de ces fictions ils n'ont eu en vûë que la vérité; & ils ont toujours pris pour régle fondamentale de leur Art, cette maxime importante, qu'un d'entr'eux a si heureusement exprimée dans ces deux vers.

Rien n'est beau que le vrai. Le vrai seul est aimable,
Il doit regner par tout, & même dans la Fable.

On prétend en second lieu, que la Poësie ôte à l'esprit son activité & sa force. Il n'est pas possible, dit-on, qu'enchaîné avec la mesure ou avec la rime, qu'éner-

vé par la douceur des ſons & par la molleſſe des nombres, il s'éleve à rien de grand. Il y a lieu de douter, ſi ceux qui parlent de la ſorte, ont jamais bien compris la nature de la Poëſie. Ils ſçauroient pour peu qu'ils la connoiſſent, qu'elle conſiſte principalement dans cet enthouſiaſme ſi vanté, qui ſaiſit le Poëte, & qui l'enleve. Pouſſé par cette impreſſion divine, il renverſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage. La Rime, la Meſure ne lui préſentent que de vains obſtacles. Si dans de premiers efforts & lorſqu'il eſt encore à froid, il les trouve indociles & rebelles: à peine eſt-il échauffé de ce beau feu, qu'il les aſſujetit & les maîtriſe. Et alors elles ſe rangent comme d'elles-mêmes ſous le joug de la raiſon; & au lieu de la gêner & de l'affoiblir, elles l'aident & la fortifient. Et voilà peut-être ce que la Poëſie a de plus admirable; c'eſt qu'encore qu'elle ſoit aſſervie à des Loix très-dures, non ſeulement elle parle ſans contrainte, comme la Proſe, de tout ce qui

peut entrer dans le discours ; mais elle en parle avec une élevation & une force, où la Prose ne peut atteindre. Aussi voyons-nous que tous les plus habiles Maîtres dans l'art de penser, ont toujours regardé la Poësie comme la meilleure école où cet Art se pût apprendre. Ils ne recommandent rien tant que la lecture des Poëtes, sur-tout que celle d'Homere. Arioste le donne pour modéle à quiconque se propose de bien écrire ; & le met au-dessus de tout ce qu'il y a jamais eu d'écrivains soit pour l'impression ou pour la pensée. Ses Ouvrages, si nous en croyons Ciceron, ne sçauroient être trop dans les mains de ceux qui aspirent à la véritable éloquence ; & au sentiment de ce grand Connoisseur, quelque prodigieuses que fussent les dispositions qu'Homere avoit pour la Poësie, il étoit encore plus Orateur que Poëte. On ne peut lire sans étonnement ce qu'en dit Quintilien : il en parle comme d'un homme qui a étendu les limites de l'esprit humain ; qui

a possedé les idées de tous les genres d'écrire ; & qui nous offre lui seul des exemples de toutes les beautez différentes, qui peuvent entrer dans la composition d'un Ouvrage. Longin le cite éternellement, & puise plus dans ses écrits que dans les autres Auteurs ensemble. Nous sommes tout au moins un peu vains, si nous croyons nous connoître mieux en sublime qu'Aristote, que Ciceron, que Quintilien & que Longin. Or ces excellens Critiques étoient persuadez , principalement chez les Poëtes qu'il en faut chercher des modéles. En effet, où peut-on en trouver de plus fréquens que dans les Ecrits d'Homere & de Virgile, de Sophocle & d'Euripide, de Pindare & d'Horace ; & si j'osë ajouter encore ici d'autres noms, qui vrai-semblablement passeront à côté de ceux-là jusqu'à la postérité la plus réculée, que dans les Ecrits de Malherbe & de Racan, de Corneille & de Racine ? N'est-ce pas dans leurs Ouvrages que l'on découvre tout ce que l'es-

prit humain a conçû de plus heroïque & de plus merveilleux. Pouvons-nous arrêter nos regards ſur les grands traits & ſur les hardieſſes heureuſes dont ils ſont pleins, ſans nous ſentir comme animez de leur génie ; & ſans éprouver que l'élévation & la nobleſſe de leurs ſentimens ſe répandent juſques ſur les nôtres ? Mais ſi de la Poëſie profane nous paſſons à la Poëſie ſacrée ; ſi nous jettons les yeux ſur les deux Cantiques de Moïſe & ſur les Pſeaumes : quels effets ne produira point ſur nous cette foule de beautez vives & animées qui s'y préſentent de toutes parts ? Les Fleuves qui remontent vers leurs ſources, les Mers qui s'entrouvrent & qui fuyent ; les Collines qui treſſaillissent ; les Montagnes qui fondent comme de la cire, & qui diſparoiſſent. Le Ciel & la Terre qui écoutent dans le ſilence & dans le reſpect ; toute la nature qui s'émeut & qui s'ébranle devant la face de ſon Auteur ; ſont peut-être les choſes les plus ~~reſervées~~, qui ayent ja-

relevées

mais été dites. Qui ne feroit frappé à la vûë de ces grandes images ? Quoi de plus propre à tirer l'ame de ſa ſituation ordinaire, & à l'élever au-deſſus d'elle-même. Quels tréſors ne peut-on pas tirer de ces mines, pour peu qu'on ſçache les creuſer ? Quelle ſource de penſées ſublimes, & d'expreſſions magnifiques ? C'eſt donc ſans fondement qu'on reproche à la Poëſie, qu'elle abaiſſe l'eſprit. On pourroit peut-être lui reprocher avec plus de raiſon qu'elle l'éléve trop. Mais en cela même elle ſe preſcrit des bornes. Sage juſques dans ſes emportemens, elle ſçait ſe modérer au milieu de ſon vol le plus rapide. Une de ſes principales régles, c'eſt qu'on ne peut avec trop de ſoin éviter l'excès. Si l'on excepte quelques genres de Piéces, dont le caractere particulier demande qu'on s'abandonne ſans ménagement & ſans réſerve ; dans tous les autres, elle extenuë ſes forces à deſſein ; & n'allant que juſqu'au point qu'il faut, elle nous marque ce que

nous

nous devons nous permettre & nous défendre.

Mais du moins, dit-on, la Poësie est un obstacle au Sçavoir. Ses charmes ôtent le goût des autres études, qui sont moins agréables & plus solides. Un Poëte occupé & enchanté de ses Ouvrages, n'a ni la volonté ni le tems d'approfondir, & compte pour rien tout le reste. Il est vrai que la Poësie a ses agrémens; & que parmi ce grand nombre d'Ouvriers de toute espéce qui sont dans le monde, il n'y en a point qui doivent plus que les Poëtes être sur leurs gardes contre les illusions de l'amour-propre, mais cela n'empêche point qu'ils ne puissent & qu'ils ne doivent être sensibles aux avantages des autres Sciences. Non seulement il n'est pas impossible qu'un Poëte soit sçavant, mais c'est une nécessité qu'il le soit. Tous ceux qui préscrivent des régles sur l'Eloquence, demandent dans l'Orateur une érudition prodigieuse. Ils veulent qu'il soit profond dans la Juris-

prudence & dans la Philoſophie, dans l'Hiſtoire & dans la Fable, dans la Chronologie & dans la Géographie; Quintilien même ajoute dans la Géométrie & dans la Muſique. Si ces connoiſſances ſont néceſſaires à un Orateur, elles le ſont beaucoup plus à un Poëte. Car il eſt rare que quelques-unes trouvent leur place dans un Plaidoyer ou dans une Harangue; au lieu que preſque toutes entrent naturellement dans un Poëme, pour peu qu'il ſoit de longue haleine. Il paroît en effet par les écrits de tout ce qu'il y a jamais eu de plus grands Poëtes, qu'ils ont été très-éclairez. Eh! que ne ſçavoit pas celui qui a produit tous les autres, & qui du conſentement de tous les ſiécles eſt le premier par l'ordre du tems & du mérite? Inſtruit à fond de ce qui regarde le cœur de l'homme, la ſtructure du corps, les caracteres & les mœurs des Peuples, la ſituation & les propriétés des Païs, les différentes qualitez des animaux, le flux & le reflux des mers, la

ſource & le cours des fleuves, la nature & le mouvement des aſtres, les ſecrets des Arts Libéraux & Méchaniques ; il ſemble qu'il n'ait rien ignoré de tout ce que l'homme peut apprendre, & que ſon ſçavoir n'ait point eu d'autres bornes que celles de l'Univers. Si les lumieres de Virgile n'étoient pas ſi vaſtes, elles ne laiſſoient pas d'être fort étenduës. Quelle connoiſſance n'avoit-il pas de l'agriculture dont il nous a donné de ſi beaux préceptes ; des anciennes coutumes de l'Italie qu'il a décrites d'une maniere ſi exacte ; des cérémonies & des myſtéres de la Religion payenne, dont il nous a laiſſé les monumens les plus curieux qui ſoient venus juſqu'à nous ; de l'Hiſtoire Romaine, qu'il a trouvé le ſecret d'enchâſſer avec tant d'art dans ſon Ouvrage, & de traiter avec toute la pompe & toute la magnificence que demande un ſujet ſi riche ; de la Philoſophie d'Epicure, qu'il a preſque toute renfermée dans une Eglogue ; de celle de Pythagore & de Platon

dont il nous donne une si haute idée dans le sixiéme Livre de l'Eneïde. Mais la science n'a pas été le partage des seuls Poëtes anciens. Il seroit aisé de faire voir qu'entre nos modernes ceux qui se sont le plus distinguez par une érudition profonde, ont presque été tous Poëtes. On ne dira pas que les Scaligers, les Grotius, les Petauts fussent des hommes médiocrement sçavans. Or on ne sçait jusqu'où alloit leur passion pour la Poësie. Scaliger nous a laissé un gros Recueil de vers, & un Volume fort ample sur la Poëtique. Nous avons de Grotius plusieurs piéces d'une diction si pure & si élégante, qu'au sentiment de nos meilleurs Critiques elles ne sont pas indignes de l'ancienne Rome. Quand on lit les Poësies Grecques & & Latines du P. Petaut, on ne comprend pas qu'il ait pû trouver du tems pour composer tant d'autres beaux Ouvrages sur les matieres les plus importantes; & l'on est tenté de croire qu'il avoit passé sa vie à lire Homere & Virgile dont il prend

si bien le tour & le caractere. Que s'il m'étoit permis d'alléguer des exemples vivants, je pourrois citer un des plus sçavans hommes de l'Europe, qui consommé dans toute sorte de Littérature, & qui employant à *Aulnai* son loisir* comme Ciceron employoit le sien à *Tusculum*, fait des vers Latins aussi bien & peut-être mieux que personne de son siécle. Je pourrois sans sortir de cette Compagnie y trouver un homme, dont le moindre mérite est d'être Poëte; & qui bon Géometre, * bon Physicien & bon Astronome, sçait joindre aux sciences les plus sérieuses & les plus abstraites, tout le badinage & tous les agrémens des Muses Françoises. Si donc nous éprouvons par une expérience personnelle, que l'amour des vers nous empêche de nous élever à ces connoissances, ne nous en prenons point à la Poësie, qui bien loin de les exclure a souvent besoin de leurs secours;

* M. l'Abbé Bignon.

* De Fontenelle.

prenons-nous-en à nos dispositions particulieres ; & entrons de bonne grace dans les intentions de la nature qui n'a pas voulu que nous fussions du nombre de ces hommes privilégiez qui sont capables de tout. Il faut avouer pourtant, qu'on n'a pas communément une fort grande idée de la science des Poëtes. D'où peut venir cette opinion qui leur est si désavantageuse, & qui est en même-tems si fausse. C'est qu'on en juge par le grand nombre de ceux qui portent ce nom, & qui sont bien éloignez de le mériter. Car à qui ne le donne-t-on pas aujourdhui ? on le prodigue à des gens qui auront fait quelques madrigaux ou quelques chansons : qui au lieu de se former sur les régles qu'Aristote & Horace nous ont prescrites, & sur les Chef-d'œuvres qu'Homere & Virgile nous ont laissez, font quelquefois gloire de n'entendre pas les langages dans lesquels ces grands hommes ont écrit ; qui ne connoissent point d'autres modéles du sublime que le Cirus & Clelie, Po-

Ixene & l'Astrée, dont tout le mérite se reduit à ranimer assez heureusement des phrases ramassées dans ces Romans ; qui stériles d'eux-mêmes & dépourvûs d'invention, qualité pourtant qui constituë l'essence du Poëte, rassemblent dans les écrits des autres les diverses Piéces dont ils assortissent les leurs; qui accoutumez au langage d'une doucereuse galanterie, ne sçavent plus que dire dans leurs vers, dès qu'ils n'ont plus à entretenir une Cephise ou une Cloris : hommes frivoles & superficiels, qui se bornant à l'approbation d'un petit nombre de personnes dont ils sont environnez, font du bruit à quelque distance & pour un tems ; mais ignorent les grandes beautez qui sont de tous les païs & de tous les siécles, & qui marquent les Ouvrages au coin de l'immortalité. Ce n'est pas là l'idée que les Maîtres de l'Art ont toujours eûë d'un Poëte. Si nous les en croyons, il faut qu'un homme pour être digne de ce beau nom, ait reçû de la nature un génie su-

blime & une imagination agréable ; qu'il rassemble en lui les plus grandes qualitez, l'élévation, la force, la fécondité, la souplesse ; qu'il ait cultivé ces heureuses dispositions par une longue étude des préceptes & des modéles; qu'embellissant ce qu'il emprunte des autres, il y mêle encore un plus grand nombre de beautez qui soient de lui ; que puisant dans les trésors des Sciences & des Arts, il sçache parler de tout sans affectation & avec grace ; que par une suite continuelle de merveilles, il puisse sans cesse & dans tout le cours d'un Ouvrage exciter la surprise & entretenir l'admiration ; que se souvenant qu'il écrit pour tous les hommes, il trouve le secret de plaire aux esprits les plus différens, & de s'assurer des Approbateurs de toutes les Nations & dans tous les âges. Or qui ne voit que tout cela demande, & un grand fond de talens naturels, & une ample provision de connoissances acquises ?

Mais si la Poësie est bien eloignée de gâter

gâter l'esprit, elle l'est beaucoup plus encore de corrompre le cœur.

Il ne faut pas juger d'un Art par le mauvais usage qu'on en peut faire. Sur ce principe, il n'y auroit rien de bon dans le monde, puisqu'il n'y a rien dont la corruption des hommes n'abuse. Il s'agit donc de sçavoir principalement s'il se rapporte à une fin honnête, & si les moyens dont il se sert pour y parvenir sont légitimes. Or, si l'on examine la Poësie sur ces deux regles, on ne pourra lui refuser une place entre les Arts les plus utiles. Elle se propose la plus excellente de toutes les fins, & n'employe pour y arriver que des moyens permis.

Il est certain que si on la considere dans la pureté de sa premiere institution, elle fut inventée d'abord pour instruire les hommes, & pour leur apprendre les vérités les plus importantes de la Religion, de la Politique & de la Morale. Je dis de la Religion. Les plus

anciens & les plus beaux morceaux de Poësie qui soient dans le monde, sont consacrés à la gloire du vrai Dieu. Cet Art qui paroît aujourd'hui si profane, prit naissance au milieu des Fêtes destinées à honorer l'Etre souverain. Dans ces jours solemnels où les hommes se délassoient de leurs travaux, & se livroient à une joye innocente & necessaire ; ils s'aviserent, soit par hasard, soit par instinct, d'enfermer dans de certaines mesures & leurs pas & leurs paroles. Tels furent les commencemens de la Musique, de la Danse & de la Poësie. Mais lorsque les hommes eurent transferé aux créatures l'hommage qui n'est dû qu'au Créateur, la Poësie suivit le sort de la Religion. On s'en servoit dans les commencemens à remercier les fausses Divinités de leurs bienfaits, & à leur en demander de nouveaux. Il est vrai qu'on l'appliqua bien-tôt à d'autres usages ; mais dans tous les tems on eut soin de la ramener à sa premiere

destination. Hesiode mit en Vers la Généalogie des Dieux ; Callimaque fit des Hymnes en leur honneur ; un Poëte très-ancien composa ceux qu'on attribuë ordinairement à Homere. Les Ouvrages même qui roulerent sur d'autres matieres, conduisirent & reglerent les évenemens par l'entremise & par le ministere des Puissances Divines. Ils apprirent aux hommes à regarder les Dieux comme les Auteurs de tout ce qui arrive dans la nature. C'est-là qu'on nous les représente partout comme les seuls arbitres de nos destinées. Ce sont eux qui élevent & qui abbatent le courage, qui donnent & qui ôtent la prudence, qui envoyent la victoire, & qui causent les défaites. Il ne s'execute rien de grand ni d'heroïque, que par l'assistance cachée ou visible de quelque Divinité. Et de toutes les vérités qu'on nous enseigne, celle qu'on nous présente le plus souvent, & qu'on établit avec le plus de soin, c'est que la valeur & la

ſageſſe ne peuvent rien ſans le ſecours de la Providence. Que ſi ces Dieux ſont pleins de défauts, s'ils s'abandonnent à leurs paſſions, s'ils ſe plongent dans toute ſorte de vices, ſi par leurs partialités, leurs violences, leurs emportemens, leurs excès, ils ſont ſouvent au-deſſous même des hommes, on ne doit point s'en prendre à la Poëſie. Une des plus grandes injuſtices qu'on a coutume de lui faire, c'eſt de croire qu'elle a produit ces opinions extravagantes & monſtrueuſes ; au lieu que ce ſont en quelque ſorte ces opinions qui l'ont produite. Car ſi la Poëſie eſt née dans ces jours que l'on conſacroit aux fauſſes Divinités, les fauſſes Divinités étoient donc avant la Poëſie. Ainſi tout le crime des premiers Poëtes, c'eſt d'avoir travaillé d'après la créance reçuë, & d'avoir parlé de l'Etre ſouverain, conformément aux préjugés de leur Pays & de leur Siécle. En quoi ils firent, comme feront éternellement les Poëtes de toutes

les Nations du monde. On a donc tort d'imputer aux anciens Poëtes de l'Italie & de la Grece les absurdités de la Théologie Payenne. Ce n'est point comme Poëtes qu'ils ont eu ces indignes idées de la Divinité ; c'est comme Grecs & comme Romains. Ce n'est point la faute de l'Art qu'ils professoient ; c'est le malheur des lieux & des tems où ils sont nés, & une suite des profondes ténébres, où Dieu par un effet de ses jugemens impénétrables avoit laissé des Peuples d'ailleurs si éclairés & si polis. Mais lorsque les lumieres de l'Evangile eurent dissipé ces ténébres, la Poësie une seconde fois changea d'objet comme la Religion ; elle se rapprocha du véritable Dieu, dont elle s'étoit éloignée ; & finit ainsi par où elle avoit commencé. Un grand nombre de Poëtes Chrétiens l'employent, & depuis l'ont employée dans tous les siécles à célébrer les vérités les plus augustes & les plus saintes. L'Eglise elle-même a

voulu qu'elle entrât dans ſes cérémonies, & qu'elle fît partie de ſon culte.

Mais les Poëtes ne furent pas ſeulement les premiers Théologiens, ils furent encore les premiers Politiques. On ſçait combien ils contribuerent dans ces ſiécles groſſiers à polir les hommes, à les raſſembler dans des Villes, & à les unir par les liens d'un interêt commun. Ce grand Ouvrage fut un des miracles de l'harmonie & du nombre. De-là ces Fables qui ſe ſont répanduës dans l'Univers, qu'Amphion au ſon de ſa Lyre avoit bâti les murs de Thebes : qu'Orphée par la douceur de ſon chant avoit adouci les bêtes feroces & amolli les rochers. Ceux qui compoſerent des Loix pour ces Républiques naiſſantes, les exprimerent en langage Poëtique, perſuadés que ce langage concilioit à ces Loix plus de reſpect, qu'il leur donnoit plus d'énergie & plus de force, & qu'il avoit je ne ſçais quoi de plus propre à les imprimer dans l'eſprit & dans la

memoire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Solon qui vint long-tems après, mit en Vers une grande partie de celles qu'il fit pour le sage peuple de la terre. Les Anciens nous parlent de lui, non-seulement comme d'un grand Législateur & d'un grand Philosophe; mais encore comme d'un grand Poëte. L'Histoire nous a conservé quelques-uns de ses Vers, & nous apprend qu'il en avoit fait plus de six mille. Il semble en effet que les descendans de ces premiers Poëtes ayent hérité de leur penchant & de leur disposition pour la societé. On remarque assez souvent qu'ils sont plus propres que les autres hommes aux vertus civiles & au commerce de la vie, soit qu'ils ayent d'ordinaire quelque chose de gay & d'agréable dans l'esprit, soit que la sorte d'études dont ils s'occupent tempere & adoucisse l'humeur, soit qu'enfin charmés de leurs Ouvrages, & peu touchés de ce qui fait l'ambition des autres hommes, ils ne son-

gent point à les traverser par des concurrences. Quoiqu'il en soit, ils sont dans une espece de possession d'être aimés & recherchés. Virgile & Horace faisoient les délices de la Cour d'Auguste ; Marot & Saint-Gelais de celle de François I. Ronsard, Baïf & du Bellai de celle de Charles IX. Dans ces derniers tems les Voitures & les Sarrasins, les Pelissons & les Segrais ont fait l'ornement & le plaisir des compagnies les plus délicates. Ils ont paru aussi aimables par les manieres, qu'estimables par les talens ; & l'on ne peut encore aujourd'hui prononcer leurs noms, sans présenter à l'esprit tout ce que l'idée de la civilité, de la galanterie & de la politesse renferme.

Mais une des principales vûës de la Poësie, fut de former les mœurs. Pour en être convaincu, il ne faut que considerer la fin particuliere de chaque espece de Poëme, & que jetter les yeux sur la pratique la plus générale des Poë-

tes les plus illustres. Le Poëme Epique se proposa d'abord de nous donner des instructions déguisées sous l'allegorie d'une action importante & héroïque. L'Ode, de célébrer les exploits & les vertus des Grands-Hommes, & d'engager par-là tous les autres à les imiter. La Tragédie, de moderer en nous la pitié & la crainte, en nous familiarisant avec ces deux passions, si capables, lorsqu'elles sont excessives, de troubler le repos de la vie. La Comédie & la Satyre, de nous corriger en nous divertissant, & de faire une guerre implacable aux vices & aux ridicules. L'Elegie, de verser des pleurs sur le tombeau des personnes qui méritent d'être regrettées. L'Eglogue, de chanter l'innocence & les plaisirs de la vie champêtre. Que si dans la suite des tems on se servit de ces differentes sortes de Piéces à d'autres usages, il est certain qu'on les détourna de leur intention naturelle; & qu'au commencement elles

tendoient toutes à un même but, qui étoit de rendre l'homme meilleur. Aussi dans tous les siécles les Poëtes les plus considerables, qui ont connu la nature & les obligations de leur Art, se sont conformés à cette fin. Je ne parlerai point des Sentences de Theognis, du Poëme Moral de Phocylide, des Vers dorés qu'on attribuë à Pythagore, petit Ouvrage qu'on ne peut assez estimer, & dont l'excellente traduction nous fait connoître tout le prix. Si tous les Ouvrages en Vers ressembloient à ces trois-là, nous ne serions pas à la peine de justifier la Poësie. Car il est constant qu'ils renferment la Morale la plus saine & la plus pure; qu'ils assignent à chaque devoir son véritable rang, & qu'ils sont un précis de tout ce que la raison humaine a jamais pensé de plus sage. Je passe donc aux autres Ouvrages qui peuvent former plus de contestation, & ausquels on ne rend pas assez de justice. Je commence par

ceux des deux premiers Poëtes de l'Univers, Homere & Virgile. Quel a été leur dessein, lorsqu'ils ont composé ces grands Poëmes, que tous les siécles ont reverés, & qu'on regarde avec justice comme les chef-d'œuvres de l'esprit humain ? Il ne faut pas croire que ces génies sublimes n'ayent fait des Vers que pour enfermer des mots dans de certains nombres, & que pour donner un vain plaisir à leurs lecteurs. La seule constitution de leurs Ouvrages suffit pour faire voir qu'ils se sont proposés une fin plus noble & plus digne d'eux. Dans l'Iliade, Achille se broüille avec Agamemnon & se retire. Jusques-là les Grecs avoient toujours été victorieux. Mais les affaires changent tout-à-coup de face. Battus pendant plusieurs jours de suite, & réduits à la derniere extrêmité, ils ne trouvent de ressource que dans la réconciliation des deux Princes. Il ne faut pas une fort grande pénétration, pour découvrir

qu'Homere a voulu nous apprendre par-là, que le salut des Peuples dépend de la bonne intelligence des Princes qui les gouvernent. Dans l'Odyssée, Ulysse est éloigné de sa Patrie. Pendant son absence des Princes voisins s'introduisent dans son Palais, font la loi à sa femme & à son fils, & commettent toute sorte d'injustices & de violences. Le Prince revient, dissipe ces troubles & rétablit le calme. Qui ne voit qu'Homere a prétendu nous enseigner par-là, que le bon ordre d'une maison dépend principalement de la présence & de l'œil du maître ? Ainsi ce Poëte fameux ne s'est pas moins proposé dans ses deux Poëmes, que d'assurer le repos public & particulier, que d'établir le bonheur des Etats & des Familles. L'esprit de l'homme a-t-il jamais conçu de plus grand projet? Virgile écrivoit à Rome sous les commencemens d'un Empire encore mal affermi. Charmé de la Grandeur Romai-

ne, & touché des bontés d'Auguste qui l'avoit comblé de bienfaits, il forme le dessein d'un Ouvrage, qui puisse tout à la fois, & faire honneur à sa Nation, & établir indirectement l'autorité naissante de son Prince. Dans cette vûë, il choisit pour héros de son Poëme un homme que les Dieux appellent à fonder un Royaume en Italie. Les Elemens conjurés s'opposent à l'accomplissement de cette entreprise. Une grande Reine employe ce qu'elle à de charmes & de puissance pour la traverser. Un rival jeune & audacieux fait valoir les droits du voisinage & du sang, & souleve les Nations. Malgré tous ces obstacles le dessein des Dieux s'execute & un Royaume se fonde. Virgile par cette voye détournée vouloit à travers les louanges qu'il donnoit aux Romains, leur faire entrevoir cette grande vérité : que lorsqu'il plaît au Ciel de donner un maître aux hommes, le seul parti qui leur reste à

prendre, c'eſt d'adorer les vuës de la Providence, & de ſe ſoumettre à l'autorité légitime. Si nous en croyons tout ce qu'il y a de plus excellens Critiques, voilà les moralités qui ſont contenuës dans ces trois grandes Fables. Et il ne paroît pas qu'on en puiſſe douter, à moins qu'on ne s'obſtine à s'attacher à la ſurface, ſans vouloir pénétrer le fond. Que ſi de ces inſtructions générales qui ſont comme le plan & l'économie de ces Poëmes, on deſcend aux inſtructions particulieres répanduës dans tout le corps de l'Ouvrage; quelle multitude de vérités importantes qui peuvent ſervir de regles pour toute la conduite de la vie? Quand on voit dans Homere qu'une femme allume une guerre de dix ans & cauſe la ruine preſque totale de deux Nations fameuſes; qu'une autre femme jette la diviſion entre deux Héros, auſquels il importe extrêmement d'être bien unis: qu'un de ces Héros abuſant du pouvoir

ſuprême enleve à l'autre le butin qui lui eſt échû en partage, & par cet acte d'autorité fait à contre-tems, haſarde le ſalut de ſon armée; que l'autre s'abandonne à la colére, & que par ſon opiniâtreté à ne point revenir, il fait périr un nombre infini de perſonnes, parmi leſquelles ſe trouve à la fin ſon meilleur ami: Que cet ami trompé par l'amorce d'un premier ſuccès, ſe laiſſe aller à une confiance qui l'emporte trop loin & qui le perd; lorſqu'on y voit une infinité d'autres exemples de cette nature, quelles leçons ne peut-on pas ſe faire à ſoi-même ſur les funeſtes effets que l'amour des femmes, que l'injuſtice & la violence, que la colére & la préſomption peuvent produire? Mais ce grand Poëte n'excelle pas ſeulement à repréſenter les malheurs où les paſſions jettent; il réuſſit encore admirablement à peindre les vertus avec tous leurs charmes. Quand nous voyons un vieillard, vénérable

par ſon âge & par ſon expérience ; écouté toujours avec attention & avec reſpect ; un Heros ſur le point d'aller au combat faire le plus touchant de tous les adieux à ſon fils & à ſa femme, & trembler pour tous les deux, lorſqu'il eſt intrépide pour lui-même. Deux Guerriers prêts à en venir aux mains, reconnoître qu'ils ſont fils de deux hommes qui ſe ſont réciproquement eſtimés, & reverer l'un dans l'autre les ſentimens de leurs Peres ; deux autres au ſortir du combat, après s'être acquittés avec toute la valeur poſſible de ce qu'ils devoient à leur Patrie & à leur gloire, s'acquitter avec autant de généroſité de ce qu'ils ſe doivent l'un à l'autre, & ſe ſéparer en ſe comblant d'honnêtetés & de préſens ; deux des plus grands Héros de l'Armée, quoique mécontens s'empreſſer pour bien recevoir les Députés qu'on leur envoye, entrer eux-mêmes dans un détail de ſoins, dont de moindres hommes ſe ſeroient repo-

ſez ſur d'autres, & relever les plus vils par la grandeur d'ame avec laquelle ils s'y abbaiſſent ; le plus fier & le plus intraitable de tous les hommes oublier ſes reſſentimens perſonnels pour courir à la vengeance de ſon ami mort, & lorſqu'il a ſatisfait à l'amitié, accorder le corps du vaincu aux larmes d'un pere, & reſpecter le malheur d'un ennemi. Pouvons-nous n'être pas touchés de ces exemples d'égards, de bienſéance, de tendreſſe conjugale & paternelle, de généroſité, de grandeur d'ame, d'amitié, d'humanité ? Voilà ce qui faiſoit dire à Ariſtote, que la Poëſie étoit plus inſtructive que l'Hiſtoire ; & à Horace, que de tous les Maîtres de Morale, le plus excellent c'étoit Homere, & qu'il enſeignoit mieux que Cryſippe & que Crantor, ce qui eſt honnête, & ce qui ne l'eſt pas. Si Virgile nous avoit dit : la pieté doit être la premiere vertu, même d'un Héros ; il faut que les devoirs de la nature

marchent immédiatement après les devoirs de la Religion : Un fils est dans l'obligation de s'oublier soi-même pour songer à la conservation de son pere : la mort de ceux qui nous ont donné le jour ne nous acquitte pas à leur égard : nous devons renoncer aux établissemens les plus agréables, & rompre les attachemens les plus sensibles, dès que la voix du Ciel se fait entendre & nous appelle ailleurs : Il n'y auroit personne qui ne fût charmé de l'excellence de cette Morale. Or Virgile nous dit tout cela, lorsqu'il donne à son Héros une pieté constante, qui ne se dément jamais ; lorsqu'il nous le représente qui se jette à travers les flâmes pour sauver son pere, qui célébre tous les ans des jeux magnifiques sur son tombeau, qui entreprend le voyage des Enfers, pour s'entretenir encore une fois avec lui, qui sur le premier ordre du Maître des Dieux, quitte une Reine, à laquelle il tient

par tous les ſentimens les plus vifs de la tendreſſe & de la reconnoiſſance. Il eſt vrai qu'il n'exprime pas ces verités par de beaux préceptes, ni par de grands termes. Mais en ſont-elles moins propres à toucher, parce qu'elles ſont propoſées d'un ton plus modeſte & avec plus d'art. Un Auteur ne peut-il pas être inſtructif & moral, s'il n'écrit comme Séneque? Ces Poëtes habiles connoiſſoient trop la nature pour donner dans cette maniere hautaine & faſtueuſe. Ils ſçavoient qu'elle eſt plus propre à révolter qu'à inſtruire. Elle bleſſe la délicateſſe de l'homme, qui ne hait pas ſeulement qu'on le reprenne, mais qui veut qu'on le reſpecte en le reprenant. On ſouffre impatiemment qu'un homme paroiſſe avoir aſſez bonne opinion de lui-même, pour ſe croire en droit de prêcher ouvertement les autres. On a beaucoup de penchant à croire que par cet amas de Sentences brillantes, il ſonge bien moins

à former les mœurs qu'à faire parade de son esprit. On aime aussi à se persuader qu'il porte les choses à l'extrêmité, & que le dégré de perfection qu'il propose est au-dessus des forces humaines. Quelquefois on compare sa conduite avec ses maximes, & l'on trouve à la honte du Philosophe, que l'une détruit ce que les autres établissent. Mais lorsque dans un Ouvrage vous ne faites simplement qu'exposer les actions de quelque grand homme; vous évitez tous ces inconveniens; vous ne vous chargez point de ce que l'instruction a d'odieux; ce ne sont plus vos leçons, ce sont les vertus d'autrui qui nous instruisent. Outre que l'exemple a cet avantage, qu'il démontre la possibilité de ce qu'il enseigne. C'est pour ces raisons que les Poëtes se sont servis de la voye des exemples préférablement à celle des maximes. Que si pour être instructif il falloit nécessairement débiter des Sentences,

cette sorte de mérite n'a pas même manqué à nos deux Poëtes. Il est vrai qu'ils en ont usé sobrement, & qu'ils n'ont appréhendé rien tant que de s'ériger en pédagogues du genre humain. Mais pourtant il ne les ont pas absolument rejettées. Ils s'en sont servis avec discretion, lorsqu'ils ont cru qu'elles pouvoient contribuer à diversifier leur stile & à le rendre plus vif & plus animé. Eh! quelles vérités ne se trouvent pas dans Homere & dans Virgile, énoncées d'une maniere même sententieuse! Si le tems me le permettoit, il me seroit aisé de faire voir, que les Princes & les Sujets, les Magistrats & les Particuliers, les Peres & les Enfans, que généralement tous les Etats & toutes les Conditions de la vie ont dequoi s'instruire de tous leurs devoirs, dans le peu de Sentences dont ces grands Poëtes ont varié leurs Ouvrages. C'est donc une vérité constante, qu'ils ont enseigné la Morale de toutes

les manieres dont elle peut être enseignée, par des allégories, par des exemples & par des maximes : préférables en ce point aux Philosophes qui n'employent qu'une de ces trois manieres, & peut-être la plus mauvaise des trois. Eh, que seroit-ce, si faisant l'analyse des grandes Piéces de Sophocle & d'Euripide, je montrois que jamais peut-être il n'y eut de meilleure école de vertu que l'ancienne Tragédie ? C'étoit-là, qu'au lieu d'exciter une dangereuse tendresse, on mettoit sous les yeux les malheurs inévitables que toutes les passions traînent à leur suite. C'étoit-là que la Morale enseignée dans toute sa sévérité, bien loin de chercher des prétextes pour excuser les crimes, faisoit trembler sur les fautes même involontaires. C'étoit-là que le Chœur, qui faisoit un des principaux ornemens du Spectacle, ne s'occupoit qu'à rendre gloire aux Dieux & justice aux Hommes ; qu'à prendre le parti des gens

de bien contre les ſcélérats ; qu'à former des vœux pour l'innocence & des imprécations contre le crime. Il me faudroit tranſcrire tout Pindare & tout Horace, ſi je voulois rapporter tous les grands principes de Morale qui ſont répandus dans leurs Ouvrages. Plus Philoſophes encore que Poëtes, ils ne ſongent qu'à perfectionner la raiſon, & à former le cœur ; qu'à nous donner des régles pour nous conduire, non-ſeulement dans la mauvaiſe fortune, mais encore dans la bonne, ſouvent plus difficile à ſoutenir que la mauvaiſe ; qu'à nous affermir dans une heureuſe tranquillité, en nous délivrant de la tyrannie du deſir & de la crainte.

Mais il s'en faut bien, dira-t-on, que tous les Poëtes n'ayent fait un pareil uſage de la Poëſie. Pluſieurs l'ont avilie & deshonorée, en l'employant à tout ce qu'il y a de plus mépriſable & de plus infâme. Ils en ont fait un trafic indigne. Ils l'ont venduë à la flat-

terie. Ils s'en sont servis non-seulement pour entretenir leurs foiblesses & leurs désordres dans leur propre cœur ; mais encore pour les transmettre, autant qu'il leur a été possible, & pour les perpetuer dans tous les cœurs jusqu'à la fin des siécles. On ne sçauroit trop détester ces Corrupteurs publics, qui ont fait un Art infernal d'un Art divin. Si les sçavans hommes qui paroissent si ennemis des Muses, n'attaquoient que cette sorte de Poësie, on seroit prêt de se joindre à eux pour crier contre l'abus. Mais leurs biais & leurs détours donnent lieu de croire qu'ils en veulent à l'Art. Qu'ils s'expliquent donc, & qu'ils nous disent, quel est leur véritable dessein. Prétendent-ils que la Poësie est mauvaise en elle-même ? On ne peut croire que ce soit là leur pensée. Car c'est un principe incontestable, qu'une chose mauvaise de sa nature, ne peut être bonne dans aucun cas. Or on ne peut disconvenir

qu'au

qu'au moins la Poësie ne le soit quelquefois. Il faudroit être bien de mauvaise humeur pour blâmer tant de piéces excellentes, qui ne tendent qu'à réformer les hommes; mais il faudroit être libertin & impie, pour condamner ces beaux morceaux de Poësie, qui se trouvent dans l'Ecriture. Tout ce qu'ils peuvent donc prétendre raisonnablement, c'est qu'on a souvent abusé de la Poësie. Mais, est-ce une raison pour la rejetter? N'a-t-on pas abusé de la Prose? J'ose dire qu'elle a enfanté tout ce qui s'est écrit de plus pernicieux contre la Religion & contre les mœurs. Dans tous les tems, l'erreur, l'hérésie, le libertinage, l'impieté, s'en sont servis pour établir leurs détestables maximes. Conclura-t-on delà, qu'il ne doit pas être permis d'écrire en Prose. On abuse, disent-ils, de la Poësie. Eh, de quoi n'abuse-t-on pas! Tous les jours on fait un mauvais usage de la pensée & de la parole;

veut-on nous réduire à ne plus parler & à ne plus penser ? Que dirai-je des choses les plus respectables & les plus saintes ? Qui ne sçait qu'elles sont exposées aux profanations & aux sacrileges ? Faudra-t-il les retrancher du monde, parce que des hommes téméraires les violent & les foulent aux pieds ? Il y auroit donc de l'injustice à condamner la Poësie, parce qu'il s'est trouvé des Poëtes qui ont abusé de leurs talens, & s'en sont servis pour éterniser le souvenir de leurs dissolutions & de leurs vices. C'est comme si l'on vouloit exterminer la peinture; parce qu'il s'est trouvé des Peintres qui ont abusé de leur pinceau, & qui l'ont prostitué à l'emportement & à la débauche. Si le Carache a scandalisé le monde par l'immodestie & par la licence de ses figures, Raphael, le Guide & le Poussin ne l'ont-ils pas édifié, en lui mettant devant les yeux tous les plus beaux évenemens de l'Histoire *Sacrée* & Profa-

ne, Ecclesiastique & Civile ? Pour quelques Tableaux qui représentent des actions infâmes, combien en avons-nous qui représentent des actions honnêtes & vertueuses ? Disons le même des Ouvrages en Vers. Pour quelques-uns qui font des impressions pernicieuses, combien y en a-t-il qui en font de salutaires ? Compensons les uns par les autres. Opposons aux infamies qui se trouvent dans Catulle, dans Ovide & dans Martial, cette Morale pure qui est contenuë dans les Vers de Theognis, de Phocylide & de Pytagore ; aux bagatelles & aux sornettes, dont quelques-uns ont rempli leurs Ouvrages, les Poëmes graves & majestueux d'Homere & de Virgile, les Odes pompeuses & magnifiques de Pindare & d'Horace. Aux Chansons libres, aux Contes lascifs qui se sont faits de notre tems, le Livre de l'Imitation mise en Vers par M. Corneille, le Poëme de la vie de J. C. par M. d'Andilli, les Poësies Sacrées

de M. Godeau, les belles Stances de Racan & de Malherbe. Opposons enfin à tout ce que la Poësie a jamais produit de plus dangereux, le seul Livre des Pseaumes & les deux Cantiques de Moyse, Ouvrages dictés par l'esprit de Dieu même, qui parlent de l'Etre souverain avec une majesté proportionnée à la grandeur du sujet ; qui tracent à tous les hommes des régles de conduite pour toutes les situations, où il plaît à la Providence de les mettre, & qui seront l'eternelle justification de la Poësie, contre les vains sophismes de ceux qui l'attaquent.

Il me reste à faire voir que les moyens dont elle se sert sont légitimes. Et c'est ce que je vais tâcher d'établir en peu de mots, en répondant aux objections de Platon. La premiere, c'est que le but de la Poësie est de plaire à l'imagination. Mais je ne crains point d'avancer, qu'ici ce grand homme confond le moyen avec la fin. Le but de la Poë-

ſie n'eſt point de plaire à l'imagination, comme il le prétend ; c'eſt d'inſtruire l'eſprit & d'éclairer l'intelligence. Mais parce que l'homme eſt composé d'ame & de corps, l'expérience a fait connoître que par une ſuite néceſſaire de l'union étroite qui ſe trouve entre l'un & l'autre, un des plus sûrs moyens pour aller à l'eſprit, c'eſt de paſſer par l'imagination. On a remarqué que les vérités les plus ſolides ne faiſoient pas de fort grandes impreſſions, lorſqu'elles étoient propoſées d'une maniere nuë & ſimple. On a donc ſongé à les revêtir d'ornemens, & l'on a tâché de faire paſſer l'utile à la faveur de l'agréable. Il ne s'agit que de ſçavoir ſi ce moyen n'a rien de mauvais en ſoi. Or c'eſt de quoi il ſemble que l'on ne puiſſe pas diſconvenir, ſoit que l'on ait égard à la maniere dont nous ſommes faits, ſoit que l'on conſidere ce qui s'eſt pratiqué dans tous les ſiécles. Car puiſque l'Auteur de la nature nous a

donné une imagination, son dessein est sans doute que nous en fassions quelque usage, beaucoup plus que nous en fassions un bon. Eh ! quel meilleur usage en peut-on faire, que de s'en servir pour introduire la vérité dans l'esprit & dans le cœur ? Aussi voyons-nous que tout ce qu'il y a jamais eu de plus grands hommes, Orateurs, Poëtes, Historiens, Philosophes, de quelque Païs, de quelque Siécle, de quelque Religion qu'ils ayent été, n'ont point fait scrupule d'user d'un artifice si innocent & si utile. Ils ont sans façon employé dans leurs Ecrits les tours, les figures, les mouvemens, la richesse de l'expression, le nombre & la cadence des Périodes, choses qui toutes sont du ressort de l'imagination. Aucun d'eux n'a cru qu'il fût obligé en conscience d'écrire d'une maniere séche & désagréable. Platon veut-il faire le procès à tout ce qu'il y a jamais eu d'Ecrivains excellens ? Mais de tous ces Ecrivains, il n'y en a

point qui doive moins que lui condamner ce moyen, puiſqu'il n'y en a point qui s'en ſerve plus ſouvent, ni avec plus de ſuccès. Il eſt étonnant que ce même Platon, qui ſe déchaîne ſi fort contre l'Eloquence & contre la Poëſie, ſoit peut-être celui de tous les hommes qui ait jamais le plus connu les beautés de l'un & de l'autre, & qui ait le mieux ſçû les mettre en œuvre. Eh! qui fut jamais plus éloquent que ce grand homme? Ne poſſede-t-il pas au ſouverain dégré toutes les qualités qui forment l'Orateur? Où trouve-t-on plus d'élégance, plus de varieté, plus de douceur, plus d'inſinuation, plus d'adreſſe? Mais où trouve-t-on plus de ces agrémens & de ces charmes, qui font le principal mérite des Ouvrages en Vers? Sa Proſe en eſt toute pleine. Juſques-là que l'antiquité lui reprochoit que ſon ſtile étoit trop poëtique, & l'appelloit par cette raiſon l'Homere des Philoſophes. De ſorte que comme on

a dit de lui, que jamais personne n'avoit écrit plus éloquemment contre l'Eloquence ; on pourroit dire aussi que personne n'a jamais écrit plus poëtiquement contre la Poësie. C'est donc une vérité constante, que Platon se propose autant & plus qu'un autre de plaire à l'imagination. Mais en cela même, il ne fait rien que de louable, parce qu'il ne s'arrête pas à cette faculté de l'ame ; & qu'il ne s'en sert que comme d'un passage pour pénétrer jusqu'à la raison. Qu'il ne condamne donc point un moyen dont il a cru qu'il pouvoit légitimement se servir. Qu'il permette aux autres ce qu'il se permet à lui-même.

Le second crime dont il accuse la Poësie, c'est qu'elle remuë les passions. Mais qui ne sçait que de les remuer précisément, ce n'est pas un mal ; c'est même un bien que de les remuer vers leurs véritables objets. La Philosophie semble s'être proposé de les anéantir ;

mais quelques efforts qu'elle ait faits, elle n'a pû réüssir dans ce dessein. L'homme sans passions est une chimére. De la façon que le cœur humain est construit, c'est une nécessité qu'il aime & qu'il haïsse; qu'il admire & qu'il se fâche; qu'il espere & qu'il craigne. La Poësie donc plus sage en cela que la Philosophie, songe à régler ce qu'il n'est pas possible de détruire. Comme elle ne peut nous ôter ces divers sentimens, qui sont inséparablement attachés à notre substance, elle tâche du moins de leur faire prendre le cours qu'ils doivent avoir, & de les tenir dans l'ordre. Elle s'occupe à fortifier en nous l'amour du bien & la haine du mal; à nous remplir d'admiration pour les bonnes actions; & d'indignation contre les mauvaises; à réveiller nos espérances, en nous représentant la vertu toujours récompensée, & nos craintes, en nous peignant le vice toujours puni.

Enfin, il réprouve la Poësie, parce qu'elle est une imitation. Il paroît même que c'est-là le fondement de toute sa doctrine. Il insiste sur cette raïson comme sur la plus forte. Mais j'ose dire que ce n'est pas la plus intelligible. Car que prétend ce grand Philosophe ? Croit-il que toute imitation soit vicieuse ? Mais qui empêche qu'une imitation ne puisse avoir le dégré de perfection qui lui convient, se rapporter à une bonne fin, & produire de bons effets ? Or on lui soutient que la Poësie est une imitation de ce genre. Que Platon nous apprenne lui-même ce que nous devons penser de ses Dialogues. Ne sont-ce pas des imitations, qui nous représentent au naturel ces Conférences sçavantes & polies, où des hommes éclairés agitent le pour & le contre, & joignent leurs lumieres pour mieux découvrir la vérité ? Qu'est-ce que de pareilles imitations peuvent avoir de mauvais ? Eh, où en sommes-nous, si l'on

retranche du monde tout ce que Platon entend par ce mot ? Il met de ce nombre généralement tous les Arts, & ceux qui tendent à polir l'esprit; tels que sont l'Eloquence, la Poësie, l'Histoire, la Grammaire; & ceux qui ont pour but un délassement & un plaisir honnête, comme la Peinture, la Sculpture, la Musique, la Danse; & ceux qui sont le plus nécessaires à la vie, comme l'Agriculture, la Navigation, l'Architecture. Veut-il qu'on proscrive tout cela des Etats bien policés ? Ce seroit une étrange sorte de République, que celle d'où l'on banniroit tout ce qu'il appelle imitation. Suivant le systême de ce grand Philosophe, il faudroit en bannir tout ce qui subsiste dans la nature. Car selon ses principes, toutes les différentes parties qui concourent à former l'Univers, ne sont à proprement parler que des imitations faites d'après ces idées éternelles & immuables, qui dans la produ-

ction des Etres ſervent d'exemplaire & de régle à la Divinité. Ne craignons point de le dire, une République telle que Platon ſe la figure, eſt une République en idée. Tant que les hommes ne ſeront pas de purs Eſprits, tant qu'ils auront une imagination & des ſens, on doit leur permettre d'accorder quelque choſe à leurs ſens & à leur imagination. Tout ce qu'on peut exiger d'eux, c'eſt qu'ils n'en faſſent point de mauvais uſage. Mais vouloir qu'ils ſe détachent continuellement d'eux-mêmes, & qu'ayant des corps ils penſent & ils agiſſent ſans ceſſe comme s'ils n'en avoient pas, c'eſt leur demander des efforts contraires aux vûës de la nature; c'eſt leur propoſer un dégré de perfection, où la conſtitution de leur être ne leur permet pas d'atteindre. Diſons donc de Platon, ce qu'il dit lui-même d'Homere, lorſqu'il eſt ſur le point de le critiquer. Il proteſte, qu'élevé dès l'enfance dans l'ad-

miration de ce grand Poëte, il ne peut pourtant approuver ſes Ouvrages; parce que, dit-il, on doit avoir encore plus de conſidération pour la vérité que pour un homme. Appliquons à Platon ſes propres paroles. Quoiqu'on ait une vénération ſinguliere pour ce grand génie, qui fait honneur à l'humanité; quoiqu'on ſoit rempli d'une admiration ſincere pour l'excellence & pour la ſublimité de ſa doctrine, on ne peut toutefois être de ſon avis ſur ce qui concerne la Poëſie; parce qu'après tout quelque reſpect qu'on lui doive, on en doit encore plus à la vérité.

Oſerois-je ramaſſer en deux mots ce que j'ai tâché d'établir dans cette Diſſertation beaucoup trop longue? J'ai voulu faire voir, qu'auprès de tout eſprit neutre ces vérités doivent paſſer pour inconteſtables: Que la Poëſie en elle-même & dans ſon origine eſt un Art divin; qu'elle ſe propoſe la plus excellente de toutes les fins, qui eſt

d'inſtruire les hommes en les divertiſſant, & de mêler l'utile à l'agréable; qu'en effet, tout ce qu'il y a eu de plus grands Poëtes, ont eu cette vûë en écrivant; que les uns dans des Piéces purement Morales, ont prêché la vertu directement & à découvert, que les autres ſous des fictions & des allégories ingénieuſes, ont caché les plus importantes vérités; qu'on doit convenir pourtant qu'il s'en eſt trouvé pluſieurs qui ſe ſont éloignés d'une fin ſi noble, & qui abuſant de leur eſprit & de leurs talens, ont écrit des choſes qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'ils n'euſſent jamais écrites. Mais qu'il y auroit de l'injuſtice à condamner par cette raiſon tous les Ouvrages en Vers; que ce ſeroit confondre l'Art même avec l'abus de l'Art, & imputer à la Poëſie ce qui doit n'être imputé qu'aux Poëtes.

Fin



HISTOIRE
DE LA
POËSIE
FRANÇOISE.

A MONSIEUR DE....



E vous ai ſouvent oui dire qu'il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions l'Hiſtoire de notre Poëſie ; & que quelqu'un de nos Auteurs mît la main à un Ouvrage, qui pourroit être ſi agréable & ſi utile. Perſonne n'étoit plus propre que vous à rendre ce bon office

aux Lettres Françoiſes : mais vous devez votre tems & vos ſoins à des occupations plus importantes. Vous me preſſez de travailler ſur cette matiere ; & en cela, il me ſemble que vous avez plus d'égard à ce qui peut faire plaiſir au Public, qu'à ce qui peut faire honneur à votre Ami. Je l'entreprends toutefois, puiſque vous le deſirez ; & mettant le deſſein ſur votre compte, je veux bien courir les riſques de l'execution.

Le ſujet que j'ai à traiter n'admet point ces grands ornemens, dont les ſujets hiſtoriques ſont ordinairement ſuſceptibles. Les maximes morales, les réflexions politiques, les raffinemens ſur le cœur humain & ſur les paſſions, les recherches curieuſes qui ne s'arrêtent pas au dehors des faits, mais qui en pénétrent le fond, & en développent les reſſorts les plus cachés : toutes ces beautés, qui ſont comme l'ame des autres Hiſtoires, n'ont point lieu en celle-ci. Il ne s'agit point de ſiége de batailles,

de révolutions extraordinaires, qui ayent décidé du ſort des peuples & changé la face du monde. Mais quoique cet Ouvrage ne doive contenir que des intérêts médiocres, & des avantures communes ; quoiqu'il ne doive décrire que des guerres d'Auteurs, & que des combats d'eſprits ; je crois pourtant comme vous qu'il peut avoir ſon agrément & ſon utilité.

On y verra quelle a été la deſtinée d'une Poëſie, qui de tout tems a fait les délices d'un grand Royaume ; & qui depuis quelques années fait les délices d'une bonne partie de l'Europe. On y trouvera ſes commencemens, ſes progrès, & la maniere dont elle s'eſt enfin élevée au dégré de perfection où nous la voyons aujourd'hui. Mais en parlant de notre Poëſie, je n'oublierai pas nos Poëtes. Je rapporterai ce qui regarde ces Hommes Illuſtres, qui par leur eſprit & par leur travail, ont contribué dans tous les ſiécles à la perfectionner

& à l'embellir. Je marquerai le tems où ils ont vêcu, le rang qu'ils ont tenu dans le monde, la part qu'ils ont euë aux affaires, les Ouvrages qui leur ont acquis une juste réputation, les bons mots qui leur ont échappé, & qui seuls valent quelquefois des Ouvrages entiers : Et peut-être pourrai-je trouver parmi tant de choses différentes de quoi exciter une curiosité louable, & de quoi interesser les honnêtes gens. Peut-être aussi que ceux qui aiment notre Langue, ne seront pas fâchés de remarquer par occasion les divers changemens, qui s'y sont faits ; & d'avoir en quelque sorte son Histoire dans celle de notre Poësie, avec qui elle a une liaison si étroite, & dont elle a toujours suivi le sort.

Mais pour garder quelque ordre dans les choses que je dois dire, elles sont presque renfermées en un espace de six cens cinquante ans. Car je ne crois pas, comme on le verra dans la suite,

qu'on puiſſe guere donner plus d'ancienneté à notre Poëſie. Je me reſſerrerai donc dans ces bornes ; depuis environ l'an mil cinquante, qui eſt l'époque où je crois qu'on doit à peu près rapporter ſon origine, juſqu'à l'année 1700. Je diſtribuerai tout ce tems en quatre parties, qui feront la matiere d'autant de Livres. Le premier repréſentera l'état où notre Poëſie s'eſt trouvée depuis Henri I. ſous lequel elle a commencé, juſqu'à Philippe de Valois. Le ſecond, depuis Philippe de Valois, juſqu'à François I. Le troiſiéme depuis François I. juſqu'à Henri IV. Et le dernier depuis Henri IV. juſqu'à préſent. Dans le premier de ces intervalles, on verra comme naître notre Poëſie, ſous Guillaume de Lorris, Jean de Meun & nos autres vieux Poëtes & Rimeurs qui fleuriſſoient alors. Dans le ſecond, elle commencera ſous Alain Chartier, ſous Villon, & ſous ceux qui leur ſuccederent, à dénoüer ſa langue, & à mieux

former ses sons. Dans le troisiéme ; Marot, saint Gelais, & les autres Poëtes qui les suivirent, lui donneront cet enjouement & cet air badin, qui est comme le partage de la jeunesse. Dans le quatriéme, sous les Malherbes, les Maynards & les Racans, sous les Voitures, les Sarrasins & les Pelissons, sous les Molieres, les Despreaux, les Racines, les Corneilles, & les autres Grands Hommes qui ont écrit depuis un siécle ; on la verra paroître avec ces manieres sages & posées, avec cette dignité & cette grace qui sont le propre d'un âge mûr. De sorte que si j'osois suivre l'exemple des Poëtes qui personnifient toutes choses, je dirois que tout le dessein de cet Ouvrage est de représenter notre Poësie dans quatre états différens ; dans sa naissance d'abord, & puis dans son enfance ; ensuite dans sa jeunesse, & enfin dans la force de son âge.

LIVRE PREMIER.

IL est certain, à parler en général, que la Poësie est très-ancienne parmi nous. Nos vieux Gaulois ne l'ont pas ignorée. Cette Nation fiere & belliqueuse, supérieure aux Romains, de l'aveu même de * Salluste, par la gloire des Armes, comme les Grecs leur étoient supérieurs par la connoissance des beaux Arts : Cette Nation, dis-je, beaucoup plus occupée à combattre & à vaincre qu'à bien penser & à bien dire, n'étoit pourtant pas insensible à la douceur & aux charmes de la Poësie. On sçait ce que c'étoit que ses *Bardes*. Théologiens & Poëtes tout à la fois, ils mettoient en Vers les secrets de la Religion : soit que la Poësie ait toujours été regardée comme le langage des

* *Facundiâ Græcos, belli gloriâ Gallos ante Romanos fuisse.* Salluſt. bell. Catil.

Dieux, ſoit qu'ayant je ne ſçai quoi qui ſent l'inſpiration & qui tient du myſtere, elle ait paru de tout tems plus propre à nourrir la crédulité & la ſuperſtition des Peuples. Quoiqu'il en ſoit, elle faiſoit partie de toutes leurs Fêtes, & entroit dans toutes leurs cérémonies. Mais elle n'étoit pas ſeulement conſacrée à la pieté ; on l'employoit encore à honorer le mérite & la vertu ; & après s'en être ſervi pour chanter les bienfaits des Dieux, on s'en ſervoit pour célébrer les belles actions des hommes.

Les *Bardes* étoient proprement les Poëtes, & faiſoient les Vers : Les *Druides* étoient les Prêtres, & chargeoient leur mémoire des Vers que faiſoient les Bardes. Nous liſons qu'ils en apprenoient une quantité prodigieuſe ; & qu'ils en ſçavoient quelquefois juſqu'à quinze & vingt mille. Ils chantoient ces Vers au Peuple, & mêloient le ſon des inſtrumens à leur voix. On

ne sçauroit croire les effets surprenans qu'ils produisoient par cette harmonie. Ils exerçoient un empire absolu sur les esprits. Si les merveilles qu'on nous a débitées ne sont pas fausses, & n'ont point grossi en s'éloignant de leur source, la Gaule en a eu ses Tyrtées, aussi bien que la Grece. Ils se mettoient à la tête des Armées, animoient les Soldats au combat, & ne contribuoient pas peu au succès des Batailles. On raconte aussi qu'arbitres de la paix comme de la guerre, ils faisoient poser les Armes quand ils vouloient; & qu'on les a vûs plus d'une fois réconcilier des Troupes prêtes à en venir aux mains & à s'égorger. Le goût des Vers passoit des peres dans les enfans. On y formoit les jeunes gens de bonne heure; * on les envoyoit à des écoles publiques, où

* *In disciplinam conveniunt, & à propinquis parentibusque mittuntur. Magnum ibi numerum versuum ediscere dicuntur. Itaque nonnulli annos vicenos in disciplinâ permanent.* Cæs. de bell. Gall. l. 6.

quelquefois on les tenoit vingt ans, & où l'on avoit soin de leur apprendre les Vers qu'on croyoit les plus propres à leur orner l'esprit, & à leur élever le courage. Je ne sçai si ces faits ne sont point trop beaux pour être vrais dans toutes leurs circonstances. Je les rapporte sur la foi de Diodore de Sicile, de Cesar, de Pomponius Mela, & de Strabon. Du moins ne peut-on disconvenir qu'ils ne prouvent invinciblement que nos Gaulois ont eu de tous tems une forte passion pour les Vers.

Mais si leur Poësie étoit *rimée* comme la nôtre, ou *mesurée* à la maniere de celle des Grecs & des Romains; ou si enfin elle étoit de quelque autre espece, dont nous n'ayons plus aucune idée; c'est sur quoi je ne crois pas qu'il soit facile de prononcer, & ce que les Auteurs dont nous venons de parler ne specifient point. Cependant la plûpart de nos Ecrivains n'hésitent guere là-dessus; ils décident hardiment pour la rime.

rime. En quoi il me ſemble, que l'envie qu'ils ont de faire honneur à notre Poëſie, les empêche de ſentir la foibleſſe de leurs preuves. Il n'eſt pas croyable à quels excès cette envie les a portés. On peut dire qu'elle les a engagés en des recherches très-laborieuſes; & qu'ils ſe ſont enfoncés dans l'antiquité la plus reculée & la plus obſcure.

Jean le Maire dans ſes Illuſtrations des Gaules, va chercher notre rime plus de ſept cens ans avant la priſe de Troye. Il veut que Bardus en ſoit l'Auteur. Ce Bardus, ſelon lui, étoit le cinquiéme Roi des Gaules, & régnoit vers l'an du monde 2140. grand amateur des Poëtes, auſquels il donna le nom de Bardes, & grand Poëte lui-même. Tout cela eſt fondé ſur des mémoires fort incertains, pour me ſervir de l'expreſſion la plus douce; & mêlé de tant de Fables, qu'on n'en doit guere tenir compte à l'Auteur, non plus que d'une grande partie de ce qu'il a dit ſur

l'origine & à la gloire de la Nation Françoiſe. Jean de Notre-Dame qui nous a laiſſé la vie des Poëtes Provençaux, eſt du ſentiment de Jean le Maire. L'un & l'autre diſent bien moins ce qui eſt, que ce qu'ils ſouhaiteroient qui fût. Ceux qui ſont venus après eux les ont copiés, ſelon la coutume. Il s'en eſt même trouvé qui ont enchéri. Mais quoiqu'ils ſe ſoient ſignalés comme à l'envi dans cette carriere, il faut avouer que l'un d'entre eux a laiſſé tous les autres bien loin derriere lui. Il prétend que dès le tems de *Samothés*, fils de Japhet, & petit-fils de Noë, & le premier Roi qu'il y ait jamais eu dans les Gaules; on faiſoit des Vers & des Vers rimés; que du nom de ce Roi, les Poëtes qui étoient auſſi Théologiens & Philoſophes, s'appelloient *Samothées* ou *Samnothées*; que leurs compoſitions étoient en très-grand nombre, que néanmoins il ne s'en eſt rien conſervé, parce qu'on ne connoiſſoit point enco-

re l'écriture, & qu'alors il n'y avoit point d'autres Livres que la mémoire des hommes : & il donne ces antiquités, non point comme des conjectures qu'il prétende appuyer de quelque vrai-semblance, mais comme des vérités qu'il soutient incontestables & certaines.

Au reste, pour le remarquer en passant, il ne faut pas s'étonner que cet Auteur fasse venir de si loin notre Poësie. Il a sur la Poësie en général une imagination bien plus plaisante. Il ne doute pas qu'elle ne soit aussi ancienne que le monde. Il est persuadé (ce sont ses termes) qu'avant le Déluge les Patriarches n'ont pas ignoré cette science harmonieuse ; il assure que quelquefois Adam faisoit des Vers dans le Paradis terrestre ; & remontant plus haut encore, que les Anges ont été les premiers Poëtes, qui au moment de la création ont entonné les loüanges du Créateur. Voilà ce qui s'appelle reprendre les choses dès leur premiere origine, & pousser

la curiosité de la recherche jusqu'où elle peut aller.

Il s'en faut bien que ceux de nos Auteurs qui ont écrit d'une maniere sage & judicieuse, ne se soient portés à des extrêmités si étranges. Quelque zélés qu'ils ayent été pour la gloire de notre Nation, ils ont mieux aimé dire des choses qui lui soient moins honorables, & qui soient plus sensées. Ils ne donnent qu'environ mille ans à la Rime. Le mal est qu'ils ne s'accordent guere sur les circonstances : & que la diversité des sentimens est si grande, que toutes réflexions faites on ne sçait pas trop à quoi s'en tenir. J'en remarque jusqu'à six tous opposés.

L'opinion la plus commune, est que nous sommes redevables de la Rime aux Provençaux. Le Cardinal Bembe & la plûpart des Ecrivains d'Italie sont de cet avis. Mais si l'on y prend garde, les raisons qu'ils apportent, prouvent seulement que les Provençaux ont

été des premiers à exceller dans ce genre de Poësie, & ne prouve point que la gloire de l'invention leur soit dûë. En effet, nous avons en langue vulgaire des Piéces de Vers rimés fort antérieures aux plus anciennes, que les Provençaux peuvent montrer.

D'autres veulent qu'elle ait commencé du tems de Charlemagne, & que Paul Diacre qui vivoit alors en soit l'inventeur. Ils disent que l'Hymne qu'il fit pour saint Jean, & qui commence par ces mots, *Ut queant laxis*, &c. est le premier Ouvrage rimé qui ait jamais paru, & le modéle de tous ceux qui se sont faits dans la suite.

Quelques-uns remontent un peu plus haut, & sont persuadés que la rime est une découverte du Pape Leon second, qui avoit une grande connoissance de la Musique, & qui réforma plusieurs choses dans le chant de l'Eglise.

Il y en a qui prétendent qu'elle nous a été apportée du Nord; que c'est une

invention Gothique ; & qu'elle ſe répandit en Europe, lorſque les Gots inonderent l'Empire Romain & le détruiſirent.

D'autres ſoutiennent au contraire qu'elle eſt entrée en Europe par le Midi ; & que nous la devons, comme pluſieurs autres choſes à la politeſſe & à la galanterie des Maures. M. Huet eſt dans cette penſée. Ce ſçavant homme, qui en ſe donnant aux plus grandes connoiſſances, n'a pas négligé les plus petites ; & qui dans le plan d'étude qu'il s'eſt fait, ſemble s'être propoſé de n'ignorer rien de tout ce qu'on peut apprendre, a beaucoup de penchant à croire que la Rime paſſa d'Afrique en Europe vers le tems où les Maures, ſous la conduite de Taric & de Muça, ſe rendirent maîtres d'une partie de l'Eſpagne. C'eſt ainſi qu'il s'en explique dans ſon Traité de l'Origine des Romans, écrit avec tant d'érudition, & avec plus de politeſſe encore. Il pa-

roît que M. de Saumaise étoit du même sentiment, lui qui vouloit que nous eussions pris aussi des Maures l'idée de nos Romans, & l'art de les faire.

Enfin quelques-uns croyent qu'il ne faut point chercher le commencement de la Rime ailleurs que chez les Romains & chez les Grecs ; & qu'elle nous est venuë de leur *Omoioteleute*, & de leur *Rythme*, si j'ose me servir de ces deux termes d'Art. Mais il est certain que ces Auteurs se mécomptent. Car pour ce qui regarde *l'Omoioteleute*, c'est-à-dire, la consonance des Phrases, avec quoi notre Rime a effectivement quelque rapport, on sçait que c'étoit une figure affectée à la Prose, & qu'elle auroit produit un fort mauvais effet dans les Vers, d'où l'on avoit grand soin de la bannir. Et quant au *Rythme*, on voit bien moins encore ce qui a pû leur donner lieu de le confondre avec la Rime. Car si ces deux mots ont quelque ressemblance, certainement les cho-

ſes qu'ils ſignifient n'en ont aucune : le Rythme ne frappant point deux fois l'oreille d'un même ſon, & n'étant autre choſe que cette cadence ou ce nombre qui donne de l'harmonie au diſcours.

Il eſt vrai pourtant que la Rime même en Vers n'a pas été tout-à-fait inconnuë aux Anciens. On en trouve des exemples dans Catulle, dans Ovide & dans Virgile. Mais ils n'en ont uſé que très-rarement par un pur effet du haſard, ſelon toutes les apparences, peut-être par un peu de négligence & de pareſſe ; toujours de maniere à faire entendre qu'ils n'en approuvoient pas l'uſage fréquent, & qu'ils ne l'ont connuë que pour la rejetter.

Quel parti prendre, parmi tant d'opinions différentes ? S'il m'eſt permis de laiſſer entrevoir ce que je penſe, le ſentiment de M. de Saumaiſe & de M. Huet, mérite une attention particuliere ; & ceux qui ſans déférer à l'autori-

té voudront ſe donner la peine d'examiner les raiſons, ne pourront diſconvenir que la conjecture de ces deux Grands-Hommes ne ſoit fondée ſur beaucoup de vrai-ſemblance.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que de tems immémorial la Rime eſt en uſage parmi les Arabes. Ils ont des Poëmes rimés beaucoup plus anciens que Mahomet. On ne ſçauroit croire combien ils ont aimé dans tous les tems ce genre de Poëſie. Tout ce qu'il y a eu parmi eux de plus diſtingué dans les dignités de l'Etat & de la Religion, ne l'ont pas jugée indigne de leur application & de leurs ſoins. Des Auteurs dignes de foi nous aſſurent que l'Arabie ſeule a produit plus de Poëtes que tout le reſte du monde enſemble. Elle en compte juſqu'à ſoixante du premier rang. Ils ſont comme autant de chefs de bandes, & ont ſous eux d'autres Poëtes, qui tous ont leur mérite & leur prix. La plûpart ont laiſſé des Ou-

vrages conſidérables & de longue haleine. L'un d'eux a mis en Rimes tout l'Alcoran ; projet qui d'ailleurs peut paroître aſſez biſarre ; mais qui fait voir l'extrême paſſion qu'ont ces Peuples pour cette ſorte de Poëſie, que l'ancienne Grece & l'ancienne Italie ont ignorée ou mépriſée.

Avant l'irruption des Maures, on n'avoit point vû de Vers rimés en Europe ; on ne vit autre choſe depuis. La Rime en peu d'années fit des progrès ſurprenans. Les Eſpagnols furent vraiſemblablement les premiers qui l'emprunterent de leurs nouveaux Hôtes. Toulon & Marſeille, par la commodité de leurs Ports, nous l'apporterent du Commerce d'Eſpagne. Ainſi la Provence fut la porte par où la Rime entra en France. Elle paſſa de France en Italie, & ſe répandit bien-tôt dans tous les autres Païs de l'Europe ; ſi bien qu'on vit en aſſez peu de tems une Poëſie nouvelle s'élever ſur les débris de la

Poëſie ancienne ; s'emparer des Langues Eſpagnole, Françoiſe & Italienne, & généralement de toutes les Langues vivantes.

Mais la Rime ne ſe renferma pas dans les Langues particulieres de chaque Peuple ; elle inonda, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, la Langue commune de toutes les Nations, je veux dire celle qu'avoient parlé autrefois les Maîtres du monde. Il ne ſe fit preſque plus de Vers Latins où elle n'entrât : Piéces enjouées & ſérieuſes, profanes & ſacrées, tout en fut infecté. La bonne & ſaine maniere des Anciens ſe vit abandonnée. Au lieu de ces graces naturelles qu'ils avoient tant recherchées, & qui conſiſtoient bien moins dans les termes que dans les choſes ; on ne connut plus pour toutes beautés qu'une répétition badine & puerile d'un même ſon, qui avec ſymétrie, & comme en cadence revenoit à certains intervalles frapper l'oreille.

En vain quelques eſprits excellens, qui connoiſſoient la différence du génie des Langues, & qui ſçavoient que ce qui eſt bon dans l'une n'eſt pas toujours bon dans l'autre, tâcherent de faire ouvrir les yeux ſur le déſordre qui s'établiſſoit, & de renvoyer la Rime dans les Langues où elle pouvoit paroître avec grace. Leurs efforts furent inutiles. Ils ſe virent contraints de céder au torrent. Non-ſeulement on rima en Latin malgré qu'ils en euſſent, mais il fallut qu'ils y rimaſſent eux-mêmes s'ils voulurent avoir des Lecteurs; & ils ſe trouverent réduits à la néceſſité ou de s'accommoder au goût qu'ils condamnoient, ou de déplaire.

La Rime ſeule faiſoit le prix de ces ſortes d'Ouvrages. Elle tenoit lieu d'expreſſion & de penſée. Pourvû qu'elle vint ſe préſenter à point nommé, on s'embaraſſoit peu que le reſte allât comme il pût. Tout étoit bon, dès qu'il étoit marqué à ce coin. D'abord elle

ſe montroit plus rarement, & paroiſſoit ſeulement d'un Vers à l'autre. Mais on trouva bien-tôt que ce n'étoit pas aſſez : on voulut que chaque Vers rimât avec lui-même, & qu'au bout de ſes deux hémiſtiches il offrit le même ſon. On alla plus loin ; & comme l'eſprit humain ne ſçait point s'arrêter dès qu'une fois il a paſſé les bornes, on rompit & on briſa un même Vers juſqu'en trois & en quatre endroits, pour y placer bon gré malgré autant de Rimes.

Le grand loiſir des Maiſons Religieuſes fut une des choſes qui contribua le plus à établir cette maniere nouvelle, ennemie du bon ſens & de la raiſon; & *meurtriere des gentils eſprits*, comme l'appelle un de nos vieux Auteurs. Les bons Peres qui ſouvent ne ſçavoient pas trop à quoi s'occuper dans leurs Cellules, s'amuſerent à faire de ces Vers. La facilité d'y réuſſir fut une amorce puiſſante pour des gens qui n'aimoient pas le travail. Bien-tôt ils y excellerent,

On vit en moins de rien une quantité prodigieuse de Piéces Latines, rimés de toutes les façons & par tous les bouts, sortir comme du sein de l'indolence & de l'oisiveté. Ils ne se contenterent pas d'en revêtir les murs de leurs Eglises & de leurs Cloîtres, ils en remplirent le monde. Ceux qui auroient pû écrire avec succès dans l'ancienne maniere, l'abandonnoient pour la nouvelle. Par-là, ils étoient sûrs de plaire, & d'ailleurs il en coutoit moins à leur paresse. Ainsi lisons-nous qu'un certain Leonius ou Leoninus, Chanoine d'abord de saint Benoît, & ensuite de saint Victor, qui avoit donné en Vers dix Livres sur le commencement de l'Histoire Sainte, & plusieurs autres Piéces où il paroissoit du génie, & même où l'on trouvoit quelquefois des saillies & des hardiesses heureuses, quitta cette Poësie qu'il voyoit abandonnée de tout le monde, pour s'attacher à l'autre où tout le monde couroit; & devint un

des plus déterminés Rimeurs en Latin qui eût été jusqu'alors ; mais celui que cet entêtement mena le plus loin dans la suite, fut sans contredit Bernard de Cluni. Il fit un Poëme Latin sur le mépris du monde de plus de trois mille Vers, tous hexametres & tous bien rimés. Et comme si la rime & la mesure jointes ensemble n'eussent pas dû lui donner assez d'exercice, il s'engagea volontairement à n'employer que des *Dactyles* dans toute cette longue Piéce, excepté au sixiéme pied de chaque Vers, où il ne pouvoit se dispenser de mettre des *Spondées*. Il travailla sur ce plan avec un courage que rien ne fut capable d'étonner ; & surmontant jusqu'au bout les difficultés qu'il se multiplioit à plaisir, il eut la patience d'achever un Ouvrage que personne ne devoit avoir la patience de lire.

Ces sortes de Vers, qui étoient tous à la fois Latins & Rimés, s'appelloient *Leonins*, nom qui leur est toujours de-

meuré dépuis. On ne ſçait pas trop pourquoi il leur fut donné d'abord ; & peut-être qu'au fond il importe aſſez peu de le ſçavoir. Je remarque en deux mots qu'il y a ſur cela trois avis différens. Quelques-uns veulent qu'on les ait appellés ainſi du Pape Leon ſecond, fondés ſur la fauſſe perſuaſion où ils ſont que ce Pape eſt l'inventeur de la Rime. Il y en a qui diſent que nos bons ayeux dans leur ſimplicité les nommerent *Leonins* du mot de *Lion*, s'imaginant que comme cet animal paſſe les autres en courage & en force, les Vers hériſſés de rimes avoient auſſi je ne ſçai quoi de plus mâle & de plus nerveux que les autres. Enfin la plûpart croyent que ces Vers doivent leur nom au fameux Leonius ou Leoninus dont nous venons de parler, celui de tous les Auteurs de ces tems-là qui les faiſoit le mieux, & qui contribua le plus à les mettre en vogue. Et il y a bien de l'apparence que ce dernier ſentiment eſt le véritable.

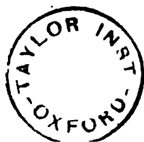
Tel

Tel fut le ſort de la Poëſie Latine. Elle avoit été dans la plus grande élevation ſous Céſar & ſous Auguſte, cet heureux intervalle de tems qui avoit produit les Catulles, les Ovides, les Horaces, les Virgiles, & tant d'autres Poëtes du premier Ordre. Elle n'avoit pas laiſſé de ſe ſoutenir encore avec honneur ſous les Empereurs ſuivans, ſous Neron, où elle avoit eu Lucain, Perſe, Séneque le Tragique & Petrone; ſous Veſpaſien, Tite, Domitien, Nerva & Trajan, où avoient paru Juvenal, Stace, Silius Italicus & Martial, qui tous virent & illuſtrerent ces cinq Régnes. Elle déclina beaucoup ſous Théodoſe le Grand & ſous ſes fils Arcadius & Honorius, comme il eſt aiſé de le remarquer dans les Ecrits de Juvencus, de Prudence, de Claudien, d'Auſone & de Saint Paulin ſon diſciple. Elle baiſſa plus encore ſous Théodoſe le jeune, ainſi qu'il paroît dans les Ouvrages de Saint Proſper, de Sedu-

lius, d'Arator, de Sidonius Apollinaris, & de Fortunat, qu'on regarde comme le dernier des Poetes Latins. Après quoi elle tomba tout-à-fait, abbatuë & aterrée par la Rime de la maniere que nous venons de le dire. Elle fit de tems en tems quelques efforts pour se relever, mais ce fut inutilement. Elle n'en vint à bout que plus de huit cens ans après sa chute; lorsque Petrarque aidé d'un grand sens & d'un génie admirable pour les Lettres, fut un des premiers Auteurs de la Poësie Italienne, & le Restaurateur de la Poësie Latine. Il ressuscita cette derniere dans son Poëme de l'Afrique, & la délivra de la Rime. Sannazar Vida & Fracastor qui vinrent après, travaillerent plus efficacement encore à la rétablir, & dans des Poëmes immortels lui rendirent cette simplicité noble & majestueuse, & ces charmes inexprimables qu'elle n'avoit point connu depuis Virgile. Ces Maîtres habiles furent suivis de Buchanan, de Beze, de Poli-

tien, de Sainte-Marthe, de Bonnefonds, de Secundus, tous Poëtes d'un mérite rare chacun dans leur genre : Et ceux-ci l'ont été des Scaligers, des Grotius & des Pétauts, des Heinsius, des Hoschius & des Vallius, des Rapins, des Santeuils & des Commires, des Huets, des la Ruë & des Fraguiers : Hommes nés certainement avec des dispositions extraordinaires pour la Poësie Latine, & qui dans ces derniers tems nous ont donné plusieurs Piéces excellentes, dont quelques-unes peut-être ne seroient pas indignes de l'ancienne Rome.

Mais tandis que la Rime causoit ces désordres dans une Langue morte, elle produisoit des effets admirables dans les Langues vivantes ; & pour une Poësie qui tomboit, plusieurs autres étoient prêtes à s'élever. La notre parut une des premieres. Nous avons dit que la Provence fut comme son berceau. C'est aux Peuples de cette Province qu'elle est



principalement redevable de ſa naiſſance. Charmés de la découverte qu'ils avoient faite dans un Païs étranger, ils ſçûrent en faire chez eux leur profit. Comme ils ont toujours eu l'eſprit inventif, & qu'ils ſont pleins de ce feu que demande l'enthouſiaſme Poëtique, ils ſe ſervirent utilement des diſpoſitions avantageuſes qu'ils tenoient de la Nature & du Climat. Ils furent les premiers de l'Europe qui firent voir avec ſuccès des Ouvrages rimés en Langue vulgaire, & c'eſt, comme nous l'avons remarqué, ce qui donna lieu de croire qu'ils avoient été les Inventeurs de la Rime.

Ceux de cette Nation qui s'adonnerent à ce nouvel exercice, prirent le nom de * *Trouveres*, voulant faire entendre par-là qu'ils rencontroient heureuſement, & qu'ils imaginoient des jolies choſes. Ils appellerent leur Profeſ-

* *Troubadours.*

ſion, * *Science gaye*, pour marquer qu'ils ſçavoient plus que le commun des hommes, mais que leur ſçavoir n'avoit rien de ſombre ni de triſte. Comme cette Profeſſion diſtinguoit, elle ne fut pas long-tems ſans avoir la vogue. L'émulation ſe mit de telle ſorte parmi les Eſprits, & tant de gens à la fin s'en mêlerent, que Provençal & Poëte étoit tout un en ce tems-là, & qu'on appelloit communément la Provence, * *La boutique des Poëtes.*

Mais ils ne furent pas les ſeuls qui ſe laiſſerent prendre à l'attrait de la Rime naiſſante. Les autres Provinces du Royaume ſuivirent bien-tôt leur exemple. Une invention nouvelle ne tarda guere à s'établir parmi des Peuples, pour qui la nouveauté a toujours eu de grands charmes. On rima donc parmi nous de toutes parts. Une infinité de perſonnes, qui ſe ſentoient du génie

* *Guai Saber.*
* *La boutiqua dels Troubadours.*

ou du loisir, passerent leur tems à cet amusement agréable : & la France fut toute surprise de se voir devenuë une pépiniere de Poëtes, si j'ose me servir de ce terme.

Dans ces commencemens la Poësie étoit quelque chose de bien informe. Les plus belles compositions n'étoient que des ébauches grossieres. Aussi n'avoient-ils pas d'abord de fort grandes vûës en travaillant. Ils songeoient seulement à se réjouir, ou tout au plus à réjouir un petit nombre d'amis. Leurs Piéces demeuroient renfermées dans l'enceinte de leurs Maisons ou de leurs Villes ; & rarement la réputation du Poëte s'étendoit-elle plus loin que le lieu où il étoit né. Mais bien-tot ils se trouverent trop resserrés dans des bornes si étroites ; ils voulurent paroître sur un Théatre plus grand, & dans l'envie de se faire un nom ils se mirent à courir la France. Disons pourtant les choses comme elles sont. L'amour de

la gloire ne fut pas le ſeul motif qui les fit ſortir de chez eux. L'indigence, compagne inſéparable du bon eſprit, dans tous les ſiécles, eut beaucoup de part à leurs courſes. Il fallut que le ſçavoir pauvre cherchât pour ſubſiſter le ſecours de l'ignorance riche; & c'eſt ce qui les obligea en grande partie de ſe répandre par les Cours différentes qui partageoient alors le Royaume. Sur quoi je ne puis m'empêcher de vous faire ſouvenir, qu'au commencement les Muſes ont eu le même ſort en France qu'elles avoient èu autrefois dans la Grece. Car vous ſçavez qu'Homere, Simonide, Arion, Theſpis & les autres premiers Héros de la Poëſie, alloient réciter leurs Vers de contrée en contrée; qu'auſſi maltraités de la Fortune, que favoriſés de la Nature, ils erroient par le monde, à la merci de ceux qui vouloient bien les recevoir; & qu'enfin la plûpart de ces Grands Hommes, que les Villes ſe ſont diſpu-

tés à l'envi après leur mort, n'avoient pas une ſeule maiſon pendant leur vie.

Nos premiers Poëtes reſſemblerent du moins par-là aux Poëtes Grecs. Lorſqu'ils avoient famille, ils menoient avec eux leurs femmes & leurs enfans, qui quelquefois ſe mêloient auſſi de faire des Vers. Car aſſez ſouvent toute la maiſon rimoit bien ou mal, à l'exemple du Maître. Ils avoient ſoin encore de prendre à leur ſuite des gens qui euſſent de la voix, pour chanter leurs compoſitions; & d'autres qui ſçûſſent jouer des Inſtrumens, pour accompagner. Ecoutez de la ſorte, ils étoient bien venus dans les Châteaux & dans les Palais. Et il ne faut pas s'en étonner. Ils égayoient les repas, ils faiſoient honneur aux aſſemblées, mais ſurtout ils ſçavoient donner des louanges: appas, auquel les Grands ſe ſont preſque toujours laiſſé prendre. Les Princes & les autres Seigneurs étoient ravis d'avoir chez eux des hommes qui contribuoient

à

à leurs plaisirs, qui donnoient un air de grandeur à la Cour, & qui pardessus cela leur promettoient encore l'immortalité. Ils tâchoient d'engager & de retenir les Poëtes par la bonne reception; ils les faisoient manger à leur table; ils se dépoüilloient de leurs habits pour les en revêtir en présence de tout le monde, grande marque d'honneur & de distinction en ce tems-là; & les défrayoient généralement de toutes choses. Un métier si bon eut la presse. Ces troupes errantes de Poëtes, qui ressembloient assez à celles de nos Comédiens de campagne, avoient commencé à paroître sous Louis le Debonnaire. Leur nombre s'accrut considérablement vers le tems de Hugues Capet; mais ils multiplierent tellement sous les Régnes suivans, qu'on ne voyoit autre chose par toute la France.

Mais quoiqu'on rimât sous la seconde Race de nos Rois, & au commencement de la troisiéme, les Piéces qu'on

faiſoit alors n'appartiennent guere à notre Poëſie, ou plûtôt ne lui appartiennent point du tout. Car le langage, dont ils ſe ſervoient, étoit ſi différent de celui dont on uſa depuis, qu'on peut bien auſſi regarder avec raiſon leur Poëſie comme toute différente de celle qui parut dans la ſuite. Pour en être convaincu, il ne faut que jetter les yeux ſur la fameuſe & unique Piéce qui nous reſte de ces premiers tems. C'eſt la traduction de l'Evangile, autrement le Livre de la Grace, du Moine Otfrid. Cet Auteur, le plus ancien de tous les Poëtes vulgaires, dont il ſoit venu quelque choſe juſqu'à nous, vivoit il y a plus de huit cens cinquante ans vers le milieu du neuviéme Siécle. Il étoit Religieux de Veiſſembourg; & eut relation avec tout ce qu'il y avoit alors de plus honnêtes gens, Entre autres il fut Diſciple du célébre Raban Maur, Abbé de Fuldes, & dédia ſon Poëme à Luitbert Evêque de Mayence. Ce Poëme a

été long-tems perdu : Mais Beatus Rhenanus le retrouva dans le ſeiziéme Siécle, à Freiſing en Baviere, où il étoit allé chercher des lumieres ſur ce qui nous manque de Tite-Live. Ce ſçavant homme fut ravi de découvrir en chemin faiſant ce Manuſcrit qu'il ne cherchoit point, & qu'il appelle *un rare thréſor d'antiquité.* * En effet, on ne peut douter que cet Ouvrage ne ſoit très-conſidérable de ce côté-là. Il eſt preſque du même tems que le Serment de Charles le Simple Roi de France, & que celui de Louis de Germanie ſon frere. Ce ſont les trois plus anciens Monumens du langage dont on ſe ſervoit alors ; les deux Sermens en Proſe, & le Livre de la Grace en Vers. Mais non-ſeulement nous n'avons point de Poëme que nous puiſſions comparer à celui-là pour la date, les Peuples nos voiſins

* *Egregium antiquitatis Theſaurum.* Il dit un peu plus haut. *Deprehendi Librum exſcriptum abhinc annos fere ſexcentos.* Rerum Germanic. lib. 2.

n'en ont aucun qu'ils lui puiſſent oppoſer : & du conſentement de tous nos Critiques, c'eſt le plus vieux morceau de Poëſie rimée qu'il y ait dans toute l'Europe.

Au reſte les trois Piéces dont nous parlons ne ſont pas dans une même langue. Car le Poëme de la Grace & le ſerment de Charles le Simple, ſont du Franc tout pur, & tel qu'il fut apporté dans les Gaules par les Fondateurs de la Monarchie ; au lieu que le ſerment de Louis eſt du Franc mêlé, tel qu'il ſe trouva lorſque par le mélange des deux Nations il commença à s'alterer & à ſe corrompre. L'un & l'autre furent aſſez long-tems en uſage. Le premier ſe parloit plus communément à la Cour de nos Rois. Mais le ſecond qui étoit plus répandu prit inſenſiblement le deſſus, & c'eſt de ce dernier que notre Langue s'eſt enfin formée. Tous les deux aujourd'hui ſont également inintelligibles. Nous n'entendons plus rien au peu qui

nous en reste, & il ne paroît pas que ce soit une grande perte, tant le langage étoit brut & informe.

Le Moine Otfrid le reconnoît lui-même, & s'en plaint dans la Préface Latine qu'il a mise à la tête de son Ouvrage. Les réflexions qu'il fait sur cela sont remarquables. Ce bon Religieux Allemand blâme fort l'indifférence que les François de son tems témoignoient pour leur Langue. Il est surpris qu'un Peuple qui fait tant de choses dignes d'être écrites, se mette si peu en peine d'écrire. Il trouve étrange que le petit nombre de ceux qui s'en mêlent écrivent en Latin. Il ne peut leur pardonner qu'ils cultivent une Langue étrangere, tandis qu'ils négligent la leur: vrai moyen, à son avis, que la leur ne se perfectionne jamais, comme en effet la Latine elle-même ne se seroit jamais perfectionnée, si les Romains n'eussent osé l'estimer assez pour s'en servir dans leurs Ecrits préférablement à la Langue

Grecque. Enfin, il n'obmet rien pour donner à nos François un peu de confiance en eux-mêmes, & pour les défaire de cette timidité outrée avec laquelle on ne fait jamais rien, & qui rend inutiles les plus heureuses dispositions.

Ces remontrances ne produisirent pourtant pas de grands effets. Car notre Langue demeura long-tems encore dans cet état de grossiereté ; ce ne fut que deux cens ans après, & vers le Régne de Henri premier, qu'elle commença tant soit peu à se polir. Alors il s'y fit des changemens considérables. On inventa les articles qui la rendirent plus douce & plus coulante. On tâcha de lui donner quelque sorte d'harmonie & de nombre : & bien qu'il y ait le tout à dire entre ce qu'elle étoit de ce tems-là, & ce qu'elle est du nôtre, elle prit pourtant dès-lors quelque chose de l'air & de la forme que nous lui voyons aujourd'hui.

C'est donc ici proprement l'époque

où l'on doit marquer l'origine de notre Langue, & par conſéquent celle de notre Poëſie. Ainſi, quoique la Rime fût peut-être en Europe dès l'an 712. qui eſt le tems où les Arabes entrerent en Eſpagne, notre Poëſie ne commence neanmoins que vers l'an 1050. qui eſt le tems où Henri premier régnoit. De ſorte que quand on pourroit donner près de mille ans à l'une, il ſemble qu'on ne devroit guere donner plus de ſix cens cinquante ans à l'autre.

Nos Poëtes furent ceux qui contribuerent le plus à cette révolution qui arriva dans le langage. Auſſi furent-ils en grand nombre ſous le Régne de Henri; & en plus grand nombre encore ſous les deux Régnes qui ſuivirent, je veux dire ſous le régne de Philippe Premier, & ſous celui de Louis le Gros. C'eſt vers ce tems que le zéle des Croiſades prit aux Chrétiens, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte. Rien n'eſt de plus ſurprenant que les effets qu'il produiſit.

Ce fut comme un feu qui se répandit dans toutes les Provinces, & qui embrasa les Royaumes entiers. On courut aux armes avec une ardeur qui n'a point d'exemple dans l'Histoire Profane, & que des principes seuls de Religion peuvent donner : & en moins d'une année tout l'Occident fut surpris de se voir enrollé sous l'étendard de la Croix.

Cette conjoncture réveilla ceux qui se mêloient de rimer. Les préparatifs qu'on faisoit pour la guerre Sainte, je ne sçai quelle joye qu'inspirent les nouvelles entreprises, le mouvement & le bruit qui les accompagnent, réveillerent nos Poëtes & les animerent d'une nouvelle ardeur. Plusieurs d'entre eux voulurent être de la partie & prirent les armes. On dit même que quelques-uns montrerent qu'ils sçavoient faire autre chose que des Vers, & payerent de leurs personnes dans l'occasion. Ce qu'il y a de certain, c'est que vers la conquête

de Jerusalem il y en eut une quantité prodigieuse ; ils sembloient sortir de terre, aussi-bien que les Armées. Mais tout ce que nos vieilles Chroniques nous apprennent de ces Légions de Poëtes, c'est qu'ils ont été ; elles ne nous donnent aucune lumiere sur le reste ; on ignore le sujet, la qualité & le nombre de leurs Ouvrages ; le tems nous a envié jusqu'à leurs noms.

Seulement on sçait en général qu'avant les expéditions d'Orient nos vieux rimeurs ne parloient guere dans leurs Ecrits que de Charlemagne, de Roland, de Renaud de Montauban, du Roi Artus, des Chevaliers de la Table-ronde, d'actions héroïques & de faits d'armes surprenans, dont ils prétendoient que l'Espagne, la France & l'Angleterre avoient été le Théatre. Mais depuis les guerres du Levant, ils ne firent plus mention que de Godefroy de Bouillon, de Solimand, de Noradin, de Califes, de Soudans & de Prodiges,

passez dans le fond de l'Egypte & de la Syrie. Ces dernieres merveilles supplanterent les premieres pour un tems, & s'attirerent la vogue comme étant plus récentes, & venant de Païs plus éloignés.

Ce qu'on sçait encore, c'est que nos Chansons étoient en réputation dès ce tems-là. Circonstance d'autant moins à obmettre, que cette sorte de petit Poëme nous est plus propre. Car il faut convenir que nous y excellons. Toute l'Europe reconnoît que la France a un génie particulier pour ce genre de Poësie; & que soit que l'on considére nos Chansons Bacchiques, Amoureuses ou Satyriques, elle l'emporte non-seulement sur l'Espagne & l'Italie modernes, mais encore sur l'ancienne Italie & sur l'ancienne Grece. Quoiqu'il en soit, nos Chansons faisoient du bruit dès le régne de Philippe Premier. Entre autres on en fit un grand nombre sur un jeune homme, dont la conduite n'étoit

pas trop ſage, & qu'on appelloit *Flore* d'un nom de femme, pour marquer ſa vie molle & effeminée. Jamais avantures ne furent plus célébrées que les ſiennes. C'étoit tous les jours couplets nouveaux. La malignité donnoit un ſuccès ſurprenant à ces bagatelles. Tout le monde vouloit les ſçavoir, on les chantoit par les Ruës & par les Carrefours. Le mal eſt qu'aſſez ſouvent elles n'étoient guere plus honnêtes que la perſonne ſur qui on les faiſoit, & que compoſées d'ordinaire par d'autres jeunes libertins dans la débauche, elles ſe ſentoient preſque toujours du lieu de leur origine. La licence alla même ſi loin, que pour en arrêter le cours Yves Evêque de Chartres, crut qu'il devoit interpoſer l'autorité du Saint Siege. * Il en écrivit à Rome, & c'eſt d'une de ſes Lettres au Pape Urbain Second, qu'on

* *Quidam enim appellantes eum Floram multas rithmicas cantilenas de eo compoſuerunt quæ à fœdis adoleſcentibus per urbes Franciæ in plateis & compitis cantitantur.* Epiſt. 68.

tient les particularités que je viens de dire. Voilà une ancienneté considérable pour nos Vaudevilles. Les meilleures Maisons se contenteroient d'une semblable.

Il ne faut pas oublier que dès ce tems aussi, nos Normands faisoient merveille en Vers ; qu'à leur descente en Angleterre, qui fut suivie de la réduction de tout ce grand Royaume, ils chantoient les belles actions de leurs Ancêtres pour s'encourager à bien faire : & que cette Province, qui depuis a donné les Malherbes, les Sarrasins, les Segrais, les Fontenelles, les Corneilles & tant d'autres Poëtes Illustres, montroit dès-lors la passion & le goût qu'un jour elle devoit avoir pour la Poësie.

Louis le Jeune régna ensuite, & effaça par sa magnificence les Rois ses Prédécesseurs. Nos Poëtes s'accommoderent fort de l'abondance & du luxe de la nouvelle Cour. C'est ici que l'on

commence à les connoître par leurs noms & par leurs Ouvrages. Celui qui se présente avant tous les autres, est *Maître Eustache*, le plus ancien de tous après Otfrid, & même le premier dont on puisse dire que nous ayons quelque chose qui soit véritablement en notre Langue. Cet Auteur composa le Roman de *Brut*, où comme nous parlerions aujourd'hui, *de Brutus*. Il suppose ce que rapportent les Annales d'Angleterre, qu'un Brutus petit-fils d'Enée passa dans cette Isle, & qu'il y jetta les fondemens d'un Royaume. Notre Poëte bâtit sur cette supposition; & donnant pour des vérités les Fables, dont les Anglois, selon la coutume de tous les Peuples, ornent & embellissent leur Origine, il décrit très-exactement & fort au long les commencemens & la suite d'une Monarchie qui ne fut jamais. Il n'y a pas beaucoup d'art dans cet Ouvrage; & ce que je dis de celui-ci, doit s'entendre de tous ceux dont

je vais parler. L'Auteur entre de plein-pied dans ſon ſujet, ſuit pas-à-pas les évenemens, & raconte au plus juſte les choſes, ſelon l'ordre qu'elles ſont arrivées; ſans connoître ni ſimplicité de deſſein, ni unité d'action, ni ces dérangemens & ces tranſpoſitions de faits, qui dès l'entrée jettent le Lecteur au milieu du ſujet, & ſont un des plus puiſſans reſſorts & un des plus grands enchantemens de la Poëſie héroïque. Pour ce qui regarde la diction, elle eſt fort barbare, ainſi qu'en ces tems-là. Peut-être ne ſera-t-on pas fâché de voir comment s'exprime le plus vieux Poëte que nous ayons. Voici donc de quelle maniere il s'y prend.

Qui veut ouir, qui veut ſçavoir,
De Roi en Roi, & d'hoir en hoir,
Qui cils furent, & d'où cils vinrent,
Qui Angleterre primes tinrent &c.

Je rapporte ce commencement, non comme quelque choſe de bon. Mais

pour donner une légere idée de l'état où se trouvoit alors le langage. Au reste on ne peut douter du tems où Maître Eustache a vécu. Car il a eu soin de nous l'apprendre lui-même dans ces deux Vers, par où il finit.

L'an mil cent cinquante-cinq ans
Fit Maître Eustache cė Romans.

On tient communément que les Auteurs du Roman d'Alexandre, étoient contemporains de Maître Eustache. La chose n'est pourtant pas incontestable, & quelques Ecrivains les renvoyent au Régne suivant. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont écrit sous Louis le Jeune, ou sous Philippe Auguste. Ils furent quatre qui travaillerent à cet Ouvrage, consacré à la gloire du fameux Roi de Macedoine, dont il porte le nom. Lambert le Court & Alexandre de Paris chanterent ses Exploits; Pierre de saint Cloſt mit en Vers son Testament; & Jean le Nivelois fit un Livre

ſur la maniere dont ſa mort fut vangée. Juſques-là dans les autres Romans on ne s'étoit guere ſervi que des Vers de huit ſyllabes, mais dans celui-ci ils employerent les Vers de douze, comme étant plus majeſtueux, & marchant avec plus d'appareil & plus de pompe. Et c'eſt de-là que ces Vers ont été appellés *Alexandrins*, ſoit d'Alexandre le Héros de la Piéce, ſoit d'Alexandre de Paris, le plus célébre des quatre Auteurs qui travaillerent à cet Ouvrage. Ces Poëtes furent aſſez long-tems en poſſeſſion de l'eſtime publique. Et certainement on ne peut nier que parmi beaucoup de mauvaiſes choſes ils n'en euſſent quelques-unes de bonnes. On prétend même que le Grand ne leur a pas été entierement inconnu, & que que dans ce qui nous reſte d'eux il ſe trouve quelques légeres traces du ſtile ſublime. On cite encore aujourd'hui des endroits de leur Poëme, & ſurtout celui où il eſt dit, qu'un Cavalier

lier porté par terre d'un coup de lance.

Du long, comme il étoit, mesura la Campagne.

On ne croiroit pas que ce Vers eût été fait long-tems avant saint Louis. Fauchet qui le rapporte en fait grand cas, & ne le croit point inférieur à cet hemistiche de Virgile, dont il est une imitation, *Hesperiam metire jacens*. Quoiqu'il en soit, ces quatre Auteurs furent excellens par rapport à leur Siécle ; & c'est peut-être tout ce que des Ecrivains François peuvent raisonnablement se proposer. Ils eurent aussi la gloire d'enrichir notre Langue d'une sorte de Vers qu'on ne connoissoit point avant eux, ou du moins qu'on ne connoissoit que fort peu.

Bien-tôt après parut le Roman du Paon. C'est comme une continuation du Roman d'Alexandre. Je n'ai pû découvrir qui le composa, ni pourquoi il lui donna ce nom bisarre.

Mais celui qui en ce tems-là fit le plus d'honneur à notre Poëſie fut Abélard. Ce grand homme ſi connu par ſon mérite & par ſes malheurs, à qui ſes Ennemis reprochoient qu'il n'ignoroit rien de tout ce qu'il y a dans le Ciel & ſur la Terre, excepté lui-même; & ſur le tombeau duquel on mit cette Epitaphe magnifique: *Ci git qui ſçut tout ce qu'un homme peut ſçavoir*; * Ce grand Homme, dis-je, Théologien, Philoſophe, Juriſconſulte, Orateur & Grammairien, & qui joignoit à tout cela une connoiſſance profonde de l'Hiſtoire & des Langues, étoit auſſi Poëte. Il faiſoit des Vers François pour ſe délaſſer de ſes Etudes ſérieuſes; & ces Vers qu'il faiſoit en ſe jouant, étoient les délices de tout ce qu'il y avoit alors de plus ſçavant & de plus poli. Seulement ſi je puis le dire, ſans ſortir des bornes de l'Hiſtoire, il auroit été à deſirer qu'il

* *Ille ſciens, quicquid, fuit ulli ſcibile....* Epitaphe d'Abélard, fait par Pierre de Cluny.

ſe fût exercé ſur des ſujets plus dignes de lui.

On ſçait les maux qu'une paſſion funeſte lui cauſa. Il connut par expérience qu'il y a des conjonctures délicates, où un eſprit excellent ne ſert de guere lorſqu'il ſe trouve joint à un cœur trop ſenſible. * Ce Platon, ce Socrate de la France, ainſi que Pierre de Cluni l'appelle, tomba de la maniere la plus capable d'humilier l'orgueil Philoſophique. Il ne ſe ſauva d'aucun de ces ridicules où l'amour jette, & qui paroiſſent de ſi grandes miſeres à qui les regarde de ſens froid : exemple mémorable à tous les Siécles, que la force de la raiſon humaine n'eſt que foibleſſe, & qu'aſſez ſouvent les plus grands Hommes ſont ceux qui font les plus grandes fautes.

Je n'aurois point parlé de celles que fit Abélard, ſi ce n'eſt qu'elles firent la

* *Gallorum Socrates. Plato Maximus Heſperiarum.* Pierre de Cluny.

matiere de ses Poësies. Son Apollon, comme il le dit lui-même, c'étoit son Amour. * Il n'invoquoit point d'autre Muse qu'Heloïse. Inspiré d'elle, il faisoit des Chansons & d'autres petites Piéces, qui étoient reçûës avec des applaudissemens incroyables, & qui eurent bien-tôt fait connoître à tout le monde un désordre, qu'il auroit voulu dans la suite pouvoir se cacher à lui-même.

Je ne sçais si Heloïse n'étoit point Poëte aussi. Il est certain que cette admirable fille fut en son tems un prodige d'esprit & d'érudition. La Philosophie avoit pour elle peu d'obscurités. Elle étoit initiée dans les mysteres de la Théologie. Elle entendoit le Latin, le Grec & l'Hebreu; & même écrivoit dans la premiére de ces trois Langues beaucoup mieux qu'il n'est, ce semble,

* *Quorum etiam carminum pleraque adhuc in multis sicut & ipse nosti, frequentantur & decantantur regionibus, ab his maximè quos vita similis oblectat.* Abæl. Epist. 1. pag. 12.

permis à une perſonne de ſon ſexe. Ses Lettres qu'elle nous a laiſſées en font foi. Il y a bien de l'apparence que ſçachant tant de Langues elle n'ignoroit pas ſa Langue naturelle, & que les ſecrets d'une Poëſie qui la louoit ſi bien ne lui étoient pas inconnus. Mais ſi elle ne faiſoit point de Vers, on peut du moins aſſurer qu'elle les aimoit paſſionnément ; & ceux qu'Abélard fit pour elle, fut peut-être ce qui contribua le plus à la perdre. Voici ce qu'elle lui en écrit. * *Deux choſes vous gagnoient principalement tous les cœurs, une heureuſe facilité à faire les plus jolis Vers du monde, & une grace incomparable à les chanter : talens qui ſe trouvent rarement dans les Sçavans de profeſſion. C'étoit par ces yeux agréables que vous tâchiez d'égayer l'auſtérité de la Philoſophie. Eh !*

* *Duo autem fateor ſpecialiter tibi inerant, quibus fœminarum quarum libet animos allicere poteras, dictandi videlicet & cantandi gratia ; quam cæteros Philoſophos minime aſſecutos novimus. &c.* Opera Abæl. pag. 46.

quels charmes n'avoient pas les Chanſons tendres que l'Amour vous dictoit ? Quelle douceur dans les paroles & dans les airs ? On ne parloit que de celui à qui l'on devoit des compoſitions ſi galantes. Elles étoient courüës de tout le monde. Leurs beautés ſe faiſoient ſentir aux plus groſſiers. Il n'y avoit point de femme qui n'en fût enchantée. Combien m'attirerent-elles de rivales ? Et le reſte. Par où l'on pēut juger quel étoit le ſuccès des moindres choſes qui partoient d'Abélard. Il ne nous reſte rien de tout ce qu'il fit en ce genre. Mais ce qui vaut beaucoup mieux, ſans doute, il nous reſte de bonnes preuves qu'à la fin il quitta entierement ces amuſemens frivoles, & qu'il paſſa les dernieres années de ſa vie à pleurer les égaremens de ſa jeuneſſe. Quelques-uns ont écrit qu'il étoit Auteur du Roman de la Roſe. On ne comprend pas comment ils ont pû tomber dans cette erreur. Car il eſt certain que cet Ouvrage eſt plus récent

qu'Abélard de cent ans, & qu'il a été composé par Guillaume de Lorris & par Jean de Meun, comme nous le dirons en son lieu.

On crut d'abord que le Régne de Philippe Auguste ne seroit pas si favorable aux Poëtes, que l'avoit été celui de Louis le Jeune. Car à peine Philippe fut-il parvenu à la Couronne, qu'il fit des réglemens séveres contre ceux qui abusoient de leur esprit & de leur loisir. Il chassa de sa Cour ces Comédiens, ces Bâteleurs & ces autres sortes d'hommes qui exerçoient des professions pernicieuses, & qui corrompoient les Peuples, sous prétexte de les réjoüir. Mais on reconnut bien-tôt qu'il n'en vouloit qu'aux excès de la Poësie, & non à la Poësie elle-même ; & qu'il sçavoit mettre de la différence entre un Art utile, & le mauvais usage qu'on en peut faire. Car il aima les Poëtes, il leur fit du bien, & prit plaisir à en avoir auprès de sa personne.

Helynand fut un de ceux qui eurent le plus de part à sa bienveillance & à ses liberalités. On le faisoit venir après que le Roi avoit mangé ; & alors il chantoit des Vers sur quelque effet de la nature, ou sur quelque sujet tiré de la Fable : à peu près comme nous voyons dans Homere, que Phenius & Demodocus en chantent à la table d'Alcinoüs & de Penelope ; & dans Virgile, qu'Yopas en chante à la table de Didon. La même chose se pratiquoit quelquefois à celle de Philippe Auguste. Ce que je remarque d'autant plus volontiers qu'on voit par-là que ce grand Roi avoit le goût de l'antiquité, & que l'amour des Lettres régnoit jusques dans ses divertissemens.

Les Ouvrages d'Helynand s'étoient ressentis de l'injure des tems. Mais au commencement du dix-septiéme Siécle, Maître Antoine Loisel, célébre Avocat au Parlement de Paris, & très-curieux de tout ce qui regarde notre Langue,

les

les tira de la pouſſiere. Il ramaſſa tout ce qu'il put trouver de ce vieux Poëte, & en donna une Edition aſſez exacte. Le Poëme de la mort eſt la plus conſidérable Piéce de ce Recueil, & celle qui avoit fait le plus d'honneur à Helynand. Auſſi étoit-elle remplie de beaux traits. Et ceux qui peuvent pardonner à cet Auteur d'avoir vécu il y a cinq cens ans, & de parler autrement que nous ne parlons aujourd'hui, lui trouvent d'ailleurs de grandes qualités. Ils prétendent qu'il avoit du génie, de l'invention, de l'enthouſiaſme, de la force; & qu'il étoit bien au-deſſus du ſimple Verſificateur. Il paſſa ſes premieres années à la ſuite des Grands; & vécut d'abord en Homme & en Poëte de Cour. Mais enfin touché du déſir d'une vie plus réglée & plus tranquille, il ſe fit Religieux à Froimont, Abbaye de l'Ordre de Cîteaux, dans le Dioceſe de Beauvais. Le changement d'état produiſit un entier changement dans ſa per-

ſonne. En quittant le monde, il quitta l'eſprit, les vûës & les intérêts du monde. Il ne ſe montra plus à la Cour, s'il fit encore des Vers, il n'en fit que ſur des ſujets de Pieté ou de Morale. En toutes choſes il ſçut ſe ſouvenir des engagemens qu'il avoit contractés, & ſe conduire d'une maniere ſi édifiante, qu'on le regarda comme une des grandes lumieres de ſon Ordre. Ce fut peut-être pour la premiere fois, que la France vit un Poëte Saint; & malheureuſement ce qu'elle vit alors, elle ne l'a guere vû depuis. Quoiqu'après tout on connoîtra par la ſuite de cette Hiſtoire, que quelques-uns de nos Ecrivains ont ſçu allier la qualité de Poëte, non-ſeulement avec celle de parfaitement honnête homme, ce qui eſt très-poſſible, mais encore avec celle de Chrétien, ce qui peut paroître plus difficile; & on fait voir qu'une vie réguliere & une mort ſainte ne ſont pas incompatibles avec l'amour des Vers &

l'attachement à la Poësie. Au reste Helynand n'étoit pas seulement un grand Poëte, c'étoit un grand Homme en toute sorte de Litterature. Il composa dans sa retraite plusieurs Ouvrages en Latin, comme, une Chronique depuis le commencement du monde jusqu'à son siécle; un Traité des avantages de la vie Religieuse; un autre de la réparation du genre humain; & un enfin, de la Politique des Princes. Et dans ces différentes matieres, il montra une grande étenduë d'esprit & de connoissances. Mais pour ne parler que de ses Oeuvres Poëtiques, qui seules font à notre dessein, elles furent long-tems très-estimées. Vincent de Beauvais qui écrivoit sous Saint Louis, nous marque avec quel empressement & avec quel fruit on les lisoit encore alors. Car lorsqu'il parle de l'an 1209. il dit: *En ce tems-là vivoit Helynand, Religieux de Froimont, homme d'un sçavoir & d'une vertu extraordinaire, auquel notre Langue est redevable du Poë-*

me de la Mort ; Ouvrage qui est entre les mains de tout le monde, écrit avec beaucoup d'élégance, & d'une utilité reconnuë. On reproche à Helynand qu'il étoit un peu Caustique, & qu'en cela il ne se sauva pas assez de l'esprit de communauté. En effet, il est aigre & mordant ; & quelquefois il attaque sans ménagement tout ce qu'il y a de plus respectable parmi les hommes. Comme quand il dit ;

Rome est le mal qui tôt assomme,
Qui fait aux Simoniaux voile,
De Cardinal & d'Apostoile.

Où par le mot d'*Apostoile* il entend le Pape, que tous nos anciens Ecrivains appellent de ce nom. On ne peut disconvenir que ce trait de Satyre ne soit odieux, & que quand il seroit excusable dans le Poëte, il ne le seroit pas dans le Religieux.

Hugues de Bercy, contemporain d'Helynand, ne s'exprimoit pas avec

moins de liberté. Voici peut-être le plus agréable de tous nos vieux Rimeurs ; & lorsque dans les fragmens qui nous restent de lui, on trouve certains traits naïfs & plaisans, on est fâché que le langage dont il se sert ait si fort vieilli. Ses bons mots le rendirent redoutable. On l'appelloit Guyot par sobriquet, de son nom *Hugues* qu'on accommodoit ainsi ; & on lui donnoit le surnom de Provins, parce qu'il étoit de cette Ville. Le peu de rapport qu'il y a entre Guyot de Provins & Hugues de Bercy, a trompé quelques-uns de nos Ecrivains, & a donné lieu de faire deux Poëtes d'un. Il composa la *Bible Guyot*, si fameuse autrefois, & si connuë encore aujourd'hui de tous ceux qui sont un peu versés dans les antiquités de notre Langue. Cette Bible n'est autre chose qu'une Satyre sanglante qu'il fit contre tous les Etats & toutes les conditions de son Siécle. Il l'appella *Bible*, comme il le témoigne lui-même, par-

ce qu'elle ne contenoit que des vérités. On peut dire que dans cette Piéce il ne fait grace qu'à la vertu, & qu'il ne sçait ce que c'est que de composer avec le vice. Si l'on veut l'en croire, ce n'est que mommerie dans toutes les Professions. Il n'aimoit pas les Médecins. Il prétend que :

Fol est qui en tel Art se fie.

Et il se joue beaucoup sur le nom de Physiciens qu'ils avoient alors, & qu'ils ont eu en France, comme l'on sçait, jusques vers le régne de Charles V. Les gens de Robe n'étoient guere plus de son goût, selon lui :

Les Loix apprennent tromperie.

Et le Palais est un païs, où l'on est bien payé pour travailler aux affaires d'autrui, & où l'on ne songe qu'à travailler aux siennes. Il ne pardonne pas aux Princes ni aux Rois. Ennemi de la corruption par-tout où il la trouve, il

ose l'attaquer, jusques sous le Dais & sur le Thrône. Mais où son zéle s'allume davantage, c'est lorsqu'il croit entrevoir du déréglement dans les personnes que la sainteté de leur vocation engage à une vie irréprochable. Malheur à tout Ecclesiastique, & à tout Moine qui lui donne prise. Il ne peut souffrir qu'on quitte la doctrine & les commandemens de Dieu, pour s'attacher aux institutions & aux traditions des hommes. Il crie contre ceux qui abandonnent les exercices d'une dévotion solide, & qui leur substituent de menuës pratiques, & des observances frivoles. En particulier il se déchaîne fort contre un certain Guillaume Chapuy, Fondateur en ce tems-là d'une fameuse Confrairie dans la Ville du Puy en Auvergne; & grand distributeur de je ne sçais quels *Agnus* & Scapulaires, que notre Poëte appelle en son vieux stile des Signaux & des Chapperons.

Qui les blancs Chapperons trouva,
Et les Signaux au Puy donna:
Pronna! Non, fit, il les vendoit.

Il s'emporte un peu trop sérieusement contre ce Bonhomme, qu'il traite de fourbe & d'hypocrite:

Maistrement la Gent decevoit.

Au lieu que vraisemblablement il ne devoit le traiter que d'homme simple, dont les intentions étoient droites, mais dont les lumieres n'étoient pas fort étendues; qui plaçoit la pieté Chrétienne dans des choses où elle ne veut pas être uniquement placée, & qui ne concevoit rien de plus grand dans la Religion qu'une Congregation ou une Confrairie.

Ce qu'il y a de bon, c'est que notre Censeur ne s'épargne pas plus que les autres; & qu'après avoir fait le procès au genre humain, il se fait le sien en galant homme. Car ayant dit sur la fin de son Ouvrage:

Hugues de Bercy qui tant à
Cherché le siécle çà & là,
Qu'il a vû que tout n'en vaut rien,
Préche ores de faire le bien.

Il ajoûte qu'il craint fort qu'on ne se moque de ses sermens; & la raison qu'il en apporte, c'est que le Prédicateur ne pratique pas ce qu'il enseigne, & qu'il auroit grand besoin de se prêcher lui-même.

Parce qu'ils ont vû que j'aimoye
Plus que nul beau soulas & joye;
Et qu'avois aussi grand métier,
Comme nul de moi prêchier.

Cela n'est pas dit en beaux termes, mais on doit convenir que le fond de la pensée est plaisant; & qu'à ne regarder que le sens détaché de l'expression, on auroit peine à mieux faire aujourd'hui. Peut-être sçauroit-on volontiers de quelle Profession étoit un homme qui n'en approuvoit aucune. Le senti-

ment commun eſt, qu'il étoit Religieux, & lui-même ſemble le dire quelque part ;

> Y a plus de douze ans paſſé
> Qu'en noirs draps ſuis enveloppé.

C'eſt ſur la foi de ces deux Vers que Paſquier l'appelle, *ce gentil Moine*. Mais on ne ſçait pas trop quelle Régle il ſuivoit ; & Paſquier lui-même n'avoit pas ſur cela des mémoires fort certains. Car il le fait tantôt Moine de Cluni, & tantôt Moine de Saint Germain des Prez. Quelques-uns croyent, que ſoit légereté naturelle, ſoit miſantropie, il changea ſouvent d'état, & qu'il eſſaya de pluſieurs Ordres. Ce qui leur donne lieu de le croire, c'eſt qu'en divers endroits il aſſure qu'il demeura tant à Clairvaux, tant à Cluni, & ainſi du reſte. En quoi ils ne prennent pas garde, que ſon intention n'eſt pas de faire entendre par-là, qu'il ait jamais porté l'habit dans ces fameuſes Abbayes ;

mais ſeulement que parcourant ce vaſte Univers, qu'il regardoit comme la matiere de ſon Ouvrage, il s'étoit arrêté dans ces deux Monaſteres, pour voir s'il n'y trouveroit point de quoi groſſir ſon Livre. Et ſi on l'en croit, le ſéjour qu'il y fit, ne fut pas inutile à ſon deſſein. Mais c'en eſt aſſez ſur ce vieux Rimeur, qu'on peut avec juſtice regarder comme le Patriarche de nos Poëtes Satyriques.

On joint d'ordinaire Raoul de Houdan & Chrétien de Troyes, ſoit qu'ils fuſſent liés d'amitié, ſoit qu'il y eût de la reſſemblance entre leurs ſtiles. Ils furent tous deux en grande réputation; & Huon de Merry, qui vivoit trente ou quarante ans après eux, rend ce témoignage en leur faveur.

Leſdits Raoul & Chreſtien ;
Oncque bouche de Chreſtien,
Ne dit ſi bien, comme ils diſoient.

Raoül compoſa trois Ouvrages, *le Ro-*

man des aîles, le Roman de Meraugis, & le Fabliau de la voye d'Enfer; autrement le grand chemin qui tiennent ceux qui vont visiter le Seigneur d'Enfer;

Plaisant chemin & bonne voye,

Dit cet Auteur, inexcusable de badiner sur un sujet si terrible. Chrestien fut encore plus fécond; car il donna jusqu'à cinq Romans de sa façon; sçavoir, *les Romans de Graal, de la Table-Ronde, du Chevalier au Lion, du Chevalier à l'Epée & de Perceval.* Il en commence un sixiéme, *intitulé la Charete*, où il décrivoit fort au long les avantures de Lancelot. Mais il n'y mit pas la derniere main. Il le fit achever par son Disciple Godefroy de Ligny, qui prit assez bien le génie & le caractere de son Maître. Chrestien écrivoit avec facilité & agréablement. Il nous reste un grand nombre de ses Vers, & Fauchet en rapporte plusieurs; mais qui ne sont aujourd'hui considérables que par leur ancienneté seule, & où il n'y a rien qui mé-

ſte d'être remarqué, ſi ce n'eſt peut-être deux endroits : l'un où il ſe plaint de la maniere dont on aimoit déja de ſon tems,

Or eſt Amour tourné en Fable,
Pour ce que cils qui rien ne ſentent,
Diſent qu'ils aiment, & ils mentent.

Et l'autre où il dit, qu'il eſt inutile de garder une femme, qui ne ſe garde pas elle-même par ſa vertu.

Qui de femme garder ſe peine,
Y perd ſon travail & ſa peine.

Il y eut encore beaucoup d'autres Poëtes en ce même-tems : comme, Maître Vace Normand, & qui mit en Vers l'Hiſtoire des Ducs de Normandie ; Monſeigneur Thibault de Mailly, qui compoſa une Satyre, & qui étoit de l'Illuſtre Maiſon de Mailly en Picardie, dès-lors une des plus conſidérables Maiſons de France. Triſtan, le Chaſtelain de Coucy & Blondel, qui faiſoient des Chanſons tendres, & dont les deux derniers ſont fameux ; le Chaſtelain, par ſon voyage de la Terre-Sainte, où

il alla chercher la fin de sa vie & de ses amours ; & Blondel par un bel exemple d'attachement & de fidélité. Il étoit aimé de Richard I. Roi d'Angleterre. Ce Prince étant allé en Orient, selon la coutume de ces tems-là, eut un démêlé au Siége d'Acre avec le Duc d'Autriche. Leur querelle n'eut pas d'abord d'autres suites ; mais comme Richard revenoit par l'Allemagne, suivi de peu de personnes & déguisé, le Duc d'Autriche le fit arrêter secretement, & conduire sous bonne escorte dans un vieux Château. On ne sçut assez long-tems ce que Richard étoit devenu. Blondel qui attendoit son retour avec impatience, étoit inconsolable qu'on n'en eût point de nouvelles. Il résolut de le chercher par tout, & de le déterrer à quelque prix que ce fût. Il partit donc, & courut bien du Païs. *Si avint*, dit une vieille Chronique, *qu'il arriva d'avanture en une Ville assez près du Chatel, où son Maître le Roi Richard étoit, &*

demanda à son hôte à qui étoit ce Chatel, & l'hôte lui dit qu'il étoit au Duc d'Autriche. Puis demanda s'il n'y avoit nuls prisonniers, car toujours s'en enqueroit, ou qu'il allât. Et son hôte lui dit qu'il y avoit un prisonnier, mais il ne sçavoit qui il étoit, fors qu'il y avoit été bien plus d'un an. Quand Blondel entendit ceci, il fit tant qu'il s'accointa d'aucuns de ceux du Chatel, comme Menestrels s'accointent légerement. Mais il ne put voir le Roi, ne sçavoir si c'étoit-il. Si vint un jour en droit d'une fenêtre de la Tour où étoit le Roi Richard prisonnier; & commença à chanter une Chanson en François, que le Roi Richard & Blondel avoient une fois faite ensemble. Quand le Roi Richard entendit la Chanson, il connut que c'étoit Blondel; & quand Blondel eut dite la moitié de la Chanson, le Roi Richard se prit à dire l'autre moitié & l'acheva. Et ainsi sçut Blondel que c'étoit le Roi son Maître. Si s'en retourna en Angleterre, & aux Barons du Païs conta l'avanture. Nos vieil-

les Chroniques font auſſi mention d'un Blondel de Neſle, célébre par ſes Chanſons. On ne ſçait pas bien ſi c'eſt celui dont je viens de parler, ou ſi c'en eſt un autre. Quoiqu'il en ſoit, on peut voir par ce que je viens de rapporter, qu'alors les Rois même aimoient notre Poëſie, & que Richard Roi d'Angleterre s'y amuſoit quelquefois.

Mais ſi elle fit de grands progrès ſous Philippe Auguſte, notre Langue ſe perfectionna beaucoup auſſi. Ville-Hardouin écrivit l'Hiſtoire de la priſe de Conſtantinople par les François ; & c'eſt l'Ouvrage le plus ancien que nous ayons en Proſe. Je dis l'Ouvrage, car le Serment de Louis de Germanie, & le Code de Guillaume le Conquerant,qui ſon tantérieurs à cette Hiſtoire, doivent plûtôt être mis au nombre des Actes publics, qu'au rang des Ouvrages d'eſprit.

Comme le régne de Louis VIII. ne dura que trois ans, il n'arriva rien d'ex-

traordinaire par rapport à notre Poësie. Nous ne lisons pas même qu'il se soit élevé de nouveaux Poëtes, à la réserve d'un qu'on croyoit alors en valoir plusieurs. C'est Hebers, qui prenoit le titre de Clerc. Il publia le Roman de Dolopathos ou des sept Sages, qu'il avoit traduit, comme il le témoigne, du Latin de Dom Jean Moine de Haute-Selve.

Li bon Moine de bonne vie;
De Haute-Selve l'Abbeye
A l'Histoire renouvellée,
Par bel Latin l'a ordonnée &c.

Je ne sçais pas comment ce Moine de bonne vie & son Traducteur l'entendoient; mais il y avoit dans cette Piéce beaucoup d'endroits très-propres à allarmer la pudeur. Plus scrupuleux que nous sur les mœurs, peut-être qu'ils l'étoient moins sur le choix des paroles, & que l'innocence de leur Siécle les empêchoit de songer à bien des cho-

ſes, à quoi la corruption des Siécles ſuivans a fait penſer. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Hebers ne fit point de façon d'adreſſer ſon Livre à l'Evêque de Meaux. On trouvoit dans ce Livre une grande varieté, beaucoup de Contes plaiſans & d'avantures amuſantes, quantité de Proverbes, de bons Mots & de Sentences. Nos Ecrivains font ſonner bien haut que les Etrangers y ont ſouvent puiſé ; que Bocace en a tiré le ſujet de trois de ſes nouvelles, & que l'Eraſtus des Italiens a été fait ſur le modéle de Dolopathos. Mais après tout la gloire de l'invention n'eſt point dûë à Hebers, puiſqu'il n'étoit que ſimple Traducteur. Elle n'eſt pas même dûë au Moine Jean. Car pour donner en deux mots l'Hiſtoire de ce Roman, & marquer ſes différentes fortunes ; on prétend qu'il fut compoſé d'abord en Indien par Sandaber, du moins quant au plan général & aux choſes principales ; que bien-tôt après il parut en

Hebreu, qu'ensuite il fut traduit en Arabe, après en Syriaque, puis en Grec, & puis en Latin, non sans souffrir de grandes altérations dans ces diverses métamorphoses; que du Latin, il fut mis en Vers François par Hebers, & en Allemand, par un Sçavant du Païs. Si bien qu'à la honte des Ouvrages excellens qui quelquefois ont bien de la peine à parvenir aux honneurs de la Traduction, celui-ci qui dans le fond n'étoit qu'un Ouvrage médiocre, en a joui jusqu'à huit fois.

On croit que la vie de Josaphat est du même Hebers. C'étoit un Poëme plein de maximes politiques & d'instructions pour les Rois.

SAINT LOUIS.

Le régne de saint Louis produisit seul plus de Poëtes que tous les Régnes précédens. Et c'est bien ici que je pourrois dire ce que disent Homere & Vir-

gile, lorsqu'ils vont s'engager dans un long dénombrement de morts & de blessés : Par qui commencerai-je, & qui dois-je réserver pour la fin ? Ce qui donna tant de vogue à notre Poësie, c'est que les plus grands Seigneurs y prirent goût & la cultiverent. Charles d'Anjou, frere du Roi, & qui depuis fut lui-même Roi de Naples & de Sicile ; Henri Duc de Brabant ; Pierre Mauclerc Comte de Bretagne ; Raoul Comte de Soissons ; Thibaut Comte de Champagne & Roi de Navarre, se plaisoient à rimer. Ils faisoient des Vers qui étoient bons pour ce tems-là, & dont quelques-uns sont venus jusqu'à nous ; mais qui, à ne rien dissimuler, ont perdu toutes leurs graces dans la suite des siécles.

Entre les Princes dont je viens de parler, celui qui se distingua le plus par sa passion pour la Poësie, fut Thibaut Comte de Champagne. On le surnommoit le faiseur de Chansons, & le

Grand : Mais de ces deux surnoms, il n'y a que le premier qui ait fait fortune, & qui lui soit demeuré. Il étoit toujours environné de Poëtes. Il les attiroit de toutes parts dans ses Etats & à sa Cour. Il établit même une espece d'Academie, qu'il assembloit dans une sale de son Palais à certains jours de la semaine. On lisoit là tout ce qui se faisoit de nouveau ; & l'on y joignoit les divertissemens de la Musique à ceux de la Poësie : Car le Comte n'avoit pas moins de passion pour l'une que pour l'autre. Les Compositions de Thibaut étoient fort estimées. Et même sa réputation ne se renferma pas dans le Royaume. Les Ecrivains d'Italie lui ont donné de grands éloges. Dante l'appelle un Maître incomparable en fait de Poësie, & propose la sixiéme de ses Chansons, comme le modéle d'une Piéce excellente. Il est le premier qui ait mêlé les Rimes masculines aux feminines, & qui ait senti les agrémens &

les charmes de ce mélange. La plus ancienne Piéce où cela ſe trouve pratiqué, eſt une de ſes Chanſons, où il dit; qu'on peut bien ſervir le Dieu d'Amour, mais qu'il ne faut pas trop s'y fier.

Moult me ſçut bien éprendre & allumer,
Par biau parler & accointement rire.
Nul ne l'oirroit ſi doucement parler,
Qui ne cuidât de s'amour être ſire.
Parbleu, Amour, ce vous oſe bien dire;
On vous doit bien ſervir & honorer,
Mais on s'y peut, bien d'un peu trop fier.

Une autre choſe encore, qui mérite d'être remarquée, c'eſt qu'ordinairement les couplets de ſes Chanſons étoient de huit Vers, où il arrangeoit les Rimes de la même maniere que les Poëtes Epiques d'Italie les arrangent dans les huitains dont ils ſe ſervent. Un exemple rendra ceci plus ſenſible. Voici une des Stances du Comte de Champagne, où il dit que dans la plus agréable ſaiſon de l'année, & tandis que tou-

te la nature eſt riante, il ſe conſume de triſteſſe ; & cela parce qu'il n'eſt pas plus heureux en amitié qu'en Amour, & que ſes amis s'allarmant ſans ſujet ſe réfroidiſſent & l'abandonnent.

Au renouviau de la douçour d'été,
Que réclaircit li doiz à la fontaine,
Et qui ſont verds bois & verger & pré,
Et li roſiers en Mai florit & graine ;
Lors chanterai que trop m'aura grevé
Ire & émoi qui m'eſt au cœur prochaine.
Et fins amis à tort atoiſonnez,
Et moult ſouvent de leger effrayez.

On voit que le premier Vers répond au troiſiéme & au cinquiéme ; que le ſecond figure avec le quatriéme & le ſixiéme ; & que les deux derniers ont une rime particuliere. L'Arioſte, le Taſſe, & le Cavalier Marin, ſe ſont réglez ſur ce modéle. Je me contente de rapporter les huit Vers, par où l'Arioſte le plus ancien des trois, commence ſon Poëme de Roland le furieux.

Le Donne, i Cavalier, l'arme, gli Amori,

Le Cortesie, l'audaci imprése io canto,
Che furo al tempo, che passaro i Mori
D'Africa il mare, è in Francia noquer tanta,
Sequendo l'ire, è i giovenil furori
D'Agramente lor Rè, che si dio vanto
Di vendicar la morte di Troiano
Sopra Ré Carlo Imperator Romano.

Si l'on jette les yeux sur la Stance Italienne & sur la Stance Françoise, on trouvera que dans l'une & dans l'autre l'arrangement des Rimes est tout le même.

Au reste Thibaut choisit pour l'Heroïne de ses Vers Blanche de Castille, mere de saint Louis. Il avoit été d'abord un des plus grands ennemis de cette Reine; & même il étoit entré dans la ligue qu'on forma contre elle pour lui disputer la Régence. Mais elle sçut si bien le ramener, qu'elle n'eut point dans la suite de plus zélé Partisan. La malignité ne s'oublia pas en cette rencontre. Il courut des bruits qui n'étoient pas avantageux à cette grande Princesse.

Princesse. Sa vertu les dissipa. Mais ils ne laisserent pas de trouver créance dans quelques esprits, plus disposés à croire le mal que le bien. Et il faut convenir de bonne foi, que les Vers du Comte donnerent quelque sorte de prise à la médisance, qui ne manque guere de saisir les plus légers prétextes, & qui souvent sçait s'en passer. Une vieille Chronique nous apprend à quelle occasion il devint Poëte, & quel fut enfin le succès de ses Poësies & de ses Amours. Voici ce qu'elle nous en rapporte. *A cette besogne, c'est-à-dire, à cette expédition, étoit la Reine Blanche, laquelle dit au Comte, qu'il ne devoit prendre les armes contre le Roi son fils ; & se devoit souvenir qu'il l'étoit allé secourir jusques en sa Terre, quand les Barons le vinrent guerroyer. Le Comte regarda la Roine, qui tant étoit belle & sage ; de sorte que tout ébahi de sa grande beauté, il lui répondit. Par ma foi, Madame, mon cœur, mon corps & toute ma Terre est à votre*

commandement. Ne n'est rien qui vous put plaire, que ne fisse volontiers : jamais, si Dieu plaît, contre Vous ni les Vôtres je n'irai. D'illeo se partit tout pensif, & lui venoit souvent en remembrance le doux regard de la Roine & sa belle contenance. Lors entroit en son cœur la douceur amoureuse. Mais quand il lui souvenoit qu'elle étoit si haute Dame & de si bonne renommée, & de sa bonne vie & nette, si muoit sa douce pensée amoureuse en grande tristesse. Et pour ce que profondes pensées engendrent mélancolies, il lui fut dit d'aucuns sages hommes qu'il s'étudiât en beaux sons & doux chants d'instrumens; & si fit-il. Car il fit les plus belles chansons & les plus délitables & mélodieuses qui oncques fussent ouïes, & les fit écrire en sa salle à Provins, & en celle de Troyes. Et sont appellées les Chansons au Roi de Navarre.

L'exemple des Grands entraîna le reste du Royaume. Comme les Chansons tendres étoient à la mode, tout le mon-

de en voulut faire. Il n'y eut si petit Rimeur qui ne chantât ses amours réels ou chimériques. Car assez souvent les Poëtes n'aiment que sur le papier ; & il s'en faut bien que les choses ne se passent toujours dans leur cœur, de la maniere qu'ils le disent dans leurs Ouvrages. Quoiqu'il en soit, chaque Poëte avoit alors sa maîtresse qu'il célébroit à vrai ou à faux. Ils remplirent toutes leurs Piéces de plaintes, de reproches, de larmes, de soupirs. Ils ne parlerent plus que de prison, de chaînes, de souffrances & de martyre. Et ce fut proprement en ce tems-là qu'on vit éclore cette multitude de phrases doucereuses, qui depuis ont été tournées & retournées en tant de façons. La Poësie qui peut traiter les matieres les plus relevées & les plus sublimes, ne fut presque plus employée qu'à des bagatelles.

Gaces Brulez étoit un de ceux qui passoient pour écrire avec le plus de

tendresse. On trouve encore cinquante de ses Chansons dans les Cabinets de quelques Curieux. Il étoit fort aimé du Comte de Champagne : Souvent ils travailloient de concert, & tiroient de grands secours l'un de l'autre.

Ils avoient dans Henri de Soissons un digne concurrent. On tient qu'il étoit de l'Illustre Maison de Soissons. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il suivit saint Louis au Levant, & qu'il fut fait prisonnier à la journée de la Massoure. Mais il proteste que ni ses voyages, ni sa captivité, ni ses maladies, ne purent jamais changer ou affoiblir les sentimens de son cœur.

Bien m'a Amours éprouvé en Surie,
Et en Egypte, où je fus mené pris.
Si que je fus en grand paour de ma vie ;
Et chacun jour cuidai bien estre occis.
Mais pour tout ce, mon cœur ne s'est parti,
Ne déseuré de ma douce ennemie ;
Ne en France pour ma grand maladie,
Quand je cuidai de ma goute mourir ;
Ne se pouvoit de mon cœur d'elle partir.

Euſtache le Peintre n'étoit pas moins habile à débiter en Vers des ſentimens tendres. Il ſe propoſe comme le modéle du parfait Amant, & ſe vante que perſonne n'aima jamais comme lui. Si nous l'en croyons pourtant, il n'avoit pas de fort grands ſujets de ſe louer de l'Amour. Il eut le ſort de tous ceux qui ſe livrent à cette paſſion. Il eſſuya des bizarreries, des froideurs & des infidélités, comme il s'en plaint lui-même en quelques endroits ;

Bien ſont vos faits, à vos doux ris contraires,
Cœur ſans merci, & ſemblant débonnaire.

Moreri confond cet Euſtache le Peintre faiſeur de Chanſons avec Maiſtre Euſtache Auteur du Roman de Brut. Mais il eſt certain que ce ſont deux Auteurs très-differens, qui vivoient à cent ans l'un de l'autre.

Jean Moniot d'Arras ſe piquoit auſſi de beaucoup de conſtance & de fidélité dans ſes attachemens.

Qui aime ſans tricherie
Ne penſe n'a trois n'a deux ;
D'une ſeule eſt déſireux,
Cil que loyal amour lie
Ne voudroit d'autre avoir mie.

Quelques-uns croyent que *Moniot* étoit ſon nom de famille. Mais d'autres prétendent que ce mot veut dire *petit Moine*, & que ce Poëte s'appelloit ainſi, parce qu'il étoit Moine en effet. Si cette derniere opinion eſt véritable, on doit convenir qu'il étoit un peu bien galand pour un Religieux.

Mais tandis qu'il exhortoit à l'Amour Loyal, pour me ſervir de ſes termes ; Guillebert de Berneville prêchoit une Morale fort oppoſée. Il étoit perſuadé qu'on ne peut mettre trop de mauvaiſe foi dans un commerce, qui au fond eſt un déſordre, & où l'on ne réuſſit, ſelon lui, qu'autant qu'on ſçait tromper.

Nul ne ſe peut avancer
En amour, fort par mentir ;

Et qui mieux sçait s'en aider.
Plûtot en a son plaisir.

Robert de Marberolles tenoit à peu près le même langage. Il dit qu'il ne fait des Chansons tendres que par coutume ; qu'au reste il n'aime point, & n'aimera de sa vie ; parce qu'il n'y a plus de véritable amour sur la terre.

Mort est Amours, morts sont cils qui aimoient
Les faux amans l'ont fait du tout faillir.

Pour ce qui regarde Pierre de Craon, il assure qu'il aime par héritage, & que de tout tems dans sa maison on avoit été galand de pere en fils. Il étoit de la célébre maison de Craon, qui depuis a possedé de si grands biens, & produit tant d'Hommes Illustres.

Doëte de Troye étoit fameuse par sa beauté, par son esprit & par sa voix. Elle faisoit des Chansons, dont elles composoit les paroles & les airs, & qu'elle chantoit ensuite avec beaucoup de grace. Elle parut avec distinction à

la Cour que l'Empereur Conrad tint à Mayence, & elle en fut un des principaux ornemens.

De Troye la belle Doëte
Y chantoit cette chansonnette ;
Quand revient la saison que l'herbe reverdoie &c.

Nos vieilles Chroniques parlent encore de trente ou quarante autres faiseurs de Chansons. Mais dans ce qui nous reste d'eux, il n'y a rien qui mérite fort d'être remarqué. Voici leurs noms tout de suite & sans ordre, tels que je les ai trouvés dans les anciens Manuscrits, ou dans les Ouvrages de nos Auteurs qui ont traité cette matiere. Le Vidame de Chartres ; Richard de Semilly ; Robert de Blois ; Perrin d'Angecort ; Thibaut de Blazon ; Robert de Rheims ; Gauthier d'Argies ; Jean Moniot de Paris, differentt de Jean Moniot d'Arras, dont nous avons parlé ci-dessus ; Ode de la Courroie ; Raoul de Beauvais ; Gauthier & Jacques d'Espi-

nois ; Gauthier de Soignies ; Richard de Fournival ; Pierre de Corbie ; Baude de la Carriere ; Jacques de Chifon ; Oudard de Lacenie ; Gilles de Vieux-Maisons ; Bruniaux de Tours ; Colin Muset ; Jacques de Hedin ; Colas le Bouteiller ; Jean Lorganiftè ; Baudoin des Autels ; Chardon ; Sauvage d'Arras ; Philippe Pa ; Roger de Cambrai ; Jean de Maisons ; Robert du Caftel ; Lambert Ferris ; Mahieux de Gant ; Robert de Mauvoifins ; Thomas Erars ; Aubin de Sezane ; Guillaume Viaux ; Rogerin Dandelis ; Renault de Sabeüil Jonglet ; Huë de Braye-Selve...

Tout ce qu'on fçait de ces vieux Rimeurs, c'eft qu'ils ont eu en leur tems quelque réputation, qu'ils faifoient des Chanfons d'Amour, & qu'ils vivoient fous le Régne de faint Louis, ou peu après.

Ces Chanfons donnerent occafion à une autre forte de petites Piéces qui avoient été inconnuës jufqu'alors. On

les appelloit *Tenſons* ou *jeux partis*. C'étoit des queſtions galantes que les Poëtes ſe faiſoient en Vers. L'un propoſoit le doute, & l'autre donnoit la ſolution. Pluſieurs d'entr'eux ſe diſtinguerent dans ce nouveau genre d'écrire ; & principalement Grevilliers, Mapolis, Perrot de Neſle, Gomar de Villiers, Robert de Caſtel, Hugue le Marinier, Andrien & Robert de Compiegne. Mais Jean Bretel l'emportoit ſur tous les autres, ſoit pour imaginer ces petits Problêmes, ſoit pour les réſoudre. Il nous en reſte une quarantaine de ſa façon. J'en rapporterai quatre, par où l'on pourra ſe faire une idée de la galanterie qui régnoit en ce tems-là parmi nos François. On verra que dès-lors il n'y entroit que trop de délicateſſe & de raffinement. Il demande, par exemple, s'il eſt plus triſte de voir marier ou de voir mourir une perſonne que l'on aime tendrement : d'où vient qu'ordinairement de jeunes étourdis ſont plus du

goût des femmes, que les hommes judicieux & diſcrets :

Si que le bon, le ſage, le celant
Eſt mis arriere, & le novice avant.

S'il vaut mieux être aimé d'une perſonne très-belle & médiocrement ſage, ou d'une perſonne très-ſage & médiocrement belle : ſi c'eſt un plaiſir plus flatteur de ſe faire aimer d'une perſonne qui en aimoit une autre, ou d'une perſonne qui a toujours ſçu réſiſter au pouvoir de l'amour. Ces demandes faiſoient l'entretien de preſque toutes les Compagnies ; on les agitoit pour & contre, & chacun prenoit parti ſelon ſes lumieres, ou ſelon ſon goût. Mais parce qu'aſſez ſouvent on ne voyoit point de fin à ces diſputes, des eſpeces de Cours ſouveraines ſe formérent pour les jugér en dernier reſſort. Il y avoit de ces Tribunaux dans pluſieurs Villes du Royaume, ſur-tout à Pierrefeu & à Romans en Provence. On choi-

ſiſſoit les Juges parmi les Seigneurs & les Dames que le commerce du grand monde & une longue expérience rendoient plus habiles dans ces matieres. Mais ils ne prononçoient pas ſeulement ſur ces débats Poëtiques, ils connoiſſoient encore de toutes les querelles qui ſurvenoient entre les Amans. Ils peſoient les fautes commiſes de part & d'autre, impoſoient des peines proportionnées, & preſcrivoient la forme des ruptures, ou les articles des réconciliations. Il n'étoit pas permis de décliner leur Juriſdiction, ni d'appeller de leurs Jugemens, qu'on nommoit *les Arrêts d'Amour*. Ces Arrêts furent long-tems en vogue par toute la France. Martial d'Auvergne, qui vivoit plus de deux cens ans après, en compoſa cinquante ſur ce modéle, en fit un recueil, & les donna au Public. Un fameux Juriſconſulte y joignit un ample Commentaire. Mais tout ce qu'on vit alor en ce genre, eſt fort au-deſſous de l'E-

dit d'Amour que nous avons vû paroître de notre tems, petit ouvrage où la politesse, la galanterie & la délicatesse se font sentir par-tout ; & montrent que l'Auteur qui étoit fort jeune, lorsqu'il le composa, & qui depuis trente années tient avec tant de dignité la plume à l'Académie Françoise, ne sçait pas moins, quand il le faut, badiner avec grace, qu'écrire d'une maniere sérieuse & solide.

Du reste tous les Poëtes qui vécurent sous le régne de saint Louis, ne se bornerent pas aux Ouvrages de galanterie ; plusieurs écrivirent sur d'autres matieres, & même quelques-uns nous ont laissé des Poëmes de longue haleine. Jean du Chastelet mit en Vers lesdits moraux de Caton, & Marie de France les Fables d'Esope qu'elle traduisit de l'Anglois. On l'appelloit de France, non qu'elle fût du Sang de nos Rois, mais simplement parce qu'elle étoit Françoise. Elle entreprit cette

traduction, comme elle le témoigne elle-même.

Pour l'amour du Comte Guillaume
Le plus vaillant de ce Royaume.

On ne ſçait pas bien quel eſt ce Comte Guillaume dont elle parle. Renaud d'Audon compoſa une Satyre contre toute ſorte d'Etats. Le Roi de Cambrai, qu'on nommoit ainſi, parce qu'il étoit Roi ou Herault d'Armes, en écrivit une en particulier contre les Ordres Monaſtiques, & fit de plus un Opuſcule, dont le titre étoit, *l'a, b, c.* Guillaume de la Ville-Neuve rima les Cris de Paris, deſſein aſſez ſingulier & aſſez bizarre. Il ſe plaint dans cet Ouvrage, que le métier de Poëte n'enrichit point, & il crie famine preſque par-tout. Jean Bodel d'Arras donna une petite Piéce en forme d'Adieux, ou ſous prétexte qu'il prend congé des principaux Habitans de cette Ville, il en dit tout le bien & tout le mal qu'il en

pense. Adam le Bossu son compatriote en fit une autre contre la passion du Jeu. On conjecture qu'ayant aimé les femmes & en ayant été trompé, il se fit Ecclesiastique ; car il dit,

Seigneur, savez pourquoi j'ai mon habit changé,
J'ai été avec femme, or revais au Clergé.

On vit aussi paroître dans ce même-tems une quantité prodigieuse de *Fabels* ou de *Fabliaux* ; c'est-à-dire, comme nous parlerions aujourd'hui, de Contes & de Nouvelles. Le Clerc de Vaudoi en fit jusqu'à cinq ; sçavoir, les Fabliaux de Nizeroles, de Corbigni, du Trembloi, celui des Droits qui étoit une invective contre les Dominicains & les Cordeliers, & celui du Dieu d'amour. Ruteboeuf en fit deux, le Fabliau du Clerc, & le Fabliau de la femme d'un Escuyer ; & ne ménagea guere la pudeur ni dans l'un ni dans l'autre. Cet Auteur vécut fort long-tems, & rima

toujours tant qu'il vécut. Il vit les Régnes de ſaint Louis, de Philippe le Hardi, de Philippe le Bel & de Louis Hutin. C'étoit un Ecrivain infatigable. Outre les deux Fabliaux dont nous venons de parler, il compoſa beaucoup d'autres Ouvrages, comme les plaintes d'Anceau de l'Iſle, les plaintes de la Paleſtine adreſſées à ſaint Louis, la vie de ſainte Elizabeth de Turinge, dédiée à Iſabelle Reine de Navarre & femme de Philippe le Bel, & une complainte ſur les malheurs de ſa propre vie. Il dit dans cette derniere Piéce, qu'il fut marié deux fois, mais qu'on peut bien l'appeller le Job de ſon Siécle, que Dieu lui ôta tous ſes biens, qu'il perdit un œil ſur la fin de ſes jours, & qu'il ne voyoit guere plus de celui qui lui reſtoit que de celui qu'il avoit perdu. Il fait une Deſcription des Quinze-Vingts ; je ne ſçais ſi ce n'eſt point parce qu'il y mourut. Huë de Cambrai publia le Fabliau de Male-Honte qui étoit une Satyre

ſanglante

ſanglante contre Henri Roi d'Angleterre. Durand, celui des trois Boſſus. Jean le Galois natif d'Aube-Pierre, celui de la Bourſe pleine de ſens, dont le ſujet étoit tel : un Marchand fort riche, mais qui n'avoit pas beaucoup de conduite ni de raiſon, partant pour une Foire, promet à ſa femme de lui rapporter une grande bourſe pleine d'argent ; la femme lui répond qu'elle l'en quittera pour une pleine de ſens. Jean Chappelain donna le Fabliau du Sacriſtain de Cluni. Ce Poëme eſt un long tiſſu des avantures de ce bon Sacriſtain, très-diverſifiées & aſſez réjouiſſantes. Les incidens y ſont ménagés avec art, mais l'honnêteté n'y eſt nullement reſpectée. Enfin Huë Piancelle compoſa le Fabliau de Sire Hans & de Dame Avieuſe ſa femme, qui combattirent long-tems, dit l'Auteur, à qui porteroit le Haut-de-Chauſſe. Mais la femme après une longue & vigoureuſe réſiſtance fut contrainte de

céder. Je ne sçais si ce n'est point ce Poëme qui a donné occasion à cette expression proverbiale & populaire, *porter le Haut-de-Chausse*, pour dire, être maîtresse à la maison. Quoiqu'il en soit, il paroît par le début de l'Ouvrage, qu'en ce tems-là on disoit *robête* pour *robuste*.

Huë Piancelle qui trouva
Cil Fabel, par raison prouva
Que Cil, qui a femme robête,
Est garni de mauvaise bête.

Quant aux Romans, il y en eut aussi de toute espece. Huon de Ville-Neuve en composa quatre pour sa part; sçavoir, les Romans de Renaud de Montauban, de Doon de Nanteuil, de Guyot de Nanteuil, & de Garnier de Nanteuil son fils. Gaultier de Belle-Perche commença celui de Judas Machabée, & Pierrot du Riez l'acheva. Girardin d'Amiens donna celui de Meladius; Huon de Mery, Religieux de

faint Germain des Prez, fit celui qui avoit pour titre, *le Tournoyement de l'Ante-Chrift.* L'Auteur fuppofe que l'Ante-Chrift eft fur la terre, qu'il vifite les divers Etats, dont la focieté civile eft compofée, & que dans toutes les conditions il trouve un grand nombre de Partifans & de Sectateurs. Les vices fe rangent fous fes Drapeaux, & les vertus fous les Drapeaux de J. C. Les deux Armées en viennent aux mains; & le combat fe termine à la gloire des Vertus & à la honte des Vices. Philippes Moufques né à Gand, mais Chanoine & Chancelier de l'Eglife de Tournai, entreprit de mettre l'Hiftoire de France en Vers François. Je ne crains point de placer cet Ouvrage parmi les Romans qui furent faits en ce temslà. Car de la maniere que l'Auteur s'y prit, c'eft plus un Roman qu'une Hiftoire. Il paroît qu'on ne s'embaraffoit guere alors du précepte d'Horace, qui ne veut pas qu'on reprenne les chofes

de trop loin. Mousques commence son Histoire de France par le ravissement d'Helene, la continuë par une ample description du Siége de Troyes, & par un détail exact de tous les évenemens qui le suivirent, & la conduit ainsi jusqu'à l'année 1240. Elle est mêlée d'une infinité de Fables, sur-tout de celles de l'Archevêque Turpin; & l'on y trouve la plûpart des avantures extravagantes & ridicules, qui jusqu'alors avoient fait la matiere des autres Romans. Mais elle ne laisse pas d'être remplie de remarques curieuses, qui peuvent beaucoup contribuer à l'éclaircissement d'un grand nombre de faits Historiques. Ce Poëme est en Manuscrit dans la Bibliotheque du Roi. M. du Cange en a tiré ce qui concerne les Empereurs François de Constantinople, & l'a fait imprimer à la fin de l'Histoire de Ville. Hardouin Mousques vécut jusques sous le régne de Philippe le Hardi, qui le fit Evêque de Tournai,

Il ne laisse passer aucune occasion de parler de ses Prédécesseurs, sans le faire dans un très-grand détail, & avec beaucoup de soin. Il avertit au commencement de son Ouvrage, que personne avant lui ne s'étoit avisé de mettre en Vers l'Histoire de France, & qu'il entreprend de traiter une matiere.

Qui ne fut mais oncques rimée.

Mais de tous les Romans qui parurent alors, celui qui sans comparaison fit le plus de bruit, fut le Roman de la Rose. Il effaça tout ce qu'on avoit vû en ce genre, & on le regarde encore aujourd'hui comme le meilleur de tous les Ouvrages de Poësie qui ont été faits avant François I. Guillaume de Lorris le commença. Il tiroit son surnom du Bourg de Lorris en Gastinois, où il étoit né. C'est dommage que cet Auteur n'ait employé ses talens qu'à écrire sur des sujets badins & frivoles. Il avoit la plus grande partie des quali-

tés qui forment le Poëte ; un esprit agréable, une imagination vive, beaucoup d'invention & de fécondité. Il connoissoit le pouvoir & les charmes de la fiction, si peu connus des Poëtes ses contemporains. Marot le regardoit comme l'Ennius de la France.

Notre Ennius Guillaume de Lorris.

On doit convenir en effet, que cette grande réputation qu'il a euë, & qui se soutient encore après tant de siécles étoit fondée. Il est abondant & fleuri dans ses Descriptions. Il ne faut que jetter les yeux sur celle de l'Eté & sur celle du tems, qui sont les deux par où il débute. Pasquier défie tous les Auteurs passez, présens & à venir de faire mieux. Quoiqu'il y ait un peu de prévention dans le jugement qu'il en porte, il est certain qu'elles renferment des choses admirables. Car pour dire un mot de celle du tems, peut-on mieux décrire son imperceptible rapi-

dité, qu'elle eſt décrite dans ces Vers:

Le tems qui s'en va nuit & jour,
Sans repos prendre & ſans ſéjour;
Et qui de nous ſe part & emble,
Si ſecrettement qu'il nous ſemble,
Que maintenant ſoit en un point;
Et il ne s'y arrête point:
Ains ne fine d'outre-paſſer,
Si tôt, que ne ſauriez penſer
Quel tems il eſt préſentement.
Car avant que le penſement
Fût fini, ſi bien y penſez
Trois tems ſeroient déja paſſez.

Mais s'il décrit vivement, il peint auſſi d'après nature, & jette une varieté ſurprenante dans ſes portraits. Quoi de plus naïf & de plus diverſifié que les peintures qu'il fait de convoitiſe, d'envie, d'avarice, d'oiſiveté, de Papelardie? Il les perſonnifie toutes, & ſouvent les caracteriſe d'un ſeul trait. Je ne puis m'empêcher d'en rapporter quelques-uns, par où l'on puiſſe juger des autres. Il dit en parlant de convoitiſe;

C'est elle qui fait l'autrui prendre
J'entends prendre sans acheter,
Qui fait tricher & crocheter &c.

Il exprime en un seul mot le triste caractere de l'envie.

Envie aussi je vis adoncques;
Qui en sa vie ne rit oncques.

Il dit qu'il apperçut encore une autre figure qui n'étoit pas moins hideuse;

Avarice étoit appelée,
Orde, sale, laide & pelée
De toutes parts maigre & chétive;
Et aussi verte comme cive.

Il renferme en trois Vers toutes les occúpations d'oisiveté; & ces trois Vers sont une image naïve de l'inaction où la plûpart des femmes passent leur vie.

Car quand bien peignée elle étoit,
Bien parée & bien atournée,
Elle avoit faite sa journée.

Mais il excelle sur-tout à peindre Papelardie;

pelardie, & il eſt aiſé de voir qu'il en vouloit aux hypocrites.

En ſa main un Pſeautier tenoit,
Et ſachez que moult ſe peinoit
De faire à Dieu prieres feintes,
Et d'appeller & Saints & Saintes.

On trouve dans ce Poëte un grand nombre de traits ſemblables. Sa diction eſt beaucoup plus coulante & plus pure, qu'on ne devroit l'attendre de la groſſiereté de ſon ſiécle. Ses Rimes ſont d'ordinaire meilleures. De ſorte qu'on peut dire, qu'il ne lui manquoit que l'uſage d'une Langue moins informe; & que s'il ne porta pas notre Poëſie à un plus haut dégré de perfection, ce fut la faute du tems où il écrivoit, & non la ſienne. On ne ſçait pas bien de quelle Profeſſion il étoit. Quelques Hiſtoriens le font Juriſconſulte, & ſe fondent ſur ce que dans un endroit il cite Juſtinien; mais cette preuve n'eſt pas concluante. Il fut ſurpris de la mort, avant que d'avoir achevé le Ro-

man de la Rose. Quand nous serons au tems de Jean de Meun qui le continua, nous parlerons de ce Poëme plus au long ; & l'on verra que jamais Ouvrage peut-être ne reçut plus d'applaudissement, & n'essuya plus de contradictions.

Il me reste à dire un mot de cinq ou six Auteurs, dont les Vers eurent aussi alors quelque réputation. Je nomme à regret Richard de l'Isle, Courtois d'Arras, Garin, Haisiaux, Huon le Roi & Courte-Barbe, Poëtes qui ne manquoient pas de génie, mais qui en firent un très-mauvais usage. Il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent jamais écrit, ou qu'en écrivant ils eussent eu plus d'égard à l'honnêteté & à la bienséance. Je ne puis me résoudre à parler de leurs Ouvrages, dont la plûpart portent jusques dans leur Titre des marques de la corruption de leurs Auteurs. Je remarque seulement une chose, qu'entre les Italiens Bocace, & parmi

nos François Villon, Rabelais & Marot, les ont fort lûs, & n'ont sçû que trop profiter d'une pareille lecture.

Tel fut l'état où se trouva notre Poësie sous le régne de saint Louis. Toutes les différentes sortes de Piéces qui avoient été connuës jusqu'alors furent cultivées. On en inventa quelques nouvelles. La versification se perfectionna. Car sous les Régnes précédens on mettoit communément tout de suite trente ou quarante Vers qui avoient la même désinence. Rien n'étoit plus ennuyeux que cette longue Monotonie. Le Comte de Champagne en sentit le désagrément, & apprit à varier les sons & à entrelasser les Rimes. Cet usage pourtant, quelque bon effet qu'il produisît, ne s'observa pas inviolablement, & ne passa en régle que long-tems après, comme nous le verrons en son lieu. Ce qu'il y eut de mal, c'est que les Poëtes s'avilirent eux-mêmes par le choix des sujets qu'ils traiterent. La

plûpart n'écrivirent que sur des matieres frivoles, ou sur quelque chose de pis; & laisserent à leurs Successeurs un très-mauvais exemple, qui n'a été que trop suivi. C'est une chose surprenante, qu'il n'y ait jamais eu en France, je ne dis pas plus de Poëtes tendres & galans, mais même plus de Poëtes libres & licentieux, que sous le Régne du plus saint de nos Rois. Ni les exemples du Prince, ni les réglemens qu'il fit pour bannir de son Royaume le désordre & la licence, ne purent contenir les Poëtes dans les bornes du devoir. Les Muses, ces Filles du Ciel, oublierent leur origine, & se dégraderent. Au lieu de célébrer le mérite & la vertu, elles flatterent le vice & les passions; & par cette honteuse condescendance tomberent dans un mépris, dont elles se sont pas encore bien relevées.

Je ne sçais au reste si la Langue Françoise a jamais été plus répanduë qu'el-

le l'étoit alors. Nos Normands l'avoient portée en Angleterre, où l'on s'en servoit dans tous les Tribunaux pour rendre la justice. Cinq Empereurs François, qui avoient régné de suite à Constantinople, l'avoient renduë commune dans cette grande Ville & aux environs. Charles d'Anjou frere de saint Louis, & Roi de Naples & de Sicile, lui avoit donné cours dans ces deux Royaumes. Le Saint Roi lui-même & les Rois ses Prédécesseurs, l'avoient fait connoître en Orient par leurs expéditions de la Terre-Sainte. Mais le grand nombre de Poëtes qu'il y eut dans ce Siécle, & la prodigieuse quantité d'Ouvrages qu'ils publierent, ne fut pas ce qui contribua le moins à la mettre en vogue & à la répandre.

PHILIPPE LE HARDI.

Après la mort de saint Louis, Saincerriaux lui fit en Vers un Eloge Fu-

nebre. On ne l'avoit qu'en Manuſcrit; mais M. du Cange l'a fait imprimer à la fin de l'Hiſtoire de Joinville. On voit à la tête un avertiſſement de l'Auteur même. *Sachiez biens cils qui cet écrit tenront, que le mois que le bon Roi Loois trépaſſa, Saincerriaux en fit ce ſermon, qui eſt tous dits de vérité & de bonnes raiſons.* On ne trouve pas de grands traits de Poëſie dans cette Piéce. Elle contient tout ſimplement les loüanges du Saint Roi, quelques prieres pour le ſalut de ſon ame, & quelques vœux pour la proſpérité de ſa maiſon.

La plûpart des Poëtes qui avoient vécu ſous ſon Régne, virent auſſi le régne de Philippe le Hardi. Ils furent même dans une plus grande conſidération à la Cour du Fils, qu'ils n'avoient été à celle du Pere. Car la Reine ſe faiſoit un plaiſir de les protéger. Elle étoit fille de ce Duc de Brabant, dont nous avons parlé, qui aimoit tant les Poëtes, & qui étoit Poëte lui-même.

La Reine hérita de lui une inclination ſi loüable. Elle avoit pour amie & pour confidente une femme de grande qualité, qu'on nommoit Blanche, & qui étoit dans le même goût. Elles paſſoient enſemble une partie de leur tems à faire des Vers, & à aider de leurs conſeils & de leurs ſoins ceux qui en faiſoient. Un des Auteurs à qui elles rendirent de meilleurs offices fut Adenez le Roi. Ce Poëte compoſa le Roman de Cleomadez. Mais la Reine & Blanche lui en tracerent le plan, & il reconnoît lui-même qu'il leur doit ce qu'il y a de plus ſupportable dans ſon Ouvrage. On ſçait au juſte le nombre des autres Poëmes qu'il avoit faits. Car comme nous voyons à la tête de l'Eneïde quatre Vers qui marquent que Virgile, avant que d'entreprendre ce Poëme admirable, avoit déja donné ſes Eglogues & ſes Georgiques ; ainſi à la tête du Roman de Cleomadez, on lit quatre Vers qu'Adenez eut la précau-

tion d'y mettre, pour marquer les autres Romans qu'il avoit déja publiez.

Je qui fis d'Ogier le Danois
Et de Bertain qui fut au bois,
Et de Benon de Commarchi
Ai un autre livre rempli,
Moult merveilleux & moult divers....

Voilà le ſeul endroit par où le Roman de Cleomadez reſſembloit à l'Eneïde. On ne peut pas dire pourtant qu'Adenez fût abſolument ſans mérite. Il étoit fécond, & travailloit avec facilité. On le ſurnommoit le Roi, parce qu'il avoit été, ſelon quelques-uns, Intendant de la Muſique, & ſelon d'autres Roi ou Herault d'Armes du Duc de Brabant. Ce Prince l'avoit pris tout jeune à ſon ſervice, & lui trouvant quelque génie, avoit eu ſoin de ſon éducation & de ſa fortune.

PHILIPPE LE BEL.

Je ne trouve ſous le régne de Phi-

lippe le Bel que quatre Poëtes qui ayent fait parler d'eux ; Jacquemart Gelei, Guillaume de Guigne-Ville ; Pierre Gentien & Jean de Meun. Mais ce dernier vaut lui seul tous ceux qui l'avoient précédé, égal à Guillaume de Lorris, & fort supérieur à tous les autres.

Jacquemart Gelée composa le Roman du nouveau Renard. Il en vouloit à quelque Prince, qu'il désigne par ce Renard allégorique. L'Auteur en chemin faisant attaque toutes sortes de personnes, les Rois, les grands Seigneurs, les Magistrats ; & sur-tout, selon la coutume de ce tems-là, les Religieux & les Ecclesiastiques. Il témoigne lui-même qu'il étoit de Lille en Flandres, & date son Poëme avec tant d'exactitude, qu'il n'est pas possible de se méprendre sur le tems où il a été fait.

Mil & deux cens & quatre-vingts
Et dix, fut ci faite la fin.

Guillaume de Guigne-Ville, Religieux de Chalis, fit le Roman & les trois Pelerinages. Le premier, est de l'homme tandis qu'il est sur la terre. Le second, est de l'ame lorsqu'elle est séparée du corps; & le troisiéme, est de Notre Seigneur lui-même, qui visite ici-bas ses Sujets, & sépare ceux qui lui sont fidéles de ceux qui ne le sont pas. Il paroît dans tout cet Ouvrage que l'Auteur étoit grand homme de bien, & assez mauvais Poëte.

Pierre Gentien étoit de Paris. Il entreprit d'éterniser la mémoire de cinquante Dames de son tems. Il composa donc un Ouvrage, où il les représente comme autant d'Amazones, également recommandables par leur courage & par leur beauté. Il suppose que s'élevant au-dessus de leur sexe, elles formerent le dessein d'aller à la Terre-Sainte faire la guerre aux Infidéles; mais qu'avant que de partir pour cette expédition, elles voulurent éprou-

ver leurs forces dans un Carrouſel magnifique. Ce Tournoi imaginaire fait le ſujet de ſon Poëme, qui n'eſt pas fort eſtimable par le ſtile, mais où l'on trouve un grand nombre de remarques curieuſes ſur pluſieurs familles de Paris. Gentien étoit lui-même d'une Famille très-honnête. Il a ſoin d'en avertir ſes Lecteurs en plus d'un endroit, & deſcend au détail, juſqu'à blaſonner en Vers ſes propres Armes. On croit qu'il étoit parent de ces deux Illuſtres Gentiens, qui à la Bataille de Mons combattirent avec tant de valeur aux côtés de Philippe le Bel, & ſauverent la liberté de leur Roi aux dépens de leur vie.

Jean de Meun avoit reçu de la Nature les plus heureuſes diſpoſitions pour les Sciences & pour les beaux Arts. Il étoit de la petite Ville de Meun, dont il portoit le nom, & qui eſt ſituée ſur la Loire, à quatre lieuës d'Orleans. C'eſt ce qui donne lieu à Marot de s'é-

crier dans une eſpece d'enthouſiaſme Poëtique :

De Jean de Meun s'enfle le cours de Loire.

Comme ſi cette Riviere devoit être toute glorieuſe d'avoir vû naître ſur ſes bords un ſi grand Homme. On le ſurnommoit auſſi *Clopinel*, c'eſt-à-dire, en langage de ce tems-là, *le Boiteux*, parce qu'il boitoit effectivement. Il étoit non-ſeulement le plus excellent Poëte, mais encore un des plus ſçavans Hommes de ſon Siécle. L'opinion commune eſt qu'il étoit Docteur en Théologie. Il acheva le Roman de la Roſe, quarante ans après que Guillaume de Lorris l'eut laiſſé imparfait. C'eſt ce qu'on peut voir par ces quatre Vers qui ſe liſent à l'endroit où ce dernier en étoit demeuré.

Ci après trépaſſa Guillaume
De Lorris, & n'en fit plus Pſeaume.
Mais après plus de quarante ans
Parfit Clopinel ce Romans.

Il nous a laiſſé lui-même une liſte de ſes Ouvrages dans l'Epître Dédicatoire de la Traduction qu'il fit du Livre de la Conſolation de Boëce. Il l'adreſſe au Roi, & lui parle ces termes. *A ta Royale Majeſté, très-Noble Prince par la grace de Dieu Roi des François, Philippe le Quart: Je Jean de Meun, qui jadis au Roman de la Roſe, quand jalouſie eut mis en priſon Bel accueil, enſeigné la maniere du Chaſtel prendre & de la Roſe cueillir: & tranſlaté de Latin en François le Livre de Vegece, touchant la Chevalerie & le Livre des Merveilles d'Hirlande: & le Livre des Epîtres de Pierre Abailard & d'Heloïſe ſa femme; t'envoye ores Boëce de Conſolation que j'ai tranſlaté en François, jaçoit que bien entendes le Latin.*. Mais de tous ces Ouvrages, celui qui contribua le plus à lui faire ſa réputation, & le ſeul qui ait triomphé du tems, eſt la continuation du Roman de la Roſe. Comme ce Poëme l'emporte infiniment ſur tout ce

qui nous reſte de ces vieux tems, & qu'il eſt le monument le plus conſidérable des antiquitez de notre Langue : je crois qu'on me pardonnera ſi je parle un peu plus au long du deſſein de l'execution, & du ſuccès de cet Ouvrage.

On ne peut trop blâmer ces deux Auteurs de la fin qu'ils ſe ſont propoſée. Leur vûë a été de réduire en Art la plus naturelle & la plus dangereuſe de toutes les paſſions.

Ci eſt le Roman de la Roſe,
Où tout l'art d'Amour eſt encloſe.

Il eſt vrai qu'il s'y trouve un grand nombre de réflexions plus propres à éteindre l'amour qu'à l'allumer. On y peint en plus d'un endroit, & d'une maniere très-vive les inquiétudes & les allarmes où cette paſſion jette ; elle y eſt repréſentée comme le plus dur de tous les eſclavages, & l'on y dit qu'on ne comprend pas,

Comment l'honneur, s'il n'est de fer,
Peut vivre un mois en tel enfer.

On y fait aussi un long dénombrement des maux qu'elle traîne à sa suite. Tout le monde sçait ces beaux Vers de Lucrece, où il décrit si bien les funestes effets de l'Amour, & où il dit que lorsqu'on s'y abandonne, on ne risque pas moins que cinq choses, sa santé, sa liberté, sa fortune, ses devoirs & sa réputation.

Adde quod absumit vires, pereuntque labore;
Adde quod alterius sub nutu degitur ætas:
Labitur interea res, & vadimonia fiunt;
Languent officia, atque ægrotat fama vacillans.

Nos deux Auteurs trouvent le secret de mettre tout cela dans deux Vers, qui à la vérité ne sont pas si élégans que les Latins, mais qui ne renferment pas moins de sens.

Mains y perdent, bien dire l'oz,
Sens, temps, Chastel, corps, ame & Loz.

Ils indiquent le seul remede qui peut préserver ou guérir d'un mal tout à la fois si engageant & si terrible.

Rien n'y vaut herbe, ne racine:
Seul fuir en est la médecine.

Ils peignent aussi les femmes avec les couleurs les plus noires, & rien ne leur échappe de ce qui peut inspirer de l'aversion & du mépris pour elles. Nous n'avons point d'Ecrivains qui les ayent plus maltraitées. Toutes à ce Tribunal sont inégales, bizarres, injustes & perfides. On met dans tout son jour leur caractere interessé; & l'on en introduit une qui prêche cette Morale au nom de toutes les autres,

Folle est qui son ami ne plume
Jusques à la derniere plume.
Car qui mieux plumer le sçaura,
C'est celle qui meilleur l'aura;

Et

Et plus chere sera tenuë
Quand plus cher se sera venduë.

Elle porte pour premier principe qu'une femme habile doit sur toutes choses faire en sorte qu'on lui donne. Que si le donneur vient à se lasser, elle ajoute.

Lors le doit prier qu'il lui preste.
Elle jurera qu'elle est preste
De le lui rendre à jour nommé,
Tel comme il lui aura donné:
Mais bien est par moi défendu,
Que jamais rien en soit rendu.

C'est ainsi que nos deux Auteurs ont soin de rassembler tout ce qui peut faire ouvrir les yeux sur les dangers d'un engagement. Mais après qu'ils ont bien crié contre l'amour en quelques endroits, ils en font des éloges infinis dans tous les autres. On y débite que la nature ne nous a point donné de penchant qui soit accompagné d'un plaisir plus flatteur. Cette passion est représentée presque par-tout avec des char-

mes, dont il eſt bien difficile de ſe défendre, & le gros de l'Ouvrage eſt employé à preſcrire des régles pour y réuſſir. De ſorte qu'on ne peut douter, toutes choſes conſidérées, que le Roman de la Roſe ne ſoit un Art d'aimer.

Quant à la forme qu'ils donnent à leur Ouvrage, ils s'y prennent d'une maniere toute différente de celle d'Ovide. Car le Poëte Latin entre ſans façon en matiere, & met bout-à-bout les préceptes qu'il croit les plus convenables pour arriver au but qu'ils ſe propoſent. Au lieu que les deux Poëtes François depuis le commencement juſqu'à la fin de leur Ouvrage promenent leur Lecteur par les détours & par les circuits d'une fiction continuelle. Guillaume de Lorris feint qu'à la fleur de ſon âge il s'endormit un jour de printems, & qu'il eut le plus agréable de tous les ſonges.

Dans le vingtiéme an de mon âge,

Au point qu'Amour prend le péage
Des jeunes gens, coucher m'allois...

Il lui ſembla qu'il ſe promenoit dans un des plus beaux Vergers du monde, près duquel étoit un Jardin délicieux, où il apperçut une Roſe d'une beauté ſurprenante. Il conçut auſſi-tôt le deſſein de s'en approcher & de la cueillir. Mais il trouva de grands obſtacles dans l'exécution. Il fallut traverſer des Foſſez, eſcalader des Murs & forcer des Châteaux. Les principaux Habitans de ces Lieux enchantés ſont ou des Divinitez bienfaiſantes ; comme Amour, Bel-accueil, Pitié, Franchiſe ; ou des Divinitez malignes, comme Faux-ſemblant, Danger, Mole-bouche, Jalouſie. Elles paroiſſent les unes après les autres ſur la Scene, & elles y parlent tour à tour. Tout eſt vivant & animé dans cet Ouvrage ; tout y a une figure & une voix. Les difficultés ne rebutent point l'Amant de la Roſe, qui enfin par une longue perſeverance &

par une fidelle pratique des conseils qu'on lui donne, vient à bout de ce qu'il desire.

Ainsi eus la Rose vermeille.
A tant fut jour & je m'éveille.

C'est par-là que finit le Romant. Au reste nos deux Auteurs ne se renferment pas dans cette fiction de telle maniere, qu'ils n'en sortent assez souvent. Leur Ouvrage est varié d'une infinité d'épisodes & de digressions agréables. Ils sément par-tout sur leur route une Satyre très-forte des mœurs de leur tems. Toutes les conditions sont passées en revûë. Ils accusent les Avocats & les Médecins, qu'ils nomment Physiciens, de tenir à l'argent.

Avocats & Physiciens,
Sont tous liés de tels liens.

Ils tiennent les grands jours de leur pleine autorité, & font le procès à ceux qui ont coutume de le faire aux autres.

Tous s'efforcent de l'autrui prendre.
Tel Juge fait le larron prendre,
Qui de plein droit seroit pendu,
Si Jugement lui fût rendu.

Ils n'épargnent aucunes Puissances, soit Séculieres ou Ecclesiastiques.

Et sachiez que s'ils ne s'amendent,
Et ce qu'ils ont mal pris ne rendent;
Le puissant Juge perdurable,
En enfer avecques le Diable
Leur en fera crier, hélas!
Je n'en mets hors Rois, ne Prélats;
Ne juge de quelconque guise,
Soit Séculier ou soit d'Eglise.

Tout entre dans la Composition de ce Poëme. Et la Fable, témoin les endroits qui ont pour titre : *Comment Narcissus se mira dans la Fontaine, où tant soupira qu'il en mourut... Comment Jason alla Outre-Mer pour conquerir la Toison d'or... Comment la Roine de Carthage s'occit pour l'amour de son ami Eneas...* Et l'Histoire Sainte ; *Comment Dalila déçut Samson, & lui coupa les cheveux...* Et

l'Histoire Profane, *comment Appius condamna la fille de Virginius & de l'exécution... Comment Neron fit mourir sa mere Agrippine, & son Maistre Séneque &c.* Ils égayent aussi leur matiere de Contes plaisans, qui renferment une Morale utile. *Comment Faux-semblant guille, c'est-à-dire, trompe le cœur des gens... Comment le fol mari se met au coû la hart, quand il dit à sa femme son secret.* Ces questions incidentes ne sont pas toujours liées au sujet principal avec beaucoup d'adresse, mais aussi sont-elles quelquefois amenées avec art. Par exemple, l'occasion d'une belle Fontaine, qui est au milieu du Verger, on raconte l'avanture de Narcisse; parce que, dit-on, c'est dans cette Fontaine même qu'autrefois il se noya. Mais pour quelques-uns de ces embellissemens étrangers qui se présentent à propos, la plûpart viennent se montrer sans qu'on sçache trop pourquoi. Guillaume de Lorris est le plus retenu sur ce point.

Il ne s'écarte que rarement, & les excursions qu'il se permet sont toujours courtes. Au lieu que Jean de Meun s'égare à l'infini. Comme il étoit sçavant, la science l'entraîne & l'emporte. Il s'enfonce dans l'explication des effets les plus surprenans de la Nature & de l'Art. Il entreprend de faire concevoir à la Raison humaine tout ce que la Religion lui offre de plus inconcevable, & prenant l'essor beaucoup plus haut qu'il n'est permis à un Poëte, il traite de l'Essence Divine, de la Trinité, de la Prédestination, de la Grace.

Pour ce qui regarde la maniere dont le Roman de la Rose fut reçû, elle est très-singuliere dans ses circonstances. Il n'y a jamais eu d'Ouvrage dont on ait dit tant de mal ni tant de bien. La plûpart des personnes vertueuses s'éleverent contre, & avec raison. Elles soutenoient qu'il tendoit directement à corrompre les mœurs; & que d'ailleurs il étoit rempli de Satyres atroces con-

tre les personnes qui méritent le plus de respect. Les Religieux qui s'y voyoient maltraités en cent endroits, n'obmettoient rien pour le décrier. Les Prédicateurs l'anathematisoient dans toutes les Chaires; & plus de cent ans après, encore Gerson, ce fameux Chancelier de l'Université de Paris, fit exprès un Traité Latin pour le combattre. Et peut-être que ce grand éclat ne fut pas ce qui contribua le moins à lui donner la vogue extraordinaire qu'il eut. Car l'expérience fait connoître que le vrai moyen de mettre la presse à un Livre, c'est de le défendre. Mais ce même Roman, contre lequel on se déchaînoit si fort d'un côté, avoit de l'autre un nombre infini de Partisans qui le préconisoient. A les entendre, c'étoit un Ouvrage incomparable, très-propre à corriger les hommes de leurs ridicules & de leurs vices, & où d'ailleurs il étoit parlé de tout: Il falloit que ceux qui l'avoient composé, eussent

une

une grande connoissance du cœur humain, & fussent consommés dans toutes sortes de Sciences : Ils n'ignoroient rien de ce qui regarde la Fable, l'Histoire, la Physique, la Morale & la Théologie. Mais on ne se contentoit pas de louer des endroits particuliers de l'Ouvrage, on vantoit jusqu'au dessein, qui cachoit, disoit-on, de grands mysteres, vérités où il n'étoit pas permis à tout le monde d'entrer. Il ne faut pas s'étonner si les Admirateurs d'Homere trouvent dans les Ecrits de ce grand Homme tant de belles Moralités, ausquelles peut-être il n'a jamais pensé. Le Roman de la Rose eut en cela le sort de l'Iliade & de l'Odyssée. On publioit, qu'il ne falloit pas s'en tenir à la lettre, qu'il s'agissoit d'approfondir le sens : Que cette Rose merveilleuse, si difficile à cueillir, & si agréable quand on l'avoit cueillie, étoit un symbole des plus importantes vérités. Elle représentoit, selon quelques-uns, la

Science ; & ſelon d'autres, la Sageſſe. Mais qui n'admireroit les entêtemens de l'eſprit humain, lorſqu'une fois il s'eſt laiſſé prévenir ? On faiſoit bien d'autres découvertes ſous l'allégorie ingénieuſe de cette fleur, & l'on y trouvoit toute l'économie de la Grace, de la Pieté Chrétienne & du Salut. Il eſt ſurprenant que nos bons Ayeux ayent pû aller juſqu'à cet excès de crédulité. On ne ſçauroit lire la Préface qui ſe trouve avant l'Edition de 1538. ſans rire de la ſimplicité de celui qui l'a faite. C'eſt un plaiſir de l'entendre s'expliquer dans ſon vieux ſtile. *Je dis donc premierement*, ce ſont ſes termes, *que par la Roſe qui tant eſt appellée de l'Amant eſt entendu l'Etat de ſapience qui bien eſt juſtement à la Roſe conforme pour les valeurs, douceurs & odeurs qui en elle ſont. Laquelle ſapience eſt moult à avoir difficile pour les empêchemens entrepoſez.... Secondement, on peut entendre par la Roſe l'Etat de Grace, qui ſemblablement eſt à*

avoir difficile, non de la part de celui qui la donne; car c'est le Dieu Tout-Puissant, mais de la part du Pécheur, qui est toujours empêché & éloigné du Collateur d'icelle... Tiercement, nous pouvons entendre par la Rose la Glorieuse Vierge Marie; pour ses bontez, douceurs & perfections. Et sachez que cette Virginale Rose n'est aux Hérétiques facile d'avoir; car ils ont mal parlé d'elle; voulant maculer & dénigrer son naturel honneur, en disant qu'il ne la faut saluer & appeller Mere de Pitié & de Misericorde. C'est la blanche Rose que nous trouvons en Jérico. Plantée, quasi plantatio Rosæ in Jerico... *Quartement, nous pouvons par la Rose comprendre le souverain bien infini & la gloire d'éternelle béatitude; laquelle, comme vrais amateurs de sa douceur & amenité perpetuelle, pourrons obtenir en évitant les vices qui nous empêchent, & ayant secours des vertus qui nous introduiront au Verger d'infinie liesse, jusqu'au Rosier de tout bien & gloire, qui est la*

beatifique vision de l'Essence de Dieu....

Je ne crois pas qu'il soit possible de porter plus loin la prévention. Certainement ceux qui en jugeoient de la sorte, prêtoient à nos deux Auteurs des intentions qu'ils n'avoient jamais euës. Il faut convenir de bonne foi que leurs vûës ont été toutes différentes de celles-là ; qu'ils ont prétendu faire un Ouvrage de galanterie ; & que lorsqu'ils employent les mots de Verger, de Jardin, de Rosier & de Rose, ils se servent de termes honnêtes, pour exprimer des choses qui ne le sont pas.

Mais outre ce tort commun qu'ils ont tous deux, Jean de Meun en a de particuliers. Il est inexcusable sur quatre points. Car premierement il manque de respect pour ses Lecteurs, & oublie souvent ce qu'il doit à la bienséance. Et non-seulement il se sert des expressions les plus grossieres, mais il veut encore prouver qu'il est en droit

de s'en ſervir ; le tout fondé ſur ce beau raiſonnement, qu'il n'y a point de mal à nommer ce que Dieu a fait.

Et encor ne fais-je péché,
Si je nomme les nobles choſes
Par plein texte, ſans mettre gloſes,
Que mon Pere de Paradis
Fit de ſes propres mains jadis.

En ſecond lieu, par une indécence monſtrueuſe, il mêle avec des bagatelles & des galanteries les vérités les plus reſpectables & les plus ſaintes. De ſorte que bien ſouvent, à la ſuite d'une Fable ou d'un Conte libre, on eſt tout effrayé de trouver l'explication de quelqu'un de nos plus grands Myſteres.

Troiſiémement, il ne garde nulle meſure dans le mal qu'il dit des femmes. Il n'y en a point, ſelon lui, dont la vertu ſoit à l'épreuve.

Penelope même il prendroit,
Qui bien à la prendre entendroit.

Monſieur Deſpreaux reconnoît au moins

trois honnêtes femmes dans Paris.

Sans doute, & dans Paris, si je sais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

Mais Jean de Meun n'en reconnoît pas une seule au monde.

Or n'est-il plus nulle Lucrece,
Nulle Penelopé en Grece,
Ne nulle prude femme en terre.
Et ailleurs,
Prudes Femmes, par Saint Denis,
Autant en est que de Phenix.

Mais il ne se contente pas de dire qu'il n'y en a point; il avance cet étrange paradoxe, qu'il n'y en a jamais eu, & qu'il n'y en aura jamais; & que toutes sans exception sont coupables de fait, ou du moins de volonté. Je n'ai garde de rapporter les termes dont il se sert pour exprimer sa pensée. Ceux qui sont tant soit peu versez dans les antiquitez de notre Langue, sçavent ces deux Vers, qui en ce tems-là coururent tant de

bouche en bouche, mais qu'un honnête homme n'oseroit avoir prononcés sous le Régne de Louis le Grand. On doit tomber d'accord qu'il y a plus que de la mauvaise humeur dans ces Satyres outrées ; & que l'Auteur sort des bornes, non-seulement de la politesse & de la bonne plaisanterie, mais encore de la vérité & de la justice.

Enfin, il n'est pas moins injuste, ni moins extrême à l'égard des Religieux, contre lesquels il se déchaîne par-tout avec une fureur implacable. Si on l'en croit, la plûpart n'ont que l'habit & les dehors de leur Etat.

Tel a robe Religieuse,
Donques il est Religieux,
Cet argument est vitieux,
Et ne vaut une vieille gaine,
Car l'habit ne fait pas le Moine.

Ce dernier Vers a passé en proverbe. Il dit ailleurs que quelque beau champ qu'ils donnent à la censure, on ne doit les attaquer pourtant qu'avec circons-

pection, parce qu'ils sont terribles dans leur vengeance.

Ils vont disant que pauvres sont,
Mais de grasses pitances ont
Avec maints deniers en thrésor:
Or a tant m'en tairai dez-or.
Car je pourrois bien en tant dire;
Qu'il m'en iroit de mal en pire.
Car toujours bayent hypocrites
Veritez qui contre eux sont dites.

Mais en un autre endroit ce ne sont pas seulement des hommes vindicatifs; ce sont des envieux qui tâchent de détruire tout ce qui les efface; & qui par des accusations vagues d'héresie ou de libertinage perdent souvent des personnes dont le mérite fait tout le crime.

Car ja ne mentirois-je mie,
Quand j'en devrois perdre la vie,
Ou estre banni du Royaume
A tort, comme Maître Guillaume
De saint Amour, qu'Hypocrisie
Fit exiler par grande envie.

On les traite ailleurs de gens dissimulés & pleins d'artifice.

Religieux sont moult couverts,
Séculiers sont plus découverts.

On ajoute que leur commerce est peu sûr, & qu'il ne faut s'ouvrir à eux que de bonne sorte.

Avec tels gens ne demourrai;
Si j'y demeure, je feindrai.

Je ne finirois point si je voulois rapporter toutes les calomnies dont on les charge. On en fait des hommes politiques, qui n'agissent que par des vûës humaines, qui font la cour aux Grands & se glissent dans les Palais des Princes ; qui pauvres en apparence vivent au fond dans le luxe & dans les délices ; qui employent toute sorte de moyens pour tirer à eux les biens du siécle ausquels ils ont renoncé : en un mot, qui dans la societé civile sont cause d'une infinité de désordres & de scandales.

Ils vont querant les grands pitances,
Et pourchassent les accointances
Des hommes puissants, & les suivent,
Et se font pauvres, & si vivent
De bons morceaux délicieux,
Et boivent des vins prétieux,
Et la pauvreté souvent preschent,
Mais les grandes richesses peschent
Aux grands filets & aux traisneaux,
Par mon chef, il en vient grands maux.

Il est surprenant que quelques-uns de nos Historiens ayent pû croire qu'un homme qui traite ainsi les Religieux fût Religieux lui-même. Moreri le fait sans façon Dominicain. La simple lecture du Roman de la Rose suffit pour détruire cette opinion. S'il eût été dans d'aussi saints engagemens, il n'auroit point parlé de ses Confreres d'une maniere si scandaleuse. Mais il se seroit beaucoup moins permis encore les obscenités dont cet Ouvrage est plein.

Voilà les choses principales qu'on reprochoit à nos deux Poëtes, & sur lesquelles il n'est pas possible de les ju-

ſtifier. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils euſſent fait un meilleur uſage de leurs talens. Tous les Critiques conviennent qu'ils avoient un génie extraordinaire pour la Poëſie. Paſquier ne parle d'eux qu'avec admiration, & ne fait point difficulté de leur donner la préférence ſur tout ce que l'Italie a produit de meilleur. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Roman de la Roſe a eu un cours prodigieux, & que malgré les changemens arrivés dans la Langue, ſa réputation s'eſt ſoutenuë juſqu'à maintenant. Nous en avons un très-grand nombre d'Editions différentes. Jean Moulinet, qui vivoit ſous Louis XI. le traduiſit en Proſe, & mit à la tête de cette Traduction quatre Vers qui ſont remarquables par le Comique qu'ils renferment.

C'eſt le Roman de la Roſe,
Je vous le dis franc & net
Tranſlaté de Vers en Proſe,
Par votre humble Moulinet.

Marot en faisoit tant de cas qu'il se chargea du soin de le revoir, & de substituer des expressions intelligibles à celles qui ne l'étoient plus. Il est certain que lui, Villon, saint Gelais & tous nos vieux Poëtes se sont formés sur ce modéle ; c'est dans cette source qu'ils ont puisé ces beautés naïves, & ces graces légeres qu'ils nous ont transmises ; de sorte qu'on peut en quelque façon regarder ce Poëme comme celui qui a produit la plûpart des autres.

Je finis en disant un mot pour réfuter le sentiment de quelques-uns de nos Modernes, qui ont cru qu'Abélard étoit l'Auteur de cet Ouvrage. Il y a bien de l'apparence qu'ils ne l'avoient jamais lû. Ce qui les a trompés, c'est qu'effectivement ce grand Homme avoit fait quelques Chansons, où il donnoit à Heloïse le nom de Rose. Mais ces petites Piéces étoient très-différentes du

Poëme dont il s'agit. Jean de Meun lui-même décide la question. Nous avons vû que dans son Epître Dédicatoire à Philippe le Bel, il déclare qu'il est le Continuateur du Roman de la Rose. Il répéte la même chose en plusieurs endroits du Roman même. Il dit positivement que c'étoit Guillaume de Lorris qui l'avoit commencé quarante ans auparavant.

Et quand Guillaume cessera,
Jehan le continuera,
Après sa mort, que je ne mente;
Ans trépassez plus de quarante.

Ajoutez le témoignage unanime de tous nos vieux Auteurs. Mais il ne faut qu'ouvrir ce Roman pour être persuadé qu'il n'est point d'Abélard. Car s'il en étoit, sans doute Heloïse y seroit épargnée. Or on ne la ménage en aucune maniere. Dans un endroit on la traite d'extravagante & de folle, & on lui fait tenir le discours du monde le moins

honnête & le moins sensé. Dans un autre on rassemble en elle tous les vices & toutes les mauvaises qualités des femmes.

Qui les mœurs feminins savoit,
Car tres-tous en soi les avoit.

Il n'y a pas d'apparence qu'un homme qui auroit entrepris cet Ouvrage pour faire sa Cour à Heloïse s'y fût pris de cette façon, & lui eût conté de pareilles douceurs.

Voilà tout ce que j'ai pû découvrir sur l'origine de notre Poësie, & sur nos premiers Poëtes. Je ne sçais si l'on me pardonnera d'avoir rapporté un si grand nombre de leurs Vers. J'ai cru que ces fragmens pourroient faire quelque plaisir, & qu'ils méritoient d'être conservez. Tout ce qu'il y a eu d'hommes de meilleur goût dans tous les siécles, ont fait cas des vieux Auteurs qui les avoient précédez. Ciceron cite souvent Ennius. Virgile le lisoit sans

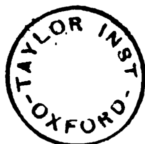
cesse, & sçavoit en tirer de l'or. On ne sçauroit croire quelle étoit la passion des Romains pour leur Attius, leur Pacuvius ; leur Nuvius & les autres Poëtes qui avoient défriché leur Langue. Le respect qu'ils avoient pour eux alloit jusqu'à une espece de Religion. Révérons-les, dit Quintilien, comme ces vieux arbres de nos bois sacrez, dont les troncs à demi pourris ont je ne sçais quoi de vénérable, & que le tems semble respecter en les détruisant. Ne soyons pas plus difficiles que ces hommes d'un goût si sûr, & d'un discernement si exquis. Mais sans alléguer des exemples étrangers, ne poussons pas la délicatesse plus loin que Marot & saint Gelais sous François I. que Voiture, Sarrasin, Pelisson & la Fontaine dans ces derniers tems. Ils se sentoient une vraie tendresse pour nos vieux Rimeurs, & croyoient qu'on ne pouvoit avec trop de soin en conserver les précieux restes. Quelquefois ils se servoient

dans leurs Ouvrages d'anciennes expressions qu'ils empruntoient d'eux, & dans lesquelles ils trouvoient une naïveté & une force, que n'avoient point à leur gré les expressions modernes. Quelquefois aussi ils aimoient à composer des Piéces entieres dans ce vieux stile, & faisoient gloire de travailler d'après ces modéles, eux qui étoient faits pour donner des modéles des autres. Apprenons de ces Ecrivains illustres à juger avec retenuë. Ne condamnons point une bonne pensée à cause d'un vieux mot. Mais faisons grace au vieux mot en faveur de la bonne pensée. Songeons qu'il ne seroit pas juste d'exiger que des Auteurs qui vivoient il y a cinq cens ans, s'exprimassent comme nous nous exprimons aujourd'hui. Respectons des hommes qui nous ont fait voir dequoi les premiers efforts de l'esprit humain sont capables, qui se sont chargés du soin pénible de nous tracer les routes ; qui nous ont levé les

les obſtacles & applani les difficultez, & ſans leſquels peut-être nous ne ſerions pas ce que nous ſommes.

Reconnoiſſons du moins que nous pouvons retirer de leurs Ecrits trois ſortes d'utilités. Car outre qu'ils ont toujours quelque choſe de bon, & qu'on y trouve des traits dont on peut faire ſon profit ; ils marquent encore l'état où étoit notre Langue dans le tems qu'ils écrivoient ; & enfin ils ſont pleins de circonſtances curieuſes qui peuvent beaucoup contribuer à l'éclairciſſement de l'Hiſtoire.

Pour moi je ſerois trop content de cette premiere partie de mon travail, ſi elle les tiroit d'une obſcurité, dont leurs propres Ouvrages auroient dû les garantir ; & ſi elle réveilloit dans le cœur de ceux qui aiment notre Langue & notre Poëſie, l'amour de ces grands Hommes, qui ſont comme les peres de l'une & de l'autre.



S

PHILIPPE DE VALOIS.

La paſſion qu'on avoit euë en France pour la Poëſie, ſe rallentit beaucoup ſous les Régnes de Louis le Hutin, de Philippe le Long & de Charles le Bel ; & plus encore, ſous le Régne de Philippe de Valois. Soit que ce réfroidiſſement vînt du caractere de notre Nation, qui ſe dégoûte aiſément des choſes qu'elle aime avec le plus d'ardeur, ſoit que la multitude prodigieuſe de ceux qui ſans génie & ſans talens s'étoient mêlés de rimer, eût avili un Art auparavant très-honorable ; ou qu'enfin les Guerres continuelles qu'on fut obligé de ſoutenir contre l'Angleterre, euſſent tourné le goût de nos François du côté des Armes. Quoiqu'il en ſoit, on oublia preſque entierement le chemin du Parnaſſe. Nous eûmes pourtant encore un aſſez grand nombre d'Ecrivains ; mais ils quitterent les

Vers pour la Prose. C'étoit plûtôt fait, & la paresse y trouvoit son compte. Ils ne se donnoient pas même la peine d'imaginer de leur chef. Auteurs à peu de frais, ils mettoient en Prose les Ouvrages qui jusqu'alors avoient été faits en Vers. De sorte qu'on vit reparoître, mais en langage ordinaire, les avantures fabuleuses de Charlemagne, de Renaud de Montauban, d'Ogier le Danois, du Roi Artus; des Chevaliers de la Table-Ronde, & de la plûpart des autres Héros, que nos Poëtes avoient tant célébrés. Et voilà ce qui donna occasion à ce nombre infini de Romans en Prose, dont plusieurs se sont conservés jusqu'à présent, & achevent de pourrir au fond de nos Bibliothéques.

Ce tems si stérile en Poëtes ne laissa pas d'en produire deux. Gace de la Vigne composa *le Roman des Oiseaux*. Ce Poeme étoit un Traité de Fauconnerie, où l'Auteur décrivoit la nature & la proprieté des Oiseaux de Chasse,

& enſeignoit la maniere de les dreſſer. Il entreprit cet Ouvrage pour faire ſa cour à Philippe de Valois, qui aimoit fort cette ſorte d'exercice. Jean du Pin Moine de Vaucelles, s'acquit auſſi quelque réputation par ſes Vers. Il avoit très-bien employé ſon tems dans la ſolitude. Car il étoit bon Théologien, bon Philoſophe & bon Naturaliſte. Il laiſſa deux Ouvrages de Poëſie ; l'un, écrit en Vers Alexandrins, & intitulé: *l'Evangile des Femmes*. C'étoit une Satyre très-forte contre elles, où l'Auteur expoſoit leurs maximes d'une maniere peut-être un peu trop naïve, & faiſoit voir combien leur Evangile eſt différent du véritable ; l'autre avoit pour titre : *le Champ vertueux de bonne vie*. Ce ſecond Ouvrage eſt remarquable, en ce qu'il eſt le premier qu'on ait vû en France. Mêlé de Proſe & de Vers, & où l'Auteur ſe ſoit aviſé d'être Orateur & Poëte tout à la fois. Il nous apprend lui-même qu'il mit ſeize

ans à le faire, & que l'ayant commencé l'an 1324. il ne l'acheva que l'an 1340.

LE ROI JEAN.

Cette indifférence de nos François pour la Poësie continua sous le Roi Jean; & pendant quatorze ans que dura son Régne, il ne parut qu'un seul Poëte, qui même ne méritoit pas trop ce nom. C'est Jean Venete, Carme du Couvent de Paris. Il s'appelloit *Venete*, d'un petit Bourg qui est situé près de Compiegne, & où il étoit né. Il mit en Vers François *l'Histoire des trois Maries*, dont il est parlé dans l'Evangile, sujet très-dévot, mais peu susceptible des ornemens de la Poësie. Encore cette Piéce n'étoit-elle pas Originale. C'étoit une simple Traduction d'un Traité Latin qui avoit paru sur le même sujet, & que ce bon Religieux ne fit que rimer le moins mal qu'il put.

C'eſt ainſi que pendant cinq Régnes conſécutifs, les Muſes furent très-négligées parmi nous. Je ne puis m'empêcher de faire deux remarques ſur cet intervalle de tems. La premiere, qu'auſſi-tôt que notre Poëſie vint à décliner, il arriva une choſe qui devoit dans la ſuite contribuer beaucoup à la rétablir. Ce fut l'inſtitution des Jeux Floraux de Toulouſe. Une Dame de beaucoup d'eſprit & de mérite, nommée Clemence Iſaure, & ſortie de l'Illuſtre Maiſon des Comtes de Toulouſe, aſſigna un fond pour donner chaque année une Violete d'or au Poëte qui feroit la meilleure Piéce de Vers. Un ſi bel exemple de libéralité fut ſuivi de quelqu'autres perſonnes qui avoient auſſi le goût des bonnes choſes. Outre le prix dont je viens de parler, on en fonda deux autres; ſçavoir, une Eglantine qui eſt une eſpéce de Roſe & de Souci. Et parce que ces trois prix étoient des Fleurs d'or ou d'ar-

gent, que la Sale où ils se distribuoient étoit parée de Fleurs ; & enfin que la distribution se faisoit le premier de Mai, saison de l'année où la terre est le plus fleurie, toutes ces raisons firent donner le nom de Jeux *Floraux* à ce fameux établissement. Ces récompenses glorieuses, qui se donnoient au mérite, produisirent de très-bons effets dans tous les tems, & nous voyons encore de nos jours, que dispersées tous les ans avec discernement & avec équité ; elles excitent par tout le Royaume une émulation très-utile aux Belles Lettres. L'autre particularité qui mérite d'observée, c'est que vers le même tems où notre Poësie tomba, la Poësie Italienne commença à s'élever. Dante qui vivoit alors lui donna comme la naissance. Petrarque qui vint bien-tôt après, perfectionna ce que Dante avoit ébauché. Je fais mention de ces deux Auteurs d'autant plus volontiers, que c'est en France qu'ils vin-

rent étudier l'Art par lequel ils se sont immortalisés. Ils reconnoissent l'un & l'autre en plus d'un endroit de leurs Ecrits, combien ils sont redevables à nos vieux Poëtes, & sur-tout à nos Poëtes de Provence. Petrarque même a consacré un de ses Sonnets à la gloire de ces derniers, dont il nomme les Principaux, qu'il appelle d'excellens Maîtres en l'Art de faire des Vers & d'aimer.

CHARLES CINQ.

Mais nos François ne demeurerent pas long-tems dans cette indolence. Charles V. les en tira, dès qu'il se vit sur le Trône. Ce grand Roi, que la justesse de ses mesures, & la supérioté de son Conseil sur tous ceux de l'Europe firent surnommer le Sage, aimoit passionnément toutes les belles connoissances. Son Pere l'avoit fait élever avec beaucoup de soin. Il n'y a guere

d'Art

d'Art ni de Science dont on ne lui eût donné les notions générales, & enseigné les grands principes. *Laquelle chose,* dit une vieille Chronique, *plût à Dieu qu'ainsi fût accoutumée entre les Princes.* Il conserva pendant toute sa vie le goût qu'on lui avoit inspiré dans sa jeunesse. Il est le premier de nos Rois qui ait pris quelque soin de se faire une Bibliothéque. Il ordonna qu'on lui cherchât des Livres de toutes parts, & vint à bout d'assembler jusqu'à neuf cens Volumes, nombre considérable en un tems où l'Imprimerie n'étoit point encore trouvée. C'est cette Bibliothéque, dont un de nos Académiciens nous a si bien exposé les diverses fortunes, dans une Dissertation, qui est écrite avec autant de politesse que de sçavoir, & dont le stile doux & sage, mais toujours égal & soutenu, exprime parfaitement le caractere de l'Auteur.

Notre Poësie ne manqua pas de faire de grands progrès sous un Régne si

me, le Dicté de l'Epinette Amoureuse; Balades, Virelais & Rondeaux, le Plaidoyer de la Rose & de la Violete. Il y a dans cette longue Liste un mot, qui fait voir la simplicité de ce tems-là. C'est à l'endroit où il est dit que Froissart entreprit ce grand nombre de Piéces à l'aide de Dieu & d'Amours; comme s'il étoit permis d'intéresser l'Etre Souverain à des bagatelles de cette nature, & qu'on pût sans une profanation sacrilege mettre le Dieu véritable à côté d'une Divinité fabuleuse. Mais ils n'y entendoient pas tant de finesse; & cette expression qui aujourd'hui feroit justement horreur à tout le monde, s'interprétoit alors tout communément en bonne part. Il y avoit encore alors deux Poëtes de grande considération. Car le fameux Pierre d'Ailly, qui de Chancelier de l'Université de Paris étoit devenu Evêque de Cambrai, Cardinal & Légat de Innocent XXIII. au Concile de Constance, s'a-

musoit aussi quelquefois à rimer. Mais il faisoit plus d'honneur à la Poësie, par son rang & par ses dignités, que par son talent pour les Vers. Les Ouvrages qu'il fit en ce genre ne s'éleverent point au-dessus de la médiocrité. Quelques Ecrivains ne laisserent pas de les traduire en Latin. Mais s'il faut dire la vérité, le bien que ce Cardinal étoit en état de faire, contribua plus à lui procurer des Traducteurs, que le mérite de ses Ouvrages Poëtiques. On peut porter le même jugement de Raoul de Presles son contemporain. Il se vit comblé d'honneurs, & ne fut qu'un Poëte médiocre. Il avoit été d'abord Avocat au Parlement de Paris, ensuite Conseiller, & puis Maître des Requêtes. A la fin s'étant fait Ecclesiastique, il fut choisi pour diriger la conscience de Charles V. Aussi entre ses différens Titres, il prenoit ceux de *Confesseur & Poëte du Roi*. Mais on ne se contenta pas de faire des Vers ; on entreprit de

tracer des régles à ceux qui en faisoient. Un Prieur de sainte Geneviéve de Paris, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, composa un petit Traité, qui avoit pour titre : *l'Art de dictier Ballades & Rondels.* Et cet Art Poëtique est le premier qui se soit fait en France.

Au reste, tandis qu'on cultivoit ainsi la Poësie, on ne négligeoit pas la Prose. Le zéle que le Roi avoit pour la gloire de la Nation, lui faisoit chercher tous les moyens d'enrichir & d'illustrer nostre Langue. Quoiqu'il entendît le Latin, beaucoup mieux que les personnes de ce rang n'ont accoutumé de l'entendre, son plus grand plaisir étoit de lire des Ouvrages François. Il auroit voulu que nos Ecrivains eussent égalé, s'il eût été possible, ou même surpassé les grands modéles que l'Antiquité nous a laissés. Il résolut de faire traduire la plûpart des Ouvrages qui nous en restent. En effet, toute la Bi-

ble, les plus beaux Traités de ſaint Auguſtin, la plus grande partie de ceux d'Ariſtote & de Ciceron, Tite-Live & pluſieurs autres Auteurs furent mis en Langue vulgaire par ſes ordres. Il faiſoit de groſſes penſions aux ſçavans Hommes qu'il employoit à ce travail. Il donna l'Evêché de Lizieux à Nicolas Oreſme, celui de tous ceux qui ſe diſtinguoit le plus, & qu'on peut regarder avec raiſon comme le Précurſeur d'Amiot, de Coëffeteau, de Vaugelas, d'Ablancourt, & de ces autres Hommes célébres, qui par leurs excellentes Traductions, ont tranſporté en France dans ces derniers tems toutes les richeſſes de Rome & d'Athenes.

CHARLES SIX.

Les beaux Arts firent une perte irréparable à la mort d'un ſi bon Prince. Mais l'émulation qu'il avoit excitée ne laiſſa pas de ſe ſoutenir; & le régne

de Charles VI. en recueillit long-tems les fruits. De nouveaux Ecrivains parurent sur les rangs. Alain Chartier étoit un des plus considérables. Mais comme il ne fut dans sa grande force que sous le Régne suivant, nous ne parlerons de lui que lorsque nous en serons à ce tems-là. Les autres Poëtes qui s'éleverent furent Castel, Jean de la Fontaine & Nicolas Flamel, tous trois assez inconnus aujourd'hui.

Castel ne se bornoit pas à la Poësie, il croyoit encore avoir un talent merveilleux pour l'Histoire, & prenoit fierement le nom de grand Chroniqueur de France. Mais quelque bonne opinion qu'il eût de lui-même, il s'en falloit bien qu'il ne valût sa mere. Il étoit fils de Christine de Pisan; cette Femme Illustre qui sçavoit si bien les Lettres Grecques, Latines & Françoises, & qui fut un des principaux ornemens de son Sexe & de son Siécle.

Jean de la Fontaine étoit de Valen-

ciennes. Il n'a de commun que le nom, avec l'inimitable Poëte, qui a été le Phédre de nos jours. Du reste il ne lui ressembloit en rien. On peut dire même, qu'il n'étoit pas né pour les Vers. Aussi faisoit-il sa principale étude de la Philosophie & des Mathématiques. Il composa pourtant un assez long Poëme, dans lequel il expliquoit plusieurs secrets de Physique & de Chimie. Cette Piéce est remarquable par la singularité de son Titre. Car l'Auteur faisant allusion à son nom, intitula cet Ouvrage : *la Fontaine des Amoureux de Science.*

Nicolas Flamel se mêla de bien des Métiers. Il n'étoit d'abord que simple Maître d'Ecriture ; il devint Peintre dans la suite, après quoi il se jetta dans la Philosophie, dans les Mathématiques & dans l'Architecture, & fut par-dessus tout cela Poëte & Chimiste. Il amassa des richesses immenses, & lorsqu'on fait réflexion combien l'argent

étoit rare en ce tems-là, on ne peut se résoudre à croire ce que quelques-uns ont écrit, que son bien montoit à plus de quinze cens mille écus. Quoiqu'il en soit, ce ne fut ni à souffler, ni à faire des Vers qu'il s'enrichit. On sçait assez que ce sont deux fort mauvais chemins pour aller à la fortune. Aussi des Mémoires Anecdotes & une vieille Tradition nous marquent toute une autre cause d'un accroissement si grand & si rapide. On prétend que Flamel avoit des liaisons très-étroites avec les Juifs. Or il arriva que Charles VI. les chassa du Royaume, & confisqua non-seulement tout ce qu'ils possédoient, mais encore tout ce qui leur étoit dû. Cette confiscation mit en peine un nombre infini de personnes, qui se virent exposées à des recherches fâcheuses. Flamel qui sçavoit leur embarras, résolut d'en tirer parti. Il contrefaisoit le bon serviteur du Roi, & publioit hautement que tout sujet fidéle étoit obligé dans

la conjonćture préſente de dénoncer ceux qu'il connoiſſoit. Cet artifice eut le ſuccès qu'il s'en étoit promis. La plûpart crurent qu'ils ne pouvoient mieux faire que de compoſer avec le Poëte, & que de lui donner une partie de ce qu'ils devoient pour ſe diſpenſer de payer l'autre. Il appréhenda qu'à la fin on ne découvrît ce trafic ; & pour éloigner tout ſoupçon, il répandit dans le monde qu'il avoit trouvé la Pierre Philoſophale. Pluſieurs furent aſſez ſimples pour le croire. Les ſommes prodigieuſes qu'il entaſſoit chaque jour, rendoient la choſe vrai-ſemblable. Mais pour achever de mettre à couvert ſa réputation, il s'aviſa d'un autre expédient beaucoup plus sûr. Il fit à pluſieurs Egliſes des donations conſidérables : *Sécret infaillible*, dit la Croix du Maine, *pour ſe concilier l'eſprit des Peuples, & principalement des Pariſiens, qui ſont, dit-il, tant adonnez à la dévotion.* Une des Egliſes auſquelles il fit le plus

de bien, fut celle de ſaint Jacques de la Boucherie. Par reconnoiſſance on y mit ſa Statuë, qui le repréſentoit ayant au côté une Ecritoire, la marque & l'inſtrument de ſa premiere Profeſſion. Il voulut être enterré à ſaint Innocent, dont il étoit auſſi Bienfaiteur. Et pour impoſer aux Siécles à venir, s'il étoit poſſible, il ordonna qu'on mît près de ſa Tombe un Tableau, dont il donna lui-même le deſſein, & qui étoit rempli de Symboles & d'Emblêmes myſterieux, propres à faire croire qu'il avoit enfin trouvé cette Pierre ſi vantée, qu'on cherchoit inutilement depuis tant de Siécles. On voit par tout cela, que ce Poëte ſçavoit faire autre choſe que des Vers. Ceux qu'il compoſa n'eurent pas grand ſuccès, & ne ſont point venus juſqu'à nous. On trouve dans quelques Cabinets un Ouvrage Manuſcrit, qui traite de la transformation des Métaux, & que les Curieux lui attribuent.

CHARLES SEPT.

Tout étoit dans un étrange désordre, lorsque Charles VII. parvint à la Couronne. Les Anglois avoient usurpé parmi nous l'autorité souveraine. Ils étoient maîtres de la Capitale, ou plûtôt de toute la France. Il ne restoit que quatre ou cinq Villes au Roi légitime, qu'ils appelloient par dérision le Roi de Bourges. Il fallut donc qu'il employât plusieurs années à conquerir sur eux son propre Royaume. Mais lorsqu'il les eut contraints de repasser la mer, il ne fut guere plus tranquille. Il eut presque toujours guerre avec le Duc de Bourgogne & d'autres Puissances voisines. La fin de sa carriere fut encore plus traversée. Les chagrins domestiques se joignirent à ceux du dehors, & couterent enfin la vie à ce Grand Roi, qu'on peut regarder comme le second Fondateur de la Monarchie, & dont

de Jean le Bon Duc de Bourgogne. Il avoit beaucoup voyagé dans sa jeunesse, aussi sçavoit-il plusieurs Langues. Il fut pris pendant les Guerres que la France eut avec la Bourgogne, & conduit à Beauvais, qu'on lui donna pour prison. Sa captivité fut de dix-huit mois. Pour s'amuser durant ce long espace, il mit en Vers l'Histoire de ses infortunes.

La Normandie fait gloire encore aujourd'hui d'avoir produit un aussi grand Homme qu'Alain Chartier. C'est peut-être celui de tous nos vieux Ecrivains à qui notre Langue est le plus redevable. Il étoit Secretaire de Charles VII. & l'avoit aussi été de Charles VI. Il fut un des bons Orateurs & un des bons Poëtes de son tems. De-là vient aussi que Marot l'appelle,

Le bien disant en Rime & Prose Alain.

Mais quoique ses Vers fussent estimés, c'étoit de sa Prose qu'il tiroit sa principale gloire, jusques-là qu'on le sur-

nommoit

nommoit communément le Pere de l'Eloquence Françoise. On disoit aussi de lui qu'il étoit un des plus beaux esprits & un des plus laids hommes de son Siécle. Cette derniere considération n'empêcha pas, comme tout le monde sçait, que Marguerite d'Ecosse, alors femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI. passant par une salle où Alain Chartier s'étoit endormi, ne s'approchât de lui & ne le baisât : Et comme les Dames de sa suite paroissoient surprises qu'elle eût baisé un homme si laid : *Je n'ai pas baisé l'homme*, leur dit-elle, *j'ai seulement baisé la bouche d'où il est sorti tant de belles choses*. Cette seule avanture suffit pour faire voir, quelle idée on avoit d'Alain Chartier, & à la Cour & dans le reste du Royaume, qui régle d'ordinaire ses jugemens sur ceux de la Cour.

Arnoul & Simon Grebans étoient freres, & rimoient tous deux de compagnie. On les a toujours regardés com-

me deux des meilleurs Poëtes qui ayent écrit avant François Premier. Ils quitterent Compiegne, le lieu de leur naissance, pour aller s'établir dans la Ville du Mans. Arnoul y fut Chanoine de la Cathédrale, & Simon eut l'honneur d'être Secretaire de Charles d'Anjou, Comte du Maine. Le premier entreprit de mettre en Vers les Actes des Apôtres, de maniere qu'on pût les représenter sur le Théatre. Mais ayant été surpris de la mort dans le tems qu'il travailloit à cet Ouvrage, Simon le continua, & y mit la derniere main. C'est sans contredit une des plus anciennes Tragédies qui ayent paru en France; si pourtant on peut donner le nom de Tragédie à une composition très-informe, où pas une des régles n'étoit observée. Elle ne laissa pas d'être reçûe avec de grands applaudissemens, & fut joüée au Mans, à Angers, à Bourges & dans plusieurs autres Villes du Royaume. Ces deux freres compo-

ſerent encore beaucoup d'autres petits Ouvrages, comme des Elégies, des Complaintes, des Epitaphes, & furent des premiers à mettre ces ſortes de Piéces en vogue. On trouvoit que par rapport à leur Siécle leur verſification avoit du nombre & de l'harmonie. Marot fait leur éloge en plus d'un endroit, & les nomme.

Les deux Grébans au bien réſonnant ſtile.

On ne ſçait pas bien quelle fut la Patrie de Martin Franc. Selon Fauchet, il étoit de la Comté d'Aumale en Normandie. Mais Jean le Maire, qui vivoit à peu près dans le même-tems que lui, & qui par cette raiſon pouvoit être mieux informé, aſſure qu'il étoit d'Arras. De quelque Païs qu'il fût, il eſt certain qu'il s'avança par ſon eſprit & par ſon mérite. Car ayant paſſé les Monts, il ſe rendit agréable au Duc de Savoye, & demeura quelques années auprès de lui en qualité de Secré-

taire. Il fut dans la ſuite Prevôt & Chanoine de Lauzanne ; mais enfin étant allé à Rome, il s'y fit goûter, & fut Secretaire d'abord de Felix V. & enſuite de Nicolas V. ce grand Pape, qui après la priſe de Conſtantinople, ouvrit en Italie un azile aux Muſes chaſſées de la Grece, & fut en Occident le Reſtaurateur des beaux Arts. Dans tous les différens Emplois qu'exerça Martin Franc, il aima la Poeſie, & trouva du tems pour la cultiver. Il fit d'abord un Traité qu'il mêla de Proſe & de Vers, & qui avoit pour titre : *L'Etrif*, c'eſt-à-dire, le débat, *de fortune & de vertu*. L'intention de l'Auteur étoit de faire voir l'antipatie preſque inſurmontable qu'elles ont l'une pour l'autre, & combien il eſt difficile de les concilier. Mais il s'engagea dans un autre Ouvrage beaucoup plus conſidérable. Il s'aviſa de trouver mauvais que le monde fût ſi prévenu en faveur du Roman de la Roſe, qui depuis ſix vingts

ans étoit en possession de l'estime publique. Il résolut d'écrire contre ce fameux Poëme, qui effectivement est plein de choses très-dignes de censure. Mais il ne s'offensa que du mal qu'on y dit des femmes. Ce bon Ecclesiastique, qui ne connoissoit pas trop les vrayes bienséances, & qui faisoit consister une grande partie du mérite dans je ne sçais quelle politesse conçûe à sa mode, & dans un faux air du monde, arbora l'étendart de la fine galanterie, & entreprit hautement de venger le beau Sexe. Il composa donc un long Poëme, qu'il intitula : *Le Champion des Dames.* Là, il introduit un de leurs plus mortels ennemis, qui a soin de mettre les objections dans toute leur force ; après quoi, lui Martin Franc se charge d'y répondre. Il donne à cet homme sauvage le vilain nom de Malebouche ; & quant à lui, allongeant son nom de deux syllabes, il s'en compose le nom agréable de Franc-vouloir. Il débute

d'une maniere un peu brusque. Car dès l'entrée de l'Ouvrage, adressant la paroles aux Dames, & criant comme si tout étoit perdu, il donne l'allarme générale.

A l'assaut, Dames, à l'assaut;
A l'assaut dessus la Muraille.
Cy près est venu en sursaut
Male-Bouche en grosse bataille.
A l'assaut, Dames, chacune aille.

Après quelques légeres escarmouches de part & d'autre, ils en viennent à un combat réglé, en présence de Verité qu'ils prennent pour juge de leur differend. Malebouche ouvre la dispute, & charge cruellement les Dames. Il reprend les choses d'un peu loin. Car commençant par la premiere de toutes les femmes, & celle qui a perdu le genre humain, il fait voir qu'elle rassembloit en sa personne tous les vices, légereté, coqueterie, vaine curiosité, ambition démesurée, esprit d'indépendance & de révolte; & finit ce beau

dénombrement par cette conclusion ;

Telle la mere fut, & telles
Les filles furent & seront ;
De l'homme ennemies mortelles,
Et jamais ne s'amenderont.

Pour confirmer sa proposition, il ajoute une longue liste des femmes, qui dans chaque Siécle se sont signalées par leurs dissolutions & par leurs crimes ; & ne manque pas d'y placer les Phyrné, les Laïs, les Cléopatres, les Messalines, les Agrippines &c. Franc-vouloir se tire de tout cela comme il peut. Il excuse la premiere Femme aux dépens du premier Homme, & soutient qu'Adam fut sans comparaison le plus coupable ; que c'est lui proprement qui a perdu sa postérité, & qui avec son sang nous a transmis tous les vices ; que si quelques femmes ont les mauvaises qualités dont a parlé Malebouche, on pourroit en citer un bien plus grand nombre, qui ont les vertus contraires ; que la modestie, la retenuë, la dou-

ceur, l'humanité semblent être leur partage. A l'injurieuse liste des méchantes femmes, il oppose une liste des bonnes, où il fait entrer tout ce que la vérité & le mensonge, l'Histoire & la Fable lui fournissent. Et enfin usant de récrimination, il fait à son tour une liste des méchans hommes; liste, qui à dire vrai n'est pas mal chargée, & ne prouve que trop bien, qu'en fait de scélératesse les femmes n'y entendent rien au prix des hommes. Il n'est pas toujours fort heureux dans le choix de ses réponses. Par exemple, l'ennemi des femmes pour montrer qu'il n'y a rien dont elles ne soient capables, allégue la Fable de la fameuse Jeanne, qui déguisant son sexe, osa, selon lui, s'asseoir sur le Saint Siége, & causa une infinité de désordres dans cette premiere place du monde. Sur quoi il s'écrie d'un ton lamentable:

O benoist Dieu! comme oza femme

Vestir Chasuble & chanter Messe !
O femme outrageuse & infame ! &c.

Franc-vouloir pouvoit d'un seul mot renverser ces grandes exclamations, en disant que cette Histoire prétenduë est une pure fiction, comme les plus sçavans Hommes en sont convenus dans tous les siécles, & comme de nos jours un Ministre habile l'a démontré dans une Dissertation très-sçavante qu'il a faite exprès sur cette matiere. Mais ce n'est point-là ce que Franc-vouloir répond. Il commence par convenir ingénuement du fait, & se retranche à dire, que si cette Papesse scandaleuse fit de grands maux, elle fit aussi de grands biens par la sagesse de ses Réglemens & de ses Ordonnances; qu'au milieu de ses mœurs corrompuës sa foi se conserva toujours pure; & qu'enfin, tout consideré, il y a eu beaucoup de Papes qui ne valoient pas mieux. Voilà une étrange réponse pour un homme, qui lorsqu'il écrivoit ces choses,

étoit actuellement Secretaire d'un Pape. Nos deux Combatans retournent plusieurs fois à la charge, & se portent de terribles coups. Mais à la fin Vérité les sépare & prononce en faveur de Francvouloir, ainsi que l'on peut croire. Cet Ouvrage fut très-bien reçû des personnes dont il entreprenoit la défense, & fit d'abord un assez grand bruit dans le monde. Mais comme sa réputation étoit fondée sur des suffrages plus flatteurs que solides, elle ne fut pas de longue durée. Nous n'avons guere aujourd'hui de Poëme plus ignoré. Et de trente personnes qui connoissent le Roman de la Rose, à peine en trouve-t-on trois ou quatre qui ayent entendu parler du Champion des Dames. La Critique est tombée, & l'Ouvrage critiqué s'est soutenu. Tant il est vrai qu'au Tribunal de la postérité le mérite l'emporte infailliblement sur la cabale.

Il faut avouer pourtant que cet Au-

teur ne manquoit pas de génie. Il connoiſſoit le naïf & le plaiſant, témoin cet endroit, où parlant de la douleur équivoque des jeunes Veuves, il dit ;

De Patenoſtres, de chandelles,
De faire Requiem chanter,
De manieres aſſez font telles,
De pleurer & de lamenter.
Mais c'eſt pour le monde enchanter ;
Onc ce pour loyauté ne firent ;
Et devant tous m'oſe vanter
Que pour un mort deux vifs deſirent.

Il avoit auſſi quelque talent pour conter, & n'attrapoit pas mal le caractere ſimple & ſerré que demande ce genre d'écrire. Il renferme quelque part en deux ſtances de huit vers ce que Bocace & la Fontaine ne content qu'en pluſieurs pages. Je ne crains point de rapporter cette hiſtoriette qui n'intereſſe en rien la pudeur, & qui d'ailleurs contient une moralité très-importante, ſçavoir qu'on ne doit qu'avec beaucoup de précaution expoſer aux périls du grand monde les jeu-

nes gens qui ne font que d'entrer dans le chemin de la vertu.

Cy vous conterai d'un novice
Qui oncques veû femme n'avoit :
Innocent étoit & ſans vice
Et rien du monde ne ſçavoit.
Tant que celui qui le ſuivoit
Lui fit accroire par les voyes,
Des belles Dames qu'il voyoit,
Que c'étoient des Oiſons & Oyes.



On ne peut nature tromper.
En après, tant lui en ſouvint,
Qu'il ne put diſner ni ſouper,
Tant amoureux il en devint.
Et quand des Moines plus de vingt
Demanderent, pourquoi muſoit :
Il répondit, comme il convint,
Que voir les Oyes lui plaiſoit.

J'oſe dire même que le pathétique & le ſublime ne lui étoient pas abſolument inconnus, & l'on en trouve quelques légeres traces dans cette longue Proſopopée, où la France qu'il perſonnifie ſe

plaint de la mésintelligence de ses enfans, & de la cruauté des Anglois, qui profitent de cette mésintelligence.

Richard ne m'avoit pas assez
Tempestée outrageusement,
N'y a que six vingts ans passez,
Hélas ! c'est tout nouvellement.
Il falloit qu'en nouveau tourment
Henri me mist par vostre haine,
Et de mon sang abondamment
Loire & Marne rougist & Seine.



Je ne vous veux pas mettre en conte
Meurtres, Sacrileges, pillages,
Ni pucelles mises à honte,
Ni changement des heritages;
Je tais les douloureux veuvages,
La servitude, la famine,
Je tais les horribles Ouvrages
De cette guerre qui tout mine.



Paris a perdu sa lumiere.

Et ce qui suit. Au reste lorsque Martin Franc défendoit avec tant de cha-

leur les intérêts des Dames, il agissoit de bonne foi, & il étoit sincerement persuadé de la bonté de sa cause. Non-seulement il n'admet aucune égalité entre les deux Sexes, ce qui seroit peut-être le parti le plus raisonnable ; mais il soutient opiniâtrément que les hommes sont de tout point fort inférieurs aux femmes. Ses preuves sont quelquefois plus dévotes que concluantes. Il se prévaut beaucoup contre nous de ce que la sainte Vierge est de l'autre sexe, ne prenant pas garde qu'on pouvoit là-dessus lui faire une objection, à laquelle il n'y a point de réponse, c'est que Notre Seigneur est du nôtre. Bien qu'il fût Ecclesiastique, il se montre par-tout grand partisan du mariage, & débite qu'un galant homme ne peut mieux faire que d'unir sa destinée à celle d'une honnête femme, & que de se conduire par ses conseils en toutes choses.

Et ſachez que qui entreprend
De ſe laiſſer tout gouverner
A ſa femme, bien lui en prend,
Et ne peut malement finer.

Après tout, lorſqu'il travailloit à cet Ouvrage, il n'avoit que des vûës très-déſintéreſſées & très-pures. Car ſur la fin, après avoir fait quelques excuſes aux femmes,

Et vous Dames & Damoiſelles,
Qui êtes naturellement
De graces pleines, & auſquelles
Voüé me ſuis entierement,
Si je n'ai aſſez hautement
Conté & loué votre affaire,
Pardonnez-moi courtoiſement,
Car j'ai fait ce que j'ai ſçeu faire.

Il leur marque ce qu'il ſouhaite d'elles pour toute récompenſe:

C'eſt que veuilliez me ſecourir,
Dames, & en faits & en dits;
Veuilliez pour Martin requerir
Le Royaume de Paradis.

Et voilà par où l'Ouvrage finit.

Mais quelque mérite qu'eussent les Poëtes dont je viens de parler, il est certain que Villon les effaça tous ; & qu'il a la gloire d'avoir sçû, comme dit M. Despreaux.

dans ces Siécles grossiers
Debrouiller l'Art confus de nos vieux Romanciers.

En effet, il est le premier qui soit bien entré dans le génie de notre Langue. Ses Ecrits sont pleins d'expressions & de Tours, qui sont de mise encore aujourd'hui. Il donna de nouvelles graces à la Ballade & au Rondeau. Il fut aussi l'inventeur de ce badinage délicat, qui tient comme le milieu entre l'agréable & le bouffon, & que dans la suite Marot & Saint-Gelais, Voiture & Sarrasin, semblent avoir porté à toute la perfection dont il est susceptible. Car quoique Villon tombe souvent dans le comique & dans le bas, il est certain pourtant qu'il a eu l'idée du genre d'é-

crire dont nous parlons, & que c'eſt dans ſes Vers qu'on en découvre les premieres lueurs. Comme il paſſe pour le Héros de la vieille Poëſie, du moins, ſelon l'opinion la plus générale, je crois qu'on me pardonnera ſi j'entre dans une ſorte de détail ſur ce qui le regarde. Je toucherai d'abord un mot de ſa vie & parlerai enſuite de ſes Ouvrages.

On peut dire que Villon nous a laiſſé lui-même ſon Hiſtoire en pluſieurs endroits de ſes Vers, où il ſe peint d'après nature & ſans ſe flatter. Ceux qui aiment à étudier dans un Auteur ſon tour d'eſprit & ſes inclinations encore plus que les matieres qu'il traite, trouveront dans celui-ci dequoi ſe ſatisfaire. Il étoit enfant de Paris, pour me ſervir d'un de ſes termes, & s'appelloit François Corbeuil. Mais il eſt ſans comparaiſon plus connu par le ſobriquet de Villon qu'on lui donna, & qui en langage de ce tems-là ſignifioit *Fripon*,

Il ne ſe piquoit point d'être né de parens nobles ou riches.

Pauvre je ſuis dez ma jeuneſſe,
De pauvre & de petite extrace.
Mon pere n'eut onc grand' richeſſe;
Ni mon ayeul, nommé Erace.
Pauvreté tous nous ſuit & trace.
Sur les Tombeaux de mes Anceſtres,
(Les ames deſquels Dieu embraſſe)
On ne voit Couronnes ni Sceptres.

Il fit ſes études en jeune homme qui avoit beaucoup d'eſprit, & encore plus de penchant au libertinage. Il marque en quelque endroit un grand repentir de n'avoir pas mieux employé ce premier tems, qui eſt d'une ſi grande conſéquence pour le reſte de la vie.

Hé Dieu! ſi j'euſſe étudié
Au tems de ma jeuneſſe folle,
Et à bonnes mœurs dédié!
J'aurois Maiſon, & couche molle.
Mais, hélas! je fuyois l'école,
Comme fait le mauvais enfant.
En écrivant cette parole,
A peu que le cœur ne me fend.

Lorsqu'il entra dans le monde, il se joignit à d'autres jeunes gens, qui avoient à peu près les mêmes inclinations que lui. Comme ils se hâtoient de vivre, la plûpart moururent au commencement ou au milieu de leur course, & leur mort précipitée obligeoit quelquefois Villon à faire des retours désagréables lui-même.

Où sont les gracieux galans,
Que je suivois au tems jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisans en faits & en dits ?
Les aucuns sont morts & roidis.
D'eux il n'est plus rien maintenant.
Repos ayent en Paradis.
Et Dieu sauve le demeurant.

L'effet de ces réflexions passoit vîte, & Villon en revenoit toujours à son premier genre de vie. Il nous en donne lui-même une assez plaisante idée. Car parlant de sa principale occupation, il se rend sans façon ce témoignage :

C'étoit la mere nourriciere
De ceux qui n'avoient point d'argent.
A tromper devant & derriere
C'étoit un homme diligent.

Il témoigne pourtant quelque part, que s'il vivoit d'industrie, ce n'étoit que par nécessité, & que si la fortune l'avoit rendu miserable, la nature dans le fond ne l'avoit pas fait vicieux. Car après avoir rapporté ce qu'on raconte d'Alexandre, qu'ayant trouvé des sentimens nobles, & de grandes qualités dans un Corsaire, il le retira de ce métier infâme, & lui donna dequoi subsister honnêtement, il ajoute :

Si Dieu m'éût donné rencontrer
Un autre piteux Alexandre,
Qui m'eût fait en bonheur entrer ;
Et puis qu'il m'eust veû condescendre
A mal, estre ards & mis en cendre,
Jugé me fusse de ma voix.
Necessité fait gens méprendre
Et faim saillir le loup du bois.

Le Loup en saillit tant & si bien, qu'à

la fin il fut pris au piege. On arrêta Villon & on le conduisit au Châtelet. Il se plaint amérement des traitemens rigoureux, qu'un nommé Jacques Thibaut lui fit souffrir dans le cachot.

Dieu merci & Jacques Thibaut,
Qui tant d'eau froide m'a fait boire,
Et en bas lieu, non en lieu haut
Manger d'angoisses maintes poires,
Bien fermé, quand j'en ai mémoire
Pour lui je prie & répliqua,
Que Dieu lui doint, & voire voire,
Ce que je pense, & cætera.

On lui fit son procès dans les formes, & il fut condamné à être pendu. Sa gayeté naturelle & sa passion pour la Poësie ne l'abandonnerent point dans une si triste conjoncture; & ce fut alors qu'il fit ces quatre Vers si fameux :

Je suis François, dont ce me poise,
Né de Paris, près de Pontoise,
Or d'une corde d'une toise
Sçaura mon cou, que mon cu poise.

Il envisagea sans s'étonner toutes les

ſuites d'une ſituation ſi affreuſe ; & composa une Ballade pour lui & pour ſes compagnons, lorſqu'on les auroit portés à Mont-Faucon. Elle commence par ces quatre Vers :

Freres humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis ;
Car ſi pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plutoſt de vous mercis..

Et le refrain eſt :

Mais priez Dieu que tous nous veuille abſoudre.

Il y a dans cette Ballade une Stance, s'il eſt vrai qu'en fait de Poëſie le grand point ſoit de bien peindre.

La pluye nous a buez & lavez,
Et le ſoleil deſſechez & noircis ;
Pies, Corbeaux, nous ont les yeux cavez,
Et arraché la barbe & les ſourcis.
Jamais nul tems nous ne ſommes raſſis ;
Puis çà, puis là, comme le vent varie
A ſon plaiſir ſans ceſſe nous charie,
Plus bequerez d'Oiſeaux, que dez à coudre

Partant n'ufez ici de moquerie,
Mais priez Dieu que tous nous veuille ab-
foudre.

Villon en appella, & il trouvoit dans la fuite que quoiqu'il n'y ait pas grande fubtilité à dire, *j'en appelle*; c'étoit le plus beau mot qu'il eût dit en fa vie.

Penfez-vous que fous mon capel
N'y euft tant de Philofophie,
Comme de dire, j'en appel'
C'y avoit, je vous certifie. Et le refte.

La Sentence ne fut point confirmée. On croit que par ordre de Louis XI. le Parlement ufa d'indulgence, & fit grace aux mœurs en faveur de l'efprit. Quoiqu'il en foit, la peine de mort fut changée en celle du banniffement. Villon prit le parti de paffer en Angleterre. Il trouva le moyen de s'introduire auprès d'Edouard cinquiéme, qui régnoit alors; & fçut fi bien le réjouir par fes plaifanteries & par fes contes,

qu'il eut beaucoup de part aux bonnes graces & à la familiarité de ce Prince. Ce fut à lui qu'il dit ce mot hardi, que Rabelais & Brantome nous ont conſervé. Car comme Edouard déja vieux, & affligé d'une incommodité qui l'empêchoit de ſatisfaire aux humilians beſoins dont les Rois eux-mêmes ne ſont pas exempts, ſur laquelle Catulle plaiſante Furius, lui montroit un jour les Armes de France placés dans le lieu qui étoit le témoin de ſes vains efforts & de ſes peines, & d'où l'on avoit dû les ôter par reſpect : *Vraiment Sire vous l'entendez*, lui dit Villon ; *Vous ne pouviez imaginer de meilleur remede pour voſtre mal.*

Lorſque Villon crut que le tems avoit un peu effacé le ſouvenir de ſa diſgrace, il revint en France, mais il ne jugea pas à propos d'aller à Paris ; il ſe retira en Poictou, chez un de ſes amis, qui étoit Abbé de ſaint Maixant. Ce fut-là, ſi l'on en doit croire un Auteur

qui

qui vivoit peu de tems après, ce fut-là que Villon pour s'amuser dans sa retraite, & pour divertir les Habitans du lieu, entreprit de faire jouer la Passion de Notre Seigneur en langue Poictevine. Après qu'il eut distribué ses Rolles & répeté ses Acteurs, il prit jour avec le Maire & les Echevins, pour la représentation de sa Piéce. Il ne fut plus question que de chercher des habits. On n'en trouva point d'assez beau pour l'Acteur qui faisoit le Pere Eternel. Villon sçut qu'il y avoit aux Cordeliers une Chappe magnifique, & eut recours au Sacristain. Mais ce bon Frere le refusa tout net, disant qu'un de leurs Statuts Provinciaux leur défendoit sur de très-griéves peines de rien prêter à ceux qui montoient sur le Théatre. Villon repliqua que ce Statut concernoit seulement les Piéces scandaleuses, & nullement celles qui pouvoient contribuer à l'édification publique, que ce qu'il prétendoit faire

ſe pratiquoit tout communément à Bruxelles, & dans d'autres Villes de Flandres, mais il eût beau haranguer, il n'obtint rien. Il s'en revint fort en colere, & fit rapport à ſa Troupe du mauvais ſuccès de ſa négociation. Ils formerent ſur le champ la réſolution de ſe venger, & convinrent qu'un certain jour que le Sacriſtain alloit à la quête ſur la Mule du Couvent, ils iroient ſe cacher ſur ſa route, déguiſés ſous des figures horribles, tenans d'une main des Cymbales & des Sonnettes, & de l'autre des méches ardentes, des fuſées & des pétards; & que tombant tout-à-coup ſur lui, ils lui feroient grand peur s'ils ne lui faiſoient point de mal. La choſe fut executée, comme elle avoit été réſoluë. Dès qu'ils virent le Frere quêteur à portée, ils coururent ſus, faiſant une horrible décharge, & criant de toutes leurs forces, dit le vieux Auteur que j'ai cité: *Hé le vilain! hé le vilain! qui n'a pas*

voulu prester à Dieu le Pere une pauvre Chappe. La Mule effrayée jetta le Cavalier par terre, & gagna le Couvent au plus vîte. Et le pauvre Sacristain demeura pour les gages sur le champ de bataille, demi mort de peur & tout brisé de sa chute. Voilà quels étoient les passe-tems de Villon sur ses vieux jours, où l'on peut dire qu'il soutenoit assez bien son caractere, & qu'il finissoit à peu près comme il avoit commencé.

Pour ce qui regarde ses Ouvrages, ils contiennent ses deux Testamens, son jargon, ses répuës franches, & deux Scenes comiques assez courtes.

Ses deux Testamens sont intitulés le Petit & le Grand. Comme ils sont dattés avec beaucoup d'exactitude, ils servent à déterminer au juste le tems où Villon écrivoit. Il composa le petit sous le régne de Charles VII. & l'an quatorze cens cinquante-six, comme il paroît par le commencement.

Mil quatre cens cinquante-ſix,
Je François Villon écolier
Conſiderant de ſens raſſis &c.

Il compoſa le Grand cinq ans après:

Ecrit l'ai, l'an ſoixante & un.

Au commencement du régne de Louis XI. qu'il nomme, & auquel il ſouhaite une longue & conſtante poſtérité. Il n'avoit que vingt-cinq ans lorſqu'il fit le premier, & que trente lorſqu'il fit le ſecond.

En l'an trentiéme de mon âge,
Que toutes mes hontes j'ai beuës,
Ni du tout encor fou ni ſage,
Nonobſtant maintes peines euës, &c.

Auſſi marque-t-il qu'il jouiſſoit alors d'une pleine ſanté de corps & d'eſprit.

Pour ce que foible je me ſens
Trop plus de bien que de ſanté;
Tandis que ſuis en mon plein ſens,
Si peu que Dieu m'en a preſté,

(Car d'autres ne l'ai emprunté.)
J'ai ce Teſtament très-durable
Fait de derniere volonté
Seul pour tout, & irrévocable.

Il commence par donner ſon ame à Dieu & ſon corps à la terre, ce qu'il exprime en ces termes.

Premier je donne ma pauvre ame
A la Benoiſte Trinité,
Et la commande à Noſtre-Dame,
Chambre de la Divinité
Priant toute la Charité,
Et les dignes Anges des Cieux,
Que par eux ſoit ce don porté
Devant le Throſne précieux.



Item mon corps je donne & laiſſe
A noſtre grand'mere la Terre;
Les Vers n'y trouveront grand'graiſſe,
Faim lui a fait trop dure guerre.
Or lui ſoit délivré grant'erre,
De terre vint, en terre tourne,
Toute choſe, ſi par trop n'erre
Volontiers en ſon lieu retourne.

On croiroit ſur ce début que ces deux

Piéces seroient très-sérieuses, cependant elles ne sont rien moins que cela. Ce sont deux especes de Satyres où l'Auteur prenant congé des personnes qu'il a connuës, les caractérise par la nature des dons qu'il leur laisse. Chaque legs renferme d'ordinaire une plaisanterie. La plûpart même sont burlesques & ridicules. Par exemple, il légue aux Quinze-Vingts ses lunettes, il donne la rognure de ses cheveux à son Barbier, le bon jour à l'un, à l'autre une Ballade ou un Rondeau qu'il paye comptant.

Mais comme on ne connoît plus aujourd'hui les personnes, les lieux, ni les avantures dont il parle, on trouve dans ces deux Piéces beaucoup d'endroits obscurs. Il finit par régler ce qui regarde son enterrement, & par composer cette Epitaphe, qu'il veut que l'on mette sur son Tombeau.

Cy gist & doit en ce solier,
Qu'Amour occit de son raillon

Un pauvre petit Ecolier,
Jadis nommé François Villon.
Oncques de terre il n'eut sillon ;
Il donna tout, chacun le sçait,
Tables, Treteaux, Pain, Corbillon ;
Passant, dites-lui un verset.

Quant à ce qu'il appelle son jargon ; ce sont quelques Piéces qu'il composa dans je ne sçais quel langage à part, dont les jeunes libertins de son caractere se servoient entre eux. On n'y entend plus rien aujourd'hui. Il ne seroit pas même trop honnête d'employer son loisir à le déchiffrer ; & Marot remarque très-judicieusement qu'il faut laisser ce soin aux Successeurs de Villon en l'art de la pinse & du croc.

Ses Répuës Franches sont proprement une instruction pour les bons enfans qui n'ont point d'argent. Il leur enseigne l'art de corriger leur mauvaise fortune, & de faire grand'chere sans mettre la main à la bourse. Et parce que rien n'instruit plus efficacement que

l'exemple, il leur raconte plusieurs tours qu'il avoit faits en ce genre, où il n'avoit payé que d'esprit & d'adresse. Cette partie de ses Ouvrages est la plus intelligible, & n'est pas la moins agréable.

Des deux Scénes Comiques qu'il nous a laissées, l'une a pour titre : *Le Monologue du Franc Archier de Bagnolet.* Ce Franc Archer est une espece de Rodomont, vaillant à toute outrance, lorsqu'il n'y a rien à craindre, & poltron à l'excès, dès la moindre apparence de danger. Il débute par un long dénombrement de ses prouesses, & prend la résolution de forcer lui seul un Château. Il se présente fierement devant la porte de la Basse-Cour ; & ne trouvant personne qui la défende, il l'enfonce avec beaucoup de courage ; mais à peine est-il entré, qu'appercevant un Epouventail de Cheneviere, qu'il prend pour un Soldat armé de pied en cape, il se jette à genoux & demandant quartier, il s'écrie :

Vive

Vive ſaint Denys ou ſaint Yve:
Ne m'en chaut qui, mais que je vive.

Voilà le grand exploit où ſe terminent les fanfaronades de ce faux brave. Je ne ſçais ſi lorſque Villon compoſa cette Piéce il n'en vouloit point à quelque Archer, ſorte de gens avec leſquels il avoit de fréquens démêlés. Quoiqu'il en ſoit, elle eſt pleine de traits fort plaiſans. La premiere choſe que fait le Franc Archer dans ſa peur, c'eſt de ſe confeſſer à tous les Saints du Paradis.

Je me confeſſe
A Dieu, tandis qu'il n'y a preſſe,
A la Vierge & à tous les Saints,
Las! je meurs, tous mes membres ſains.

Il commence ſa confeſſion par proteſter qu'il croit en Dieu,

Jamais ne me trouvai en lieu,
Où j'y creuſſe mieux qu'à cette heure.

Enſuite il examine ſa conſcience ſur les dix Commandemens; & conjure l'Epou-

ventail de faire bien attention au cinquiéme.

Défend-t-il pas expressément,
Que nul ne soit point meurtrier;
Monseigneur l'Arbalestrier
Gardez bien ce commandement:
Quant à moi, par mon Sacrement,
Meurtre ne fis onc, qu'en poulaille.

Et lorsqu'il vient au précepte, qui défend de prendre le bien d'autrui, il assure qu'il ne l'a jamais transgressé faute d'occasion; en quoi il dit qu'il ressemble à bien des gens.

Rien n'embleras, ce ne fis je oncques,
Car en lieu ni place quelconque,
Je n'eus loisir de rien embler:
J'ai assez à qui ressembler.

Le dénouement de la Piéce, c'est que le Franc Archer revient à la fin de sa terreur panique, & reconnoît qu'il n'a en tête qu'un ennemi de paille. Il rappelle alors sa premiere audace, & jurant par tous les Saints qu'il venoit

d'invoquer, il menace de mettre tout à feu & à ſang. Mais enfin, il ſe détermine au parti de la clémence; & regardant ſi perſonne ne l'apperçoit, il pille l'Epouventail, & s'enfuit au plus vîte avec les dépoüilles.

L'autre Scéne, quoique ſur un ſujet différent, eſt à peu près du même ſtile. Elle eſt intitulée: *Dialogue entre Meſſieurs de Male-paye & Baille-vent.* Ces deux Meſſieurs, fort mauvais payeurs, comme leur nom le porte, examinent l'un avec l'autre les divers moyens que pourroit imaginer l'eſprit humain, pour emprunter & ne point rendre. C'eſt dommage qu'il n'y ait plus de dignité dans les ſujets que traite Villon. Car bien qu'ils roulent preſque toujours ſur des choſes baſſes & ſur des bagatelles, on ne laiſſe pas d'y trouver beaucoup de réflexions ſérieuſes & ſolides. Il compare quelque part ſa petite fortune avec celle de Jacques Cœur, grand Argentier de France, qui avoit acquis

des richesses immenses, mais qui venoit de mourir; & il se console ainsi avec lui-même.

Si tu n'as tant que Jacques Cœur,
Mieux vaut vivre sous gros Bureaux
Pauvre, qu'avoir été Seigneur,
Et pourrir sous riches Tombeaux.

Il aime à familiariser ses Lecteurs avec la pensée de la Mort, & il les entretient souvent de cette inévitable nécessité que la Nature impose à tous les Hommes: Voici comment il parle.

Je connois que pauvres & riches,
Sages & fous, Prestres & Lais,
Nobles vilains, larges & chiches,
Petits & grands, beaux & laids,
Dames à rebrassez collets
De quelconque condition
Portant atours & bourrelets
Mort saisit sans exception.

Puis s'appliquant personnellement la réflexion générale dans un autre endroit, après avoir exposé l'état affreux où la mort nous réduit.

La mort nous fait frémir, paslir,
Le nez courber, les veines tendre,
Le col enfler, la chair mollir
Joinctes & nerfs croistre & étendre.

Il finit par cette réflexion si naturelle sur la délicatesse des femmes :

Corps feminin, qui tant & tendre,
Poli, souëf & gracieux,
Faudra-t-il à ces maux entendre ?
Oui, ou tout vif aller és Cieux.

Il employe une Ballade entiere à décrire les malheurs où l'Amour précipite ; & fait voir par l'exemple des plus grands Hommes, que lorsqu'une fois il s'est rendu maître d'un cœur, c'est fait de la sagesse, de la valeur, de l'innocence & de la justice.

Folles amours font les gens bestes ;
Salomon en idolatra.
Samson y perdit ses lunettes.
Bienheureux est, qui rien n'y a.



David le Roi, sage Prophete

Crainte de Dieu en oublia,
Voyant la ver cuisse bien faite.
Bienheureux est, qui rien n'y a.



Herode, pas ne sont sornettes,
Saint Jean-Baptiste en décolla,
Pour danses, saux & chansonettes,
Bienheureux est, qui rien n'y a.

Il n'est pas croyable combien les bons Poëtes qui vinrent après lui profiterent dans ses Ouvrages. Mais quoique la plûpart lui doivent beaucoup, il n'y en a point qui lui soit plus redevable que Marot. Et pour peu qu'on connoisse la maniere de l'un & de l'autre, on sçait à quel point ils se ressemblent, soit dans la pensée ou dans l'expression. Je pourrois en rapporter un grand nombre d'exemples, un seul suffira. Villon se trouvant dans une nécessité pressante, ce qui lui arrivoit souvent, s'adresse en ces termes au Duc de Bourbon :

Le mien Seigneur & Prince redouté,
Fleuron de Lys, Royale geniture,
François Villon que travail a dompté,
Vous supplie par cette humble écriture,
Que lui fassiez quelque gracieux prest,
Si ne doutez que bien ne vous contente,
Sans y avoir dommage n'interest,
Vous n'y perdrez seulement que l'attente.

Marot se trouvant dans le même cas que Villon, tâche d'obtenir quelque secours de François I. & s'y prend de cette sorte :

Puisque le Roi a desir de me faire
A ce besoin quelque gracieux prest,
J'en suis content : car j'en ai bien affaire,
Et de signer ne fus oncques si prest.
Par quoi vous pri' savoir de combien c'est
Qu'il veut cédule, afin qu'il se contente ;
Je la ferai tant seure, si Dieu plaist,
Qu'il n'y perdra que l'argent & l'attente.

L'imitation ne peut guere être portée plus loin, si pourtant cela ne doit s'appeller qu'imitation.

Avant François I. on n'avoit que des Editions fort défectueuses des Oeuvres

de Villon. Mais ce Prince qui aimoit passionnément les belles Lettres, & tout ce qui pouvoit contribuer à la gloire de la France, chargea Marot du soin de les revoir, & d'en donner une Edition plus correcte. Marot obéit avec plaisir, & par l'honneur qu'il trouvoit à executer les ordres d'un grand Roi, & par le goût particulier qu'il avoit toujours eu pour ce vieux Poëte. Il ne dissimule point dans la Préface les obligations qu'il lui a. Il dit en termes formels dans un endroit, que *c'est le meilleur Poëte Parisien qui se trouve.* Et dans un autre, après avoir observé que Villon n'est pas assez scrupuleux sur le repos du Vers ni sur la Rime, il ajoute : *Et ne suis d'avis qu'en cela les jeunes Poëtes l'ensuivent ; mais bien qu'ils cueillent ses Sentences comme belles fleurs ; qu'ils contemplent l'esprit qu'il avoit, que de lui apprennent à proprement décrire, & qu'ils contrefassent sa veine, mesmement celle dont il use en ses Ballades, qui est*

vraiment belle & héroïque. Enfin, il conclud cet Eloge par ces paroles : *Et ne fais doute qu'il n'eust emporté le Chapeau de Laurier sur tous les Poëtes, s'il eust été nourri en la Cour des Rois & des Princes, là où les jugemens s'amendent, & les langages se polissent.* Voilà ce qu'en pensoit Marot, excellent Juge dans ces sortes de matieres. Au reste il mit à la tête de cette Edition ces deux Vers que tout le monde sçait, & qui donnent tout à la fois une idée juste de l'esprit & du cœur de Villon.

Peu de Villons en bon savoir ;
Trop de Villons pour decevoir.

LOUIS XI.

Nous avons remarqué que Villon n'avoit guere que trente ans lorsque Louis XI. monta sur le Trône. Il vécut encore fort long-tems sous ce Régne, & fit éclorre un nouvel essain de Poëtes, Philippe de Victroy, Pierre

Michault, Olivier de la Marche, Martial d'Auvergne, Georges Chastelain, Guillaume Coquillart, René d'Anjou, Roi de Naples & de Sicile. Mais dans ce grand nombre de Rivaux, aucun ne dut lui donner d'inquiétude. Loin de l'effacer, ils ne firent que contribuer à sa gloire; & parmi tant d'Ouvrages qu'ils nous ont laissez, à peine en trouve-t-on quelques-uns dont on puisse soutenir la lecture.

Cependant pour dire un mot de chacun, Philippe de Victray, quoiqu'Evêque de Meaux, ne jugea pas qu'il fût indigne de lui, de donner quelques-uns de ses momens aux Muses. Il fit quelques Vers François, qui ne manquerent pas d'être traduits en Latin par des Ecclesiastiques de son Diocese, mais qui n'eurent pas un fort grand succès.

Pierre Michault, Secretaire du Comte de Charolois fils du Duc de Bourgogne, se crut appellé à instruire les Grands; & dans cette vûë il composa

le Doctrinal de Cour. Cet Ouvrage est mêlé de Vers & de Prose.

Olivier de la Marche, Gentilhomme de Franche-Comté, & Maître d'Hôtel du Roi de Castille, écrivit aussi partie en Prose & partie en Vers, *le Triomphe des Dames d'Honneur* : Ouvrage, qui sous le régne de Louis XII. fut augmenté & enrichi de Notes par Pierre Dezrai, de Troye en Champagne.

Martil d'Auvergne n'étoit pas de la Province dont il porte le nom, mais de Limoges. Il vint s'établir à Paris, & fut Procureur au Parlement. Il ne craignit point d'entonner la trompette héroïque, & composa *les Vigiles de Charles VII.* Il célébre dans ce Poëme les Exploits de ce Grand Roi, & la maniere miraculeuse dont la France fut reconquise sur les Anglois. Cet Auteur fit aussi quelques Piéces sur des sujets de Pieté : Et enfin il publia en Prose, *les cinquante Arrests d'amour*, dont nous avons parlé dans un autre

endroit, & ſur leſquels un habile Juriſconſulte fit depuis des Obſervations curieuſes & ſçavantes. L'Hiſtoire remarque que ce Poëte finit d'une maniere fort triſte. Car une fiévre violente lui ayant cauſé le tranſport, il ſe jetta dans la Seine & s'y noya.

Georges Chaſtelain & Guillaume Coquillart ſont les deux dont la réputation s'eſt un peu plus ſoutenuë. Chaſtelain étoit de Hainault, & fut élevé à la Cour des Ducs de Bourgogne, dont il étoit né Sujet. Les Auteurs contemporains lui donnent les noms d'Orateur, d'Hiſtorien & de Poëte très-*élégant*. En qualité d'Orateur, il compoſa *l'inſtruction d'un jeune Prince*. Comme Hiſtorien, il écrivit le Temple de la ruine de quelques Nobles malheureux, imitant en cela Bocace, qui avoit traité le même ſujet, & je ne ſçais ſi l'Ouvrage de Bocace n'a point auſſi donné l'idée du Livre que nous avons vû paroître de nos jours, ſous le Titre

des Illustres Malheureux ; & qui commençant la liste par Job, la finit assez plaisamment par M. de Bussy. Quoiqu'il en soit, Chastelain, comme Poëte, mit en Vers les choses merveilleuses arrivées de son tems. Il parle dans ce Poëme de la Pucelle d'Orleans brûlée à Rouen ; d'un Duc de Savoye devenu Pape ; d'un Roi & d'une Reine de Sicile, qui d'un commun accord quitterent le Sceptre pour la Houlette, & se firent Bergers ; d'un Duc de Glocestre, étouffé dans une cuve de vin ; d'un Cardinal, à qui son Barbier coupa la gorge, & de plusieurs autres avantures semblables. Cet Ouvrage est curieux par sa matiere, mais peu considérable par sa forme. La versification en est médiocre, même par rapport au siécle de l'Auteur, ou plûtôt n'est que de la Prose assez mal rimée. Moulinet le continua depuis. Chastelain fit encore un autre Poëme ; qui est mêlé de Prose en quelques endroits, & dont le

Titre eſt aſſez ſingulier : le voici. *Les Epitaphes d'Hector & d'Achille, eſquelles ſont contenuës les Piéces pendantes au procez débattu entre eux en préſence d'Alexandre le Grand.* Le deſſein de l'Ouvrage n'eſt pas moins extraordinaire que le Titre. Ce bon Poëte à force de lire l'Iliade avoit pris Hector en amitié, & s'étoit entêté de ce Heros, qui eſt en effet le plus intéreſſant de tous les Heros d'Homere. Il avoit conçu pour lui une ſi grande tendreſſe, que trois mille ans après l'événement il ne pouvoit digerer qu'Hector eût été tué par Achille, ni s'accoutumer à l'idée des traitemens indignes que le vainqueur avoit faits au corps du vaincu. Si bien que le Poëme dont il s'agit eſt une eſpéce de réputation d'honneur, que Chaſtelain fait de ſon autorité privée au fils de Priam. Tout ſe paſſe dans un Dialogue entre trois Perſonnages ; ſçavoir, Hector & Achille qui s'emportent en des reproches aſſez aigres ; &

Alexandre qui met le hola, & qui à la fin ménage entre eux un accommodement. Il fait si bien, qu'il engage Achille à reconnoître que la colere l'emporta trop loin. Celui-ci tâche d'abord d'excuser sa faute. *Je me me portai à tant de violence*, dit-il à Hector, *que parce que vous aviez occis Patroclus mon très-amé Cousin, mon très-cordial & très-cher Parent, logé au thrésor de mes entrailles, en l'épargne de mes amours, au coffret de mes plus intrinseques pensées.* Mais pourtant toutes réflexions faites, Achille reconnoît qu'il a tort, & passe condamnation sur son procedé, & la maniere dont il usa de la victoire. Cet aveu appaise Hector, & les deux Heros se reconcilient. Chastelain prétend que ce Poëme renferme une Morale, qui peut être fort utile aux Grands Capitaines. Car si nous l'en croyons, elle leur apprend à se faire les uns aux autres une bonne guerre, & à désavouer eux-mêmes leur conduite, lorsq

qu'ils se sont portez à des excès indignes d'eux.

Coquillart étoit Official de Rheims; mais en écrivant il ne se souvint pas trop de ce qu'il devoit à son caractere & à sa place. Il a laissé beaucoup d'Ouvrages, comme, les Droits nouveaux; le Procès entre la Simple & la Rusée; le Purgatoire des mauvais Maris; l'Avocat des Dames de Paris, qui vont gagner les Pardons; & plusieurs autres petites Oeuvres de cette nature. On ne peut disconvenir que cet Ecrivain n'ait toujours eu, & n'ait encore aujourd'hui ses Partisans. Mais j'avouë qu'ayant lû ses Ouvrages avec assez d'exactitude, je n'y ai rien apperçû qui méritât fort d'être remarqué; & il m'a paru que le bon qui s'y trouve est entierement étouffé par le mauvais. Peut-être que ceux qui sont si charmez de cet Auteur, se laissent surprendre par les Titres qu'il met au haut de ses Piéces, & qui d'ordinaire ont quelque

chose de neuf & de riant : * Peut-être aussi que la maniere hardie avec laquelle il parle des personnes & des choses les plus respectables, & que les ordures dont il salit presque toutes ses pages, ont mis dans ses intérêts ceux qui ne sont pas ennemis de la satyre & de la licence. En ce cas, il n'auroit que trop d'admirateurs. La fin de ce Poëte fut singuliere. Il perdit une somme considérable à la Morte, sorte de jeu qui étoit assez en usage dans ce tems-là ; & il conçut un si grand chagrin de cette perte, qu'il en mourut. Marot qui badinoit sur tout, n'a pas manqué de badiner sur cette avanture ; car faisant allusion aux trois Coquilles d'or que ce vieux Poëte portoit dans ses Armes, il s'égaye en ces termes aux dépens de son Confrere en Apollon.

* Mais si l'on y prend garde, il s'en faut bien, que les Piéces ne tiennent tout ce que les Titres promettent.

La Morte est jeu pire qu'aux Quilles ;
Ni qu'aux Echets, ni qu'au Quillart :
A ce mechant jeu Coquillart
Perdit la vie & ses Coquilles.

C'est ce même Coquillart, dont un homme très-sçavant, mais un peu simple, s'étoit si fort entêté dans ces derniers tems, qu'il décidoit souvent les difficultés sur la Langue, non par l'usage, qui est pourtant la grande régle en ces matieres, mais par l'autorité de ce vieux Ecrivain. *Ce mot est bon*, dit-il en plusieurs endroits de ses Observations : *Vous le trouverez dans Coquillart.* Comme si l'on ne trouvoit pas dans ce vieux Auteur un grand nombre de fort mauvaises choses.

Au reste, de tous ceux qui s'attachoient alors à rimer, pas un ne porta cette inclination plus loin que René d'Anjou, Roi de Naples & de Sicile, Comte de Provence, de Forcalquier & de plusieurs autres Lieux. Ce Prince

avoit un goût extraordinaire pour tous les beaux Arts ; mais il aimoit éperdument la Poësie & la Peinture, qui effectivement ont beaucoup de ressemblance, & qui peut-être ne diffèrent, qu'en ce que l'une peint à l'esprit & l'autre peint aux yeux. Il fit donc une quantité prodigieuse de Vers & de Tableaux. Il ornoit des uns & des autres les Appartemens de ses Palais, & les Chapelles des Eglises. Mais sa grande passion étoit de faire représenter quelqu'un de nos Mysteres pendant les Processions des Fêtes solemnelles. Il n'épargnoit pour cela ni dépenses, ni soins. Il s'en faisoit une occupation si sérieuse, qu'étant en Provence & ayant reçû des Lettres du Prince de Calabre son fils, qui lui demandoit un prompt secours ; il récrivit pour toute réponse, qu'il avoit bien autre chose à faire, & qu'il travailloit actuellement à régler la marche d'une Procession.

CHARLES VIII.

ET

LOUIS XII.

Si ces Poëtes ne perfectionnerent pas beaucoup notre Poësie, du moins ils la laisserent à peu près dans l'état où ils l'avoient trouvée. Mais ceux qui parurent sous le régne de Charles VIII. & de Louis XII. la défigurerent à tel point, qu'elle ne fut presque plus reconnoissable. Ils ne firent rien qui vaille, pour vouloir trop bien faire, & gâterent tout à force de raffiner. Comme ils ne pouvoient atteindre à cette naïveté, dont Villon leur avoit laissé le modéle, ils s'efforcerent de plaire par d'autres endroits. Mais ils songerent bien moins à contenter l'esprit, qu'à étonner l'oreille. Ils ne s'occupoient qu'à multiplier les Rimes contre toute sorte de raison, & qu'à les entasser les unes sur les autres. Moulinet

& Cretin donnerent l'exemple, & furent les deux qui contribuerent le plus à établir ce désordre. De-là ces Rimes de toute espece, dont nos vieux Arts Poëtiques traitent si au long ; la Batelée, la Fraternisée, la Rétrograde, l'Enchaisnée, la Brisée, l'Equivoque, la Senée, la Couronnée, l'Emperiere, & toutes ces autres qu'on regarde aujourd'hui avec raison, comme des abus & des excès de l'esprit humain. Ce qu'il y a de suprenant, c'est que ce mauvais goût inonda toute la France. Il duroit encore long-tems après sous le régne de François I. Marot lui-même, tout Marot qu'il étoit, ne s'en sauva pas, & il n'y a guere de ces sortes de Rimes, dont on ne trouve des exemples dans ses Ouvrages. Je ne craindrai point de rapporter ici une partie des puerilitez dont nos Poëtes faisoient alors leurs délices. Leurs fautes peuvent nous être utiles ; & ce qu'ils cherchoient avec tant de soin,

est tout propre à nous apprendre ce que nous devons éviter.

Ils appelloient la Rime *Batelée*, lorsque la fin du Vers rimoit avec le repos du Vers suivant.

Quand Neptunius puissant Dieu de la Mer
Cessa d'armer Galéres & Vaisseaux.

Elle étoit *Fraternisée*, lorsque le dernier mot d'un Vers étoit répeté tout entier, ou en partie au commencement de l'autre.

Dieu Gard ma maîtresse & *regente*,
Gente de corps & de façon;
Son cœur tient le mien dans sa *tente*,
Tant & plus en mortel frisson.

On la nommoit *Retrograde*, lorsqu'en lisant les Vers à rebours, on y trouvoit encore & la mesure & la rime.

Triomphamment cherchez honneur & prix,
Désolez, méchans, infortunez,
Terriblement estes moquez & pris.

Et le reste.

Si on lit ces Vers en remontant, on trouvera.

Pris & moquez estes terriblement,
Infortunez, méchans cœurs, désolez.
Prix & honneur cherchez triomphamment, &c.

La Rime *Enchaisnée* consistoit dans un certain enchaînement de mots & de sens.

Dieu des Amours, de mort me garde,
M'en gardant donne-moi bonheur;
En me le donnant, prends ta Darde,
En la prenant, navre son cœur.

On donnoit à la Rime le nom de *Brisée*, lorsqu'on peut briser les Vers de telle maniere, que les repos même fassent des Vers entre eux, & rimer les uns avec les autres.

De cœur parfait chassez toute douleur,
Soyez soigneux, n'uzez de nulle feinte,
Sans vilain fait entretenez douceur,
Vaillant & Pieux abandonnez la feinte.

Si l'on brise ces Vers par la césure, il y aura:

De coeur parfait
Soyez soigneux.
Sans vilain fait,
Vaillant & pieux.
Chassez toute douleur,
N'uzez de nulle feinte,
Entretenez douceur,
Abandonnez la feinte.

On lui donnoit le nom d'*Equivoque*, lorsqu'un même mot se trouve répeté tout entier à la fin de deux Vers, mais dans une signification différente: Ainsi Cretin dit à sainte Geneviéve.

Peuples en paix te plaise maintenir,
Et envers nous si bien la main tenir,
Qu'après la vie ayons fin de mort seûre
Pour éviter infernale morsure.

Ils nommoient la Rime *Senée*, lorsque tous les mots de chaque Vers commençoient par la même lettre.

Ardent Amour, Adorable Angélique.

La

La Rime étoit *Couronnée*, lorsqu'elle se présentoit deux fois à la fin de chaque Vers.

Ma blanche Colombelle, d'elle,
Je vais souvent priant criant,
Qui dessous la cordelle belle,
Me jette un œil friand riant.

Mais la Rime *Emperiere* l'emportoit de beaucoup sur toutes les autres, & c'étoit celle qui au bout du Vers, frappoit l'oreille jusqu'à trois fois.

Benins Lecteurs, très-diligens gens, gens,
Prenez en gré mes imparfaits, faits, faits.

On a de la peine à croire qu'il y ait eu un Siécle, où des hommes sensez ayent fait un semblable usage de leurs talens & de leur loisir. Voilà neanmoins à quoi les meilleurs esprits passoient leur tems sous les deux Régnes dont nous parlons. Ils se donnoient des peines infinies pour faire de très-mauvaises choses; & uniquement occupez à

courir après de vains sons, ils négligeoient entierement le sens.

Que s'ils tournerent les Rimes de toutes les manieres imaginables, ils firent aussi des Vers de toutes grandeurs. Jusques-là on ne connoissoit guere que ceux de huit, de dix & de douze syllabes; mais on s'avisa d'en faire de deux, de trois & de quatre, & l'on crut qu'on ne pouvoit mettre la raison trop à l'étroit. De deux syllabes, comme ceux-ci de Marot.

Tel bien,
Vaut bien,
Qu'on fasse,
La chasse, &c.

Et ces autres du même Auteur, contre Linote, Lingere médisante.

Linote,
Marmote,
Qui sonds,
Ta note,
Tant sote,
Gringote
De nous, &c.

De trois syllabes, par exemple,

Ami jure,
Je te jure,
Que desir,
Non loisir
J'ai d'écrire.

En ces derniers tems Scarron a employé ces sortes de Vers à leur véritable usage, dans la Lettre folâtre qu'il adresse à M. Sarrasin, & dont le badinage se soutient d'un bout à l'autre.

Sarrasin,
Mon voisin,
Cher ami,
Qu'à demi
Je ne vois,
Dont ma foi
J'ai dépit
Un petit, &c.

Mais M. le Duc de Nevers a fait voir, ce qu'on auroit eu plus de peine à croire, qu'ils étoient susceptibles du Grand & du Sublime.

Prince fait
A ſouhait,
Qu'on admire,
Qu'on peut dire
Tout parfait,
Dont Homere
Euſt deû faire
Le Portrait,
Et le peindre
Sans rien feindre
Trait pour trait.

Et plus bas,

L'Univers
Mis aux fers,
Nulle peine
N'euſt ſenti
Dans la chaiſne
De Conti,

De quatre ſyllabes, tels que ceux-ci de Marot,

Meſdamoiſelles,
Bonnes & belles,
Je vous envoye
Mon feu de joie,

Si j'avois mieux
Devant vos yeux
Il seroit mis.

Mais nos Poëtes étoient en trop beau chemin pour en demeurer-là. On eût dit qu'ils n'avoient d'autre dessein que de multiplier les difficultez d'un Art, qui par lui-même n'est déja que trop difficile. Ils s'aviserent de joindre ensemble des Vers d'inégale grandeur, & de les arranger de telle sorte, que les Piéces qui en étoient composées présentassent aux yeux des figures bizarres, comme des Ovales, des Triangles, des Croix, des Fourches, des Rateaux &c. Amusement frivole qu'ils pouvoient justifier pourtant par l'exemple de l'Antiquité. On sçait que c'étoit autrefois la grande passion de Symmius de Rhode; & nous avons encore aujourd'hui cinq de ses Piéces qui représentent une Hache, un Autel, un Oeuf, un Sifflet & des Aîles. C'est ainsi que nos Poëtes cherchoient tous les moyens de mettre leur

esprit à la torture, & sembloient se disputer à l'envi la gloire d'imaginer les choses les plus bizarres & les plus ridicules. Ils étoient alors en très-grand nombre. Quelques-uns même ne manquoient ni de génie, ni de sçavoir. Mais ils ignorerent l'art de s'en servir. Je ne dirai qu'un mot de ceux dont la réputation n'a pas été fort grande, & j'insisterai davantage sur ceux qui ont fait plus de bruit.

Guillaume Vincent, premier Huissier du Parlement de Bordeaux, composa plusieurs Ballades. Il en adressa la plus grande partie à Octavien de saint Gelais, qui ne dédaigna pas d'y faire des réponses.

Frere Guillaume Boivin, Religieux & Chantre de l'Abbaye de saint Serge, près d'Angers, fit un Poëme sur les évenemens mémorables de son tems, depuis l'an 1485. jusqu'à l'an 1506. Ces sortes de Chroniques en Vers étoient courues, depuis que Chastelain les avoit mis à la mode.

Jean, ou selon d'autres, Pierre Danthon, Religieux de l'Ordre de saint Augustin, & Abbé de l'Angle en Poitou, étoit Historien & Poëte François; & en cette double qualité, il composa partie en Prose & partie en Vers les Dits & Gestes de Louis XII.

Robert Gaguin né à Douai, & Général des Mathurins à Paris, grand Théologien, Philosophe, Orateur & Historien, comme il le montra par plusieurs Ouvrages, qu'il publia tant en Latin qu'en François, voulut aussi être Poëte; & dans un voyage qu'il fit à Londres, il composa un Poëme, dont le Titre étoit: *Le Passe-Tems d'oisiveté.*

Jean Robertet, Secretaire consécutivement de trois Rois de France & de trois Ducs de Bourbon, donna quelques Elégies & quelques Complaintes. Il traduisit aussi en Vers François les Oracles des Sybilles. On croit qu'il étoit Pere de ce Florimond Robertet, Baron d'Alluye, qui fut Secretaire d'E-

tat & Intendant des Finances sous François I. & que Marot & les autres Auteurs Contemporains ont tant célébré, comme le meilleur de leur tems.

Les Dames Dantragues & Monnier firent aussi honneur à leur sexe, par le goût qu'elles avoient pour la Poësie, & composerent quelques Rondeaux & quelques Ballades qui furent bien reçües.

- Mais les Poëtes qui se distinguerent le plus, & dont les noms vivent encore aujourd'hui, furent Marguerite d'Autriche, Jean Moulinet, Jean le Maire, Frere Guillaume Alexis, Pierre Gringore, Jean Meschinot, Guillaume Cretin, André de la Vigne; & enfin Octavie de saint Gelais, & Jean Marot, tous deux dans la suite entierement effacez par leurs fils.

Marguerite d'Autriche aimoit passionnément notre Poësie, & n'obmit rien pour lui donner cours dans les Païs-Bas dont elle étoit Gouvernante.

Non-ſeulement elle honoroit d'une bienveillance particuliere ceux qui faiſoient des Vers François, mais elle en faiſoit elle-même très-bien. On ſçait qu'ayant été ſucceſſivement promiſe en mariage à deux grands Princes, ſans en avoir épouſé aucun, & que s'étant enſuite trouvée ſur Mer dans une tempête où l'on crut que c'étoit fait du Vaiſſeau, elle demeura tranquille au milieu de l'orage; & que parmi les cris des Matelots, & les horreurs d'une mort prochaine, elle ſe fit de ſens froid cette jolie Epitaphe.

Cy giſt Margot, la gente Demoiſelle,
Qu'a deux Maris, & encore eſt pucelle.

Ces deux Vers faits dans une conjoncture ſi terrible, ont donné à un de nos meilleurs Ecrivains l'idée de cet ingénieux Dialogue, où il ne craint point de mettre Marguerite d'Autriche prête à périr en parallele avec Adrien & Caton mourans; & où, à travers un ba-

dinage délicat, il ne laisse pas de faire voir d'une maniere solide, que la constance enjouée de la Princesse dans ce moment redoutable vaut peut-être bien la gayeté outrée de l'Empereur, & l'austere fermeté du Philosophe. Quoiqu'il en soit, Marguerite d'Autriche écrivoit fort bien en Vers & en Prose, comme il parut par plusieurs Ouvrages qu'elle composa, & dont le plus considérable étoit l'Histoire de ses Malheurs. Elle se faisoit un plaisir d'animer les Poëtes par ses libéralités. Jean Moulinet & Jean le Maire, qui tous deux vivoient sous son Gouvernement, & étoient du Comté de Hainault, eurent beaucoup de part à ses bienfaits.

Moulinet né à Valenciennes, & Chanoine de la même Ville, mit en Prose Françoise le Roman de la Rose, & donna l'explication des allégories qu'il croyoit voir dans ce Poëme. Il fit aussi plusieurs Ouvrages de son chef. On les recueillit après sa mort, & on les

imprima sous ce Titre : *Les Dits & Faits de feu Maître Jean Moulinet, de bonne mémoire en son vivant Prestre & Chanoine de Valenciennes*. On trouve dans ce Recueil des Piéces de toute façon, & sur toutes sortes de sujets. Il y en a de sérieuses & d'héroïques ; comme ; la Conquête de Naples par Charles VIII. Complainte de la Grece, après la prise de Constantinople ; le Trône d'Honneur, le Temple de Mars &c. D'enjouées & de badines, par exemple, le débat de la Chair & du Poisson, le Dialogue de l'Agneau & du Loup : de Satyriques, telles que sont, l'Epithalame de la fille de Laidin ; les neuf Preux de Gourmandise ; de Dévotes, comme plusieurs Oraisons à N. S. à la sainte Vierge, à Madame sainte Anne, à Monseigneur saint Adrien &c. Le mal est que dans ces dernieres Piéces le Poëte dit ordinairement à Dieu & aux Saints toute autre chose que ce qu'il leur devoit dire.

Ainsi dans l'Oraison de sainte Anne, au lieu d'édifier ses Lecteurs par les sentimens d'une pieté solide, il s'amuse à badiner ridiculement sur le nom de la Sainte.

Ton nom est Anne, & en Latin Anna,
Le Tout-Puissant, qui justement t'ulna,
Veut qu'à l'aune tu soyes comparée :
Quatre quartiers une très-juste aune a,
Quatre vertus sont dont tu es parée.

Mais l'Auteur après avoir fait de la Sainte une mesure, il en fait un arbre, & s'embarasse étrangement dans ces deux comparaisons.

Tu es droite aulne, Anna bien nous le preuve,
S'on le retourne, Anna toujours on treuve,
Tu es l'arbre feuillu & le verd aulne,
Où l'on trouva la Vierge sans repreuve,
Du juste aulneur qui les bons aulneurs aune.

On peut juger par ce léger échantillon quel étoit le caractere & le tour d'esprit de ce Poëte. Mais pour en donner une juste idée, il faut que je rap-

porte le commencement d'une Piéce, où il parle de lui-même ; & où, non content de doubler la rime à la fin du Vers, il la double aussi au repos.

Moulinet n'est sans bruit ni sans nom, non.
Il a son son, & comme tu vois, voix.
Son doux plaid plaist, plus que ne fait ton ton.
Son vif art ard, plus clair que charbon bon.

Le reste de la Piéce est du même stile. Jamais Poëte ne porta plus loin la fureur d'accumuler rime sur rime. Lorsqu'il traitoit quelque sujet élevé, il plaçoit d'ordinaire une Strophe de petits Vers après une Strophe de grands, & hérissoit l'une & l'autre de rimes le plus qu'il pouvoit.

La plûpart des Poëtes travaillerent d'après ce modéle. Mais un Auteur qui vivoit quelque tems après, & qui joignoit à un fonds infini de libertinage & de corruption, une critique exacte & un goût sûr, sentit le ridicule d'une méthode si gênante. Il s'en moque fi-

nement dans l'Inſcription en Vers qu'il met en groſſes lettres antiques ſur la grande porte de l'Abbaye de Théléme.

Cy n'entrez pas Hypocrites, Bigots,
Vieux Matagots, Marmiteux Bourſouflez;
Torts cols, Badaux, plus que n'étoient les
Gots,
Ni Oſtrogots, Précurſeurs des Magots.
Haires, Cagots, Cafars empantouflez,
Gueux mitouflez, Frapars écorniflez,
Betlez, entlez, fagoteurs de tabus,
Tirez ailleurs pour vendre vos abus.
Vos abus méchants
Rempliroient mes champs
De méchanceté,
Et par fauſſeté
Troubleroient mes chants
Vos abus méchants.

La principale * qualité de Moulinet, c'eſt qu'il étoit très-fécond; & que malgré la contrainte à laquelle il s'aſſujet-

* La ſeule bonne qualité qu'eut Moulinet, c'étoit la fécondité; ſi pourtant cette qualité doit paſſer pour bonne, lorſqu'elle n'eſt pas conduite & réglée par le jugement.

tissoit volontairement, il écrivoit avec une facilité prodigieuse.

Jean le Maire de Belges, eut en son tems la réputation d'excellent Orateur & d'excellent Poëte. Quoiqu'il fût étranger il aimoit extrêmement la France. Il le montra bien par son grand Ouvrage de l'Illustration des Gaules, qui est plein de recherches très-sçavantes, & où l'Auteur ne peche peut-être que par trop de zéle pour la gloire de notre Nation. Car il nous fait descendre des Troyens en droite ligne ; & oubliant qu'il est Historien, il adopte en notre faveur toutes les Fables des Poëtes sur notre origine. Ses Ouvrages Poëtiques sont en grand nombre. Les deux principaux sont *la Couronne Marguaritique* ; & *le Triomphe de l'Amant Verd* ; tous deux consacrez à la gloire de Marguerite d'Autriche sa Bienfaictrice. Il entend par l'Amant Verd un Perroquet qui étoit à cette Princesse ; & qui, dit-on, mourut de douleur,

parce qu'elle l'avoit laissé en Flandres, pendant un voyage qu'elle fit en Allemagne. Nos Poëtes en ce tems-là faisoient assez souvent tomber le repos du Vers sur un *e* feminin.

Nos jours passent, jamais nul ne revient.

Jean le Maire fut le premier qui remarqua le mauvais effet que produisoit cet *e* ainsi placé. Il en avertit Clement Marot, qui bien que tout jeune encore commençoit déja à se distinguer par son talent extraordinaire pour la Poësie. Ils convinrent l'un & l'autre que c'étoit une faute, & continuerent d'y tomber. Marot en parlant de cet Auteur pousse un peu loin l'hyperbole :

Jean le Maire Belgeois,
Qui eut l'esprit d'Homere le Gregeois.

Il y a beaucoup à rabattre de cet éloge, mais on ne peut disconvenir que le Maire ne fût un des meilleurs esprits & un des plus sçavans hommes de son Siécle ; & que notre Langue, soit pour les

les Vers ou pour la Prose, ne lui soit infiniment redevable.

Frere Guillaume Alexis, appellé communément le bon Moine de Lire, Abbaye située en Normandie, fit plusieurs Rondeaux, Ballades & Chants Royaux à l'honneur de la sainte Vierge; & deux Poëmes, l'un intitulé : *Le Blason des fausses Amours*; & l'autre : *Le passe-tems de tout homme & de toute femme.* Ce dernier Titre semble promettre du badinage & de la gayeté. C'est pourtant un Ouvrage très-sérieux. Car le passe-tems dont il s'agit, n'est autre chose que les miseres nécessairement attachées à la condition humaine. L'Auteur prend l'homme dès le Berceau, le considere dans les différens âges de la vie, & l'examine enfin au lit de la mort, & fait voir que dans tous ces Etats nous ne sommes au monde que pour souffrir. Ce Poëme est tout moral, & la versification en est passable pour le tems, mais elle est trop uniforme, &

l'on n'y trouve point de ces traits naïfs qui réveillent, & qui n'étoient pas inconnus même au siécle où écrivoit l'Auteur. Le Frere Alexis psalmodie toujours sur le même ton. Le Blason des fausses Amours est un peu plus varié. C'est un Dialogue entre un Gentilhomme, qui soutient le parti de l'Amour, & ce bon Moine qui se déchaîne contre, & qui fait un long dénombrement des malheurs que cette passion traîne à sa suite. On peut bien juger qu'il n'épargne pas les femmes. Une des choses qui le choque le plus en elles, c'est le peu de fidélité qu'elles gardent dans leurs attachemens, & le soin qu'elles ont de faire entendre à chacun de leurs adorateurs, qu'il est le plus aimé.

Plus sentiront
Qu'effet feront
Par leur beauté,
Plus jureront
Que garderont
Fidélité.

Mais c'eſt traité
Sans ſureté,
Car autant à tous en diront.

Il leur fait un crime de ce qu'elles aiment à gouverner, & ſe récrient ſur les déſordres où elles engagent ceux qu'elles gouvernent.

Femme deſire
Et toujours tire
D'être maiſtreſſe,
Tout veut conduire,
Tout faire & dire,
Jamais ne ceſſe.
Et Dieu ſçait, qu'eſt-ce
Quand elle adreſſe.
Par ſes pratiques à eſlire
Homme qui gouverner ſe laiſſe,
Ainſi qu'un chien qu'on méne en laiſſe.

Il les accuſe auſſi d'être peu ſenſible aux bonnes qualités, & de s'attacher beaucoup plus à la fortune qu'au mérite.

Sois un amant
Frais & plaiſant,

Soit diligent,
Soit plus luisant
Qu'un diamant
Joli & gent;
Qu'il soit prudent,
Parlant aussi bien qu'un Romant,
S'il n'a de l'or & de l'argent,
On lui dit. A Dieu vous commant.

Mais son zéle l'emporte, lorsqu'il décrit leur avarice; il ne choisit point alors ses expressions, & parle en homme grossierement vrai.

Comme résine
Qui conglutine
Ce qu'elle attrape,
Femme est encline
A la rapine.
Ce qu'elle agrappe
Jamais n'échappe.
Et fusse un tison de cuisine
Tout lui est bon, argent & chappe,
Et quand n'y a plus que la nappe,
Incontinent l'amour décline.

Au reste, cet Auteur tomba dans la faute, où tomboient alors presque tous ceux

qui écrivoient sur la même matiere ; il confond les femmes innocentes avec les coupables, & veut qu'on juge de toutes par quelques-unes. Ce bon Religieux eut aussi la dévotion de faire le voyage de Jerusalem ; & c'est dans cette Ville, comme il le dit lui-même, qu'il composa le Dialogue du Crucifix & du Pelerin. Il est loüable de n'avoir écrit que sur des matieres de Pieté & de Morale, & de s'être toujours souvenu dans ses Ouvrages des engagemens de son Etat.

Pierre Gringore, appellé encore autrement de Vaudémont & Mere-sotte ; étoit Herault d'Armes du Duc de Lorraine. Il publia plusieurs Ouvrages de Poësie, entre autres des Heures de Notre Dame translatées en Rime Françoise ; & dédiées à la Duchesse de Lorraine sa maîtresse. Les folles Entreprises, qui est une longue Satyre contre les vains projets des hommes ; & enfin un Volume intitulé : *Les menus propos de Me-*

re-sotte. Quelques-uns de nos Ecrivains trompés par ce dernier Titre, ont crû que Mere-sotte étoit un personnage Allégorique, qui tenoit la parole & dogmatisoit dans cet Ouvrage, au lieu que c'est simplement un des noms de l'Auteur. Il avoit bien les menus propos en tête. Car bien que les Piéces contenuës dans ce Recueil soient en fort grand nombre, & sur des sujets très-différents, il leur donne à toutes le titre de menus propos, titre, qui pourtant ne convient guere à la plûpart. Menus propos sur les Dits & Faits d'Aristote; menus propos sur la Chronique du tems présent; menus propos sur la vie des gens de Cour; menus propos sur le Pseaume *Benedictus Dominus Deus Israël*; menus propos sur l'Hymne *Vexilla Regis prodeunt* &c. Mais le plus singulier de tous ces Menus propos, est celui par où le Livre finit, & qui a pour Titre: *Menus propos sur le Testament de Lucifer & le mariage de son*

Filles. L'Auteur feint que Lucifer très-malade & abandonné des Medecins, songe à pourvoir ses Filles avant que de mourir ; & voici de quelle maniere il en dispose. Il veut que Présomption soit mariée aux jeunes gens ; Curiosité aux Femmes ; Adulation aux gens de Cour ; Opiniâtreté aux Ignorans ; Usure aux Agens & Banquiers ; Rapine aux gens de Robe ; Categorie aux Moines ; Simonie aux gens d'Eglise, & ainsi du reste. Il n'y a que sa fille Luxure qu'il n'établit pas ; parce qu'il est sûr, dit-il, qu'elle ne demeurera point, & que d'ailleurs il entend, qu'elle soit commune à tous les Etats. Ce Poëte avoit pris pour devise, *Raison par tout*. Mais on reconnoît en plusieurs endroits de ses Ouvrages, qu'il ne se souvenoit pas toujours de sa devise en écrivant. Il fit une petite Farce, intitulée : *Le Prince des Sots*, que plusieurs confondent avec les Menus propos de Mere-sotte, & dont nous parlerons en son lieu.

Jean Meschinot étoit un Gentilhomme de Nantes. Il fut Domestique des derniers Ducs de Bretagne, & lorsque la Duchesse Anne leur Heritiere vint épouser Charles VIII. Meschinot la suivit en France, & depuis demeura toujours auprès d'elle en qualité de Maître d'Hôtel. Nous avons de lui un Recueil de Poësie, qui contient un grand nombre de Piéces différentes. La plus considérable est un Poëme assez long, qui a pour titre : *Les Lunettes des Princes*. Rabelais ne sçait si dans tous nos vieux Poëtes on pourroit encore trouver un autre Ouvrage d'une idée aussi singuliere que celui-ci. On peut en juger par la simple exposition du sujet. Dame Raison, dit l'Auteur, forme le dessein de mettre entre les mains des Princes le seul Livre, qui peut leur apprendre à bien gouverner leurs Peuples.

* Rabelais le cite quelque part & s'en moque finement, comme il fait de tout.

Pour

Pour parvenir à cette grand' science
Un Livre auras, qui a nom, Conſcience.

Mais afin que les Princes puiſſent lire ce Livre plus commodément & avec plus de profit, elle leur fait préſent d'une paire de Lunettes, d'un travail & d'un artifice admirables. Car elles ſont compoſées des quatre Vertus Cardinales; de telle ſorte que Prudence & Juſtice en ſont les deux Verres; ils ſont bordés de force, & joints l'un à l'autre par Temperance. L'Auteur aſſure:

Que jamais Oeuil ne vit telles béſicles.

Et il ajoute, qu'elles ſont appellées les Lunettes des Princes; parce qu'encore, dit-il, qu'elles ſoient propres à tous les hommes, elles conviennent particulierement au Pape, à l'Empereur, aux Rois, aux Ducs, & aux autres Seigneurs qui ont en main l'autorité ſouveraine. En effet, cet Ouvrage eſt rempli de maximes qui pourroient leur être fort utiles, mais qui ſont abſolument

gâtées par le burlesque qui régne d'un bout à l'autre. Peut-être ne sera-t-on pas fâché d'en voir ici quelques-unes. Celle qu'il répete le plus souvent, c'est que les Princes doivent, autant qu'il leur est possible, ménager le bien de leurs sujets, parce qu'ils ne peuvent les épuiser, sans se ressentir eux-mêmes de cet épuisement.

Croyez que Dieu vous punira,
Quand vos sujets oppresserez ;
L'amour de leurs cœurs plus n'ira
Vers vous, mais haine amasserez,
S'ils sont pauvres, vous le serez.

Comme il étoit persuadé que rien n'est plus propre à contenir les Princes que la pensée de la mort, il a soin de leur en rappeller sans cesse le souvenir.

Princes, vous n'estes d'autre alloi,
Que le pauvre peuple commun.
Faites-vous sujets à la Loi,
Car certes vous mourrez comme un
Des plus petits.

Et ailleurs.

Si tu vas à ſaint Innocent,
Où y a d'oſſemens grand tas;
Ja ne connoiſtras entre cent
Les os des gens de grands Etats,
D'avec ceux qu'au monde notas
En leur vivant pauvres & nus.
Tous s'en vont, d'où ils ſont venus.

Dans un autre endroit il dit, que ſi le ſujet arrive le premier à ce terme fatal, le Prince ne tarde guere à ſuivre.

Je vais devant, il vient après,
Nous ſommes égaux à peu près.

Il creuſe cette penſée, & en tire cette réflexion aſſez Philoſophique :

A cent ans d'ici je m'attends
D'eſtre auſſi riche que le Roi.
J'attendrai, ce n'eſt pas long-tems;
Lors ſerons de pareil arroi.
Si je ſouffre quelque deſroi
Entre d'eux, il faut endurer,
Malheur ne peut toujours durer.

Enfin, il leur repréſente qu'au ſortir

de la vie tout ce qui les environne les abandonnera, & que leurs actions seules les accompagneront.

Quant au corps, guere d'avantage
Ne vois d'un Prince aux plus petits.
Les aucuns s'en vont devant âge
A la mort, pauvres & chetifs.
Autres suivent leurs appetits
Pour quelque tems, & puis ils meurent.
Leurs œuvres sans plus leur demeurent.

Il donne pour modéle d'un bon Prince Jean Duc de Bretagne, & l'éloge qu'il en fait est admirable par rapport au tems où vivoit cet Auteur.

Fier fut aux fiers, aux bons doux en courage,
Prudent en faits, & benin en langage,
Autant valoit qu'en scellé sa promesse.
Oncques ne fit un deshonnête Ouvrage.
Des Benoits Cieux Dieu lui doint l'heritage,
Car toujours fut vrai pere de noblesse.

L'autre partie du Recueil comprend une trentaine de Ballades, dont quelques-

unes ont des refrains assez heureux, témoin celui-ci.

Gens sans argent ressemblent corps sans ame.

Et cet autre,

On dit très-bien, mais on fait le contraire.

Quelques Rondeaux, dont l'un a pour Titre : Rondeau de Notre-Dame à son enfant en faveur du Pêcheur ; une Oraison à la sainte Vierge, chaque Vers commençant par une lettre de l'*Ave-Maria*. Un Poëme sur la Passion de Notre-Seigneur. Une Lamentation sur la mort de la Duchesse de Bourgogne ; une Prosopopée de la Ville de Nantes, qui se plaint des malheurs du tems &c.

Dans ces diverses Piéces, il y a des exemples de la plûpart de ces Rimes dont nous avons parlé, & qui étoient si fort à la mode en ce tems-là. Mais on y trouve deux huitaines qui sont originaux en leur genre. On lit au haut de l'un : *Les huit Vers ci-dessous écrits*

se peuvent lire & retourner en trente-huit manieres. Et au haut de l'autre, *cette Oraison se peut dire par huit ou par seize Vers, tant en retrogradant qu'autrement; tellement qu'elle se peut lire en trente-deux manieres & plus, & à chacune y aura sens & rime, & peut commencer toujours par mots différents qui veut.* Je ne puis me résoudre à mettre ici ces deux Piéces de Vers, parce que, quoiqu'en dise l'Auteur, à qui elles dûrent infiniment coûter, si l'on y trouve de la rime, on n'y trouve guere de raison. Au reste, on remarque presque par-tout dans ses Ouvrages, qu'il aimoit beaucoup à se lamenter. Il est toujours sur le ton plaintif, soit qu'il fût naturellement mélancolique, ou que ses malheurs l'eussent rendu chagrin. Quoiqu'il en soit, il s'appelloit lui-même, *le Banni de Liesse*; & il se donne ce nom dans une Requête qu'il adresse à François II. dernier Duc de Bretagne & son Souverain. Comme cette Piéce renferme plus

ſieurs particularités de ſa vie, & que d'ailleurs elle eſt toute propre à donner une juſte idée de ſon caractere, je ne crains point d'en rapporter ici une grande partie.

Supplie très-humblement voſtre pauvre Vaſſal, loyal Sujet, & obéiſſant ſerviteur, nommé le Banni de Lieſſe, à préſent demeurant au Dioceſe d'Infortune, Paroiſſe d'affliction, & proche voiſin de déſeſpoir : Expoſant comme dès ſon jeune âge il a continuellement ſervi Meſſeigneurs vos Prédeceſſeurs, les Ducs Jean, François, Pierre & Arthus, dont Dieu ait les ames; & qu'à voſtre heureux avénement il vous plût le retenir voſtre Domeſtique & Commenſal ſerviteur... Ce néanmoins un Larron public, ennemi d'humanité & appellé malheur, accompagné d'une vieille maigre & déchirée, laquelle eſt nommée Pauvreté, ont inceſſamment guerroyé & pourſuivi en tous lieux

ledít Suppliant, tendant à sa totale destruction, à la fureur desquels il a toujours jusqu'ici résisté par les bons supports & aide qu'il vous a plû lui faire... Et soit ainsi mon Souverain Seigneur, que combien qu'és temps passez celui Banni de Liesse eust été cruellement traitté & assailli par les susdits Malheur & Pauvreté, à présent l'ont atteint, pris & lié de toutes parts, en maniere que sans vostre prompt remede & secours il ne peut à leur malice résister... Or est ainsi que Notable & Révérende Dame qu'on appelle Vieillesse, voyant la captivité en quoi les dessus dits Malheur & Pauvreté détiennent cettui Banni de Liesse, desire le délivrer en bref de leurs mains, & lui tenir bonne & fidelle compagnie jusqu'à la fin, moyennant vostre bonne grace & aide ; car autrement elle n'a puissance de pourvoir à ses nécessitez, ni de le restituer en sa franchise.. Qu'il vous plaise donc mon Souverain Sei-

gneur commander à Honneur, Procureur General de toutes vos entreprises de soi adjoindre avec ledit Suppliant, & conduire sa cause en maniere que sesdits ennemis soient chassez; & au surplus faire & ordonner tel état audit Banni de Liesse, qu'il puisse en vous servant accomplir le reste de ses briefs jours. Ce faisant &c.

Vers ce même-tems on vit paroître un Poëme d'une longueur énorme, & avec ce Titre extraordinaire : *Les Contredits de Songe-Creux, contenant plusieurs abus en chacun état de ce monde.* L'Auteur ne jugea pas à propos de se faire connoître par son véritable nom; mais on peut dire que celui de Songe-Creux qu'il se donna, ne lui convenoit pas mal. Voici quel est le dessein de cet Ouvrage. Il s'agit de choisir un Etat de vie pour un jeune homme qui entre dans le monde. On fait à cette occasion une assemblée de Parens. Cha-

cun propose la Profession qu'il croit la plus convenable, & tâche d'en faire valoir les avantages. Mais Songe-Creux toujours prêt à contredire leur coupe la parole, détruit ce qu'ils avancent, & fait voir que generalement dans tous les Etats du monde ce n'est qu'injustice & que tromperie. Le mal est que Songe-Creux condamnant generalement toutes les Professions, il s'ensuit de son systême, que l'homme doit toute sa vie demeurer les bras croisés, & passer ses jours à ne rien faire. Il n'approuve ni le Célibat, ni le Mariage ; mais il se déchaîne sur-tout contre ce dernier Etat, qu'il appelle le tombeau de la liberté & de tous les plaisirs. Il ne comprend pas comment un homme sage peut acheter une femme par un gros douaire ; & il ajoute qu'autrefois il acheta la sienne fort peu, mais qu'il ne l'acheta que trop encore.

Treize deniers l'ai achetée,
Mais par ma foi, c'est trop vendu.

Qui pour le prix me l'a baillée,
Que par son cou fust-il pendu.

Il fait aussi cette demande ridicule, pourquoi le mari étant le chef de la maison, on a pourtant nommé le mariage, *Matrimonium*, du nom de la mere; & non pas, *Patrimonium*, du nom du pere; & il en apporte cette raison, qui n'est guere moins ridicule que la demande. C'est que, dit-il:

Des enfans qui sur terre sont,
On sçait fort bien quelle est la mere;
Mais on ne sçait quel pere ils ont.

Cette pensée est un peu comique. Mais on ne peut disconvenir qu'elle ne soit ici beaucoup plus à sa place que dans un Poëme Epique, tel que l'Odyssée, où elle se trouve pourtant conçûë à peu près dans les mêmes termes. Au reste, quelque soin qu'aït Songe-Creux de s'éloigner des opinions communément reçûës, il s'en rapproche quelquefois; comme lorsqu'interrogé s'il

faut préférer la ſcience aux richeſſes ; il réſout la queſtion par l'Hiſtoriette ſuivante.

Sur ce jadis une femme de nom ,
Si répondit aſſez notablement ,
Quand on s'enquiſt de ſon intention ,
Si ſon enfant ſeroit riche ou ſavant.
Elle reprit : Le ſçavoir eſt moult gent.
Mais qui riche eſt, c'eſt choſe encor plus forte.
Car onc ne vis qu'un riche plein d'argent
Fuſt attendant un ſage homme à la porte.
On voit toujours les gens ſages requerre
Les riches gens , & non pas au contraire.
Par quoi mon fils, ſans de ce plus enquerre,
Riche ſera , ſi riche le puis faire.

Guillaume Cretin étoit Pariſien. Il commença par être Tréſorier de la ſainte Chapelle de Vincennes , & puis il fut Chantre de la ſainte Chapelle de Paris. Jamais Poëte ne donna d'abord de plus grandes eſpérances , & n'y répondit plus mal dans la ſuite. Il fit un nombre infini de Vers , entre autres il rima les Annales de France diviſées en

quatre Parties. Mais la plûpart de ces Ouvrages ne virent point le jour ; ceux qui parurent ayant éteint la curiosité publique sur ceux qui étoient encore à paroître. Ce qui le perdit, c'est qu'il se jetta dans le goût des Rimes équivoques, & qu'il ne songeoit qu'à remplir ses Vers de misérables jeux de mots. Aussi est-ce par-là que Marot le caractérise.

Le Bon Cretin au Vers équivoqué.

Cependant le même Marot lui donne ailleurs des louanges excessives. Il lui adresse une Epigramme, avec ce Titre: *à Monsieur Cretin souverain Poëte François*. Et lorsque Cretin fut mort, il fit cette Epitaphe magnifique.

Seigneurs passans, comment pourrez-vous croire,
De ce tombeau la grand pompe & la gloire?
Il n'est ni peint, ni poli, ni doré,
Et si se dit hautement honoré,
Tant seulement pour être couverture,
D'un corps humain cy mis en sepulture.

C'eſt de Cretin, Cretin qui tant ſçavoit.
Regardez donc ſi ce tombeau avoit
De ce Cretin les faits laborieux,
Comme il devroit être bien glorieux,
Veu qu'il prend gloire au pauvre corps tout mort,
Lequel par-tout vermine mine & mord &c.

Tout ce qu'on peut dire pour juſtifier le goût de Marot, c'eſt que dans ces Eloges il parloit le langage de l'amitié. Il s'en falloit bien que Rabelais ne jugeât de Cretin ſi favorablement. Il en parle comme d'un vieux radoteur, & le donne pour modéle d'un Poëte ridicule. Car on ne doute point que ce ne ſoit Cretin qui ait voulu peindre dans la perſonne de ce vieux Poëte, que Panurge va conſulter pour ſçavoir s'il ſe doit marier ou non. Les raiſons qui le font croire, c'eſt que Rabelais donne à ce vieux rimailleur le nom de Raminagrobis, faiſant alluſion à l'Aumuſſe & aux Fourrures de ce bon Chanoine. En ſecond

lieu, il appelle la maiſon de Raminagrobis la Villaumere, tirant encore par là ſur Cretin, qui avoit nom Guillaume. Il ajoute que Raminagrobis avoit épouſé en ſecondes nôces la Grande Gourre, dont la belle Bazoche étoit née. C'eſt que Cretin, comme nous l'avons remarqué, paſſa de la ſainte Chapelle de Vincennes à celle de Paris, au pied de laquelle ſe trouve la Bazoche. Il dit en quatriéme liéu, que Raminagrobis au lit de la mort fit chaſſer de ſa chambre un tas de vilaines bêtes noires, blanches, fauves, cendrées, par où Rabelais déſigne l'antipathie que ce bon Eccleſiaſtique avoit toujours euë pour les Moines, juſques-là qu'il avoit fait contre eux une Satyre ſanglante. Mais ce qui ôte toute difficulté, c'eſt que Panurge demandant s'il doit prendre femme, Raminagrobis lui répond par ce Rondeau, beaucoup plus propre à augmenter un doute qu'à le réſoudre.

Prenez-la, ne la prenez pas.
Si vous la prenez, c'eſt bien fait.
Si ne la prenez, en effet
Ce ſera ouvré par compas.
Gallopez, mais allez le pas,
Reculez, avancez de fait,
Prenez-la, ne.
Jeunez, prenez double repas.
Défaites ce qui eſt refait,
Refaites ce qui eſt défait,
Souhaitez-lui vie & trépas.
Prenez-la, ne

Or ce Rondeau eſt conſtamment de Cretin, & on le trouve dans le Recueil de ſes Vers, imprimé long-tems avant que l'Ouvrage de Rabelais eût paru. Ce Recueil contient pluſieurs Ballades & Rondeaux ſur l'Immaculée Conception, une Oraiſon à ſainte Geneviéve, un Poëme, qui a pour Titre, le débat de deux Dames ſur la Chaſſe au Chien & à l'Oiſeau; le Plaidoyer de l'Amant douloureux; une longue Complainte ſur la mort du Maréchal de Chabanes, qui fut

Fut tué à la journée de Pavie, plusieurs Epîtres à Charles VIII. à Louis XII. & à François I. & quelques autres Piéces sur des sujets de moindre importance. Tout cela, s'il ne faut rien dissimuler, est fort médiocre. On y trouve pourtant quelques Vers supportables, comme ceux de ce Quatrain sur les jeunes Abbez qui aspirent à l'Evêché.

Subtils Regnards, & grands mangeurs d'Images,
Pour haut monter, contrefont les Cagots.
Puis quand ils sont juchez sur leurs ergots
Au monde font de merveilleux dommages.

André de la Vigne, Secretaire du Duc de Savoye, composa le Verger d'honneur. Cet Ouvrage est mêlé de Vers & de Prose. La Conquête du Royaume de Naples par Charles VIII. en fait le sujet. C'est plûtôt un Journal Historique qu'un Poëme. L'Auteur prend le Roi au sortir de Paris, le suit pas à pas jusqu'à Naples, l'accompagne fidélement au retour, & raconte

au plus juste les évenemens selon l'ordre qu'ils sont arrivez. Cette Piéce ne laisse pas d'être curieuse par beaucoup de particularitez qu'elle contient, & qui ne se trouvent point ailleurs.

Mais elle n'est pas du seul André de la Vigne. Octavien de saint Gelais y mit aussi la main. On regardoit ce dernier comme un des plus grands Poëtes de son tems. Il étoit d'une des plus anciennes & des plus nobles Maisons du Poictou. Il nâquit à Coignac, & fut Evêque d'Angoulesme. Il vit les Régnes de Charles VIII. de Louis XII. & de François I. & fit des Vers jusqu'à la mort. Quoique notre Poësie fût sa plus forte passion, il ne laissoit pas d'entretenir commerce avec les Muses Grecques & Latines. Il est le premier qui par les Traductions les ait amenées de Grece & d'Italie en France. Il mit en Vers François tout l'Eneïde, plusieurs Livres de l'Odyssée, les Epîtres & l'art d'aimer d'Ovide. Mais il ne

ſe borna pas à la qualité de Traducteur. Il donna de plus un nombre infini d'Ouvrages de ſa façon. Ce qu'il y eut de mal, c'eſt qu'il écrivoit plûtôt en Cavalier & en Courtiſan, qu'en homme élevé à une des premieres Dignitez de l'Egliſe. Pluſieurs de ſes Piéces roulent ſur l'amour. Il y en a pourtant quelques-unes qui peuvent ſervir de préſervatif contre cette paſſion dangereuſe. Tel eſt le triolet ſuivant.

De trop aimer c'eſt grand folie,
Je le ſçais bien, quant à ma part.
Quelque choſe que l'on en die,
De trop aimer c'eſt grand folie.
A la parfin on en mandie.
Qui ſage eſt, bien-tôt s'en départ.
De trop aimer c'eſt grand folie,
Je le ſçais bien, quant à ma part.

Il regardoit la fidélité comme une vertu de dupe, perſuadé qu'il ne s'en trouve point parmi les femmes.

Pour eſtre Loyal à ſa Dame,
Savez-vous ce qu'il en advient.

De joyeux dolent on devient.
Car point n'eſt de loyale femme.

Auſſi ne ſe piquoit-il pas de tenir beaucoup à ce qu'il aimoit.

Bonnes gens, j'ai perdu ma Dame.
Qui la trouvera, ſur mon ame,
Combien qu'elle ſoit belle & bonne
De très-grand cœur je la lui donne.

Il avoit naturellement l'eſprit tourné à la plaiſanterie. Il a fait pour les gens de Finance une inſtruction courte, qui a bien l'air d'une Satyre déguiſée. Mais ſoit qu'il eût deſſein de les inſtruire, ſoit qu'il ait voulu, comme il y a beaucoup d'apparence, ſe réjouir un peu à leurs dépens, jamais maximes ne furent mieux ſuivies que celles qu'il leur adreſſe. Voici ce qu'elles contiennent.

Toi qui es Receveur du Roi,
Ou du Dauphin, ſi tu me croi,
Reçois avant que tu écrives,
Ecris avant que tu délivres.
De recevoir fais diligence,
Et fais tardive délivrance.

Prends acquis qui ſoient bien valables,
Paye en paroles aimables;
En tes Clercs pas tant ne te fie,
Qu'à voir ſouvent tes faits oublie.
Sois moult diligent à compter.
Et tu pourras plus haut monter.

Il eut un fils naturel, le fameux Melin de ſaint Gelais, qui porta beaucoup plus loin encore que ſon pere le talent de la Poëſie. Mais quoique la conduite d'Octavien ne fût guere plus réguliere que ſes Ecrits, cela n'empêche pas qu'il n'eût beaucoup de part aux bonnes graces & à la familiarité de François I. Lorſqu'ils ſe trouvoient enſemble, un de leurs plus grands plaiſirs étoit de faire des Vers ſur le champ, & de ne ſe parler que par Rimes. Ceux qui ſont inſtruits des particularitez de cette Cour, ſçavent la gageure qu'ils firent un jour enſemble, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que le Prélat eût perduë.

Jean Marot étoit de Caën. Il quitta

ſa Patrie par des raiſons de fortune, & alla s'établir à Cahors. Et ce fut-là qu'il eut un fils, qui fut depuis le célébre Clément Marot. Mais pour ne parler maintenant que du Pere, il ſe qualifioit, *Le Poëte de la très-magnanime Reine de France Anne de Bretagne.* Il vécut juſques ſous le Régne de François I. dont il fut Valet de Chambre. Il avoit beaucoup de génie & peu de ſçavoir, & l'on étoit ſurpris qu'un homme qui n'entendoit ni Grec ni Latin, pût tirer de ſon fond des Ouvrages ſi raiſonnables. Les Oeuvres Poëtiques ſont diviſées en deux Parties. La premiere contient deux Poëmes, l'un ſur l'entrée triomphante de Louis XII. dans la Ville de Gennes, & l'autre ſur un ſecond voyage que le même Roi fit en Italie, & où il gagna la bataille d'Aignadel. Comme ces deux Piéces ſont dans le genre Héroïque, le Poëte tâche d'élever ſon ſtile, & de le proportionner à la grandeur de ſon ſujet.

La seconde Partie de ses Oeuvres comprend, *le Doctrinal des Princesses & Nobles Dames* en vingt-quatre Rondeaux. Une cinquantaine d'autres Rondeaux sur différents sujets, quelques Chants Royaux & quelques Epîtres. Dans ces différentes Piéces la versification est exacte par rapport au tems, & ne manque pas de force. Aussi Jean Marot étoit-il le seul qui disputoit le prix à Octavien de saint Gelais. C'est une chose remarquable, que l'un & l'autre sous les Régnes de Charles VIII. & de Louis XII. ayent tenu le même rang que leurs deux fils tinrent depuis sous le Régne de François I. C'est-à-dire, que rivaux comme eux, ils ayent partagé tous les suffrages, & passé pour les deux premiers Poëtes de leur siécle.

Au reste, tandis que la plûpart de nos Poëtes s'exerçoient sur les différentes matiéres dont nous venons de parler, quelques-uns s'efforçoient, mais inutilement, de donner au Théatre une

forme un peu plus raisonnable. Car premierement pour ce qui concerne la Tragédie, Jean Michel, Angevin, peu content de toutes les Piéces qui avoient été faites jusqu'alors sur la Passion de Notre-Seigneur, en composa une nouvelle qui ne valoit guere mieux que les précédentes. L'Impression nous l'a conservée. On lit ces mots à la tête du Livre ; s'ensuit le Mystere de la Passion de N. S. J. C. par très-éloquent & scientifique Docteur Maître Jehan Michel, lequel Mystere fut joué à Angers moult triomphamment le mois d'Aoust de l'an 1486. & dernierement à Paris. La derniere page fait foi que c'est à l'honneur de Dieu & de la Vierge Marie, & à l'édification de tout bon Chrétien & Chrétienne, que le présent Livre a été donné au Public.

On représenta encore deux autres Tragédies, dont je n'ai pû découvrir les Auteurs, & qui furent imprimées avec ce Titre, s'ensuit la vie de Monseigneur

ſeigneur ſaint Laurent, & le Martyre de Monſeigneur ſaint Hyppolite par perſonnages.

Quant à ce qui concerne la Comédie, Pierre Gringore donna la petite Farce dont nous avons déja parlé, & qui eſt intitulée : *Le Prince des Sots.* Elle fut jouée aux Halles de Paris le jour du Mardi-Gras de l'année 1511. Dame Sottiſe ouvre la Scéne par un aſſez long Prologue, où paſſant en revûë les différentes conditions de la vie, elle fait voir que toutes généralement relevent de ſon domaine, & reconnoiſſent ſon empire. La nouveauté du ſujet, le grand nombre des perſonnes intéreſſées, le jour & le lieu de la répréſentation attirerent une multitude innombrable de Spectateurs.

Mais de toutes les Piéces de Théatre faites avant François I. celle qui ſans contredit eut le plus de ſuccès, fut la Farce de Maître Pierre Pathelin. Elle fut reçûë avec des applaudiſſemens in-

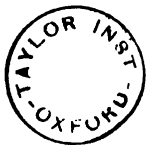
croyables ; & plus de cent ans après, on battoit encore des mains. Pasquier dans ses recherches ne craint point d'avancer que cette Pièce seule (ce sont ses termes) fait contre-quarre aux meilleures Comédies Grecques, Latines & Italiennes. C'est beaucoup dire, mais on ne peut disconvenir que si on la regarde, non point comme une Comédie réguliere, mais comme une simple Farce, ainsi que son titre le porte, elle ne soit admirable pour le tems où elle a été faite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est infiniment au-dessus de tout ce qui avoit paru jusqu'alors dans le même genre. En effet, c'est la premiere où l'on trouve quelque sorte d'unité dans le sujet, de l'ordonnance dans le dessein, du surprenant & du merveilleux dans les incidens, de la varieté & de la suite dans les caracteres. A la vérité l'Auteur n'y respecte guere la vraisemblance. Il outre ses portraits ; les hommes & les ac-

tions qu'il repréſente ne reſſemblent à rien, & n'ont point de modéles dans la nature. Mais tout cela peut s'excuſer dans une Farce. Et où en ſeroient aujourd'hui la plûpart de nos Comédies mêmes, ſi on les jugeoit avec cette ſéverité ? Le début du vieux Auteur étoit d'exprimer par une action le ſens de ce Proverbe, *à trompeur, trompeur & demi.* Voici de quelle maniere il s'y prend pour rendre cette vérité ſenſible par l'imitation.

Maître Pierre Pathelin, grand Avocat & plus grand fourbe encore, fait ſi bien par ſon éloquence & par ſon adreſſe, qu'il enleve à crédit ſix aulnes de drap, & qu'il engage le Marchand à vouloir bien paſſer chez lui pour prendre ſon argent. Le Marchand y court au moment marqué. Mais il eſt bien ſurpris de trouver d'une part Pathelin au lit, criant les hauts cris, & attaqué d'un violent accès de Phrénéſie ; & de l'autre la femme qui pleure

& se déseſpere, au ſujet de ſon pauvre mari, réduit depuis plus de ſix ſemaines dans un ſi triſte état. Tout ce jeu ne plaît nullement au Marchand, qui ſoupçonne quelque ſupercherie; & qui ne pouvant tirer de réponſe raiſonnable s'en retourne, bien réſolu de ſe pourvoir par les voyes juridiques. Il n'eſt pas plûtôt ſorti que Pathelin ſe leve & s'applaudit du ſuccès de ſon ſtratagême. Mais non content d'avoir le drap du Marchand, il prête ſon miniſtere à un Berger autre fripon, qui étant au ſervice du même Marchand, avoit volé pluſieurs Moutons, & qui par cette raiſon venoit comparoître en Juſtice. Pathelin conſeille au voleur d'Agneaux de contrefaire l'inſenſé à l'Audiance, & de ne répondre autre choſe que Bée, Bée, à toutes les demandes qu'on lui fera. La choſe ainſi concertée, ils ſe rendent devant le Juge, où bien-tôt après arrive le Marchand, qui tout étonné de voir ſes

deux Fripons dans un lieu où il croyoit n'en trouver qu'un, se trouble à ce spectacle imprévû, prend tout à la fois l'un & l'autre à partie, & fait un discours confus de Drap & de Moutons où l'on ne comprend rien. Le Juge a beau lui crier de se remettre, & lui enjoindre de revenir à ses Moutons: S'il y revient, il retourne aussi-tôt à son Drap, & entasse coup sur coup tant d'extravagances, qu'à la fin le Juge le fait taire, & interroge le Berger. Mais c'est bien pour le Juge un autre sujet de surprise, lorsque par toutes les questions qu'il lui fait, il ne peut tirer autre chose que Bée Bée. Il perd patience, & se leve de dépit. Sentence intervient, par laquelle il déclare l'un & l'autre bien & duement atteints & convaincus de folie, & sur ce mis hors de Cour & de Procès. L'Avocat Pathelin sort tout triomphant, & demande son salaire. Mais il est bien surpris à son tour, de voir qu'à tout ce



qu'il peut dire le Berger ne répond autre chose que Bée Bée.

Telle est la constitution de ce petit Poëme, monument le plus considérable du Théatre de nos bons Ayeux. Ils le regarderent comme un Chef-d'œuvre. Ils crurent même que pour la gloire de la Nation, il ne falloit pas le tenir renfermé parmi nos François, mais qu'on devoit en faire part aux Etrangers. Dans ce dessein un Docteur en Droit nommé Cunibert, en fit une Traduction Latine, qui se trouve encore, & qui n'est pas mauvaise : *Fabula quæ veterator inscribitur.*

Un autre Auteur, dont je n'ai pû déterrer le nom, voulant profiter de la prévention où tout le monde étoit pour cet Ouvrage, entreprit d'en donner la suite, & composa le Testament & la mort de Maître Pierre Pathelin. Mais il s'en fallut bien que cette seconde Piéce ne fût aussi-bien reçûë que la premiere. Aussi n'est-elle pas si bon-

ne à beaucoup près. Dans le grand nombre d'irrégularitez qui s'y trouvent, une des plus marquées, c'eſt que l'Auteur, au lieu de conſerver à Pathelin ſon caractere, & de le faire mourir comme il a vécu, s'aviſe d'en faire au lit de la mort un buveur, qui pendant les exhortations qu'on lui fait, en revient toujours à ſa bouteille, & ne parle que de boire.

Avant qu'à prier je commence,
Qu'on arroſe ma conſcience.

Et ailleurs.

C'eſt bien dit, j'en aurai mémoire,
Mais pourtant qu'on me donne à boire.

Il paroît que l'Auteur ne s'embaraſſoit guere de la régle, *ſibi conſtet.*

Qu'en tout avec ſoi-même il ſe montre d'accord,
Et qu'il ſoit juſqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.

Auſſi cette Piéce échoua-t-elle. En

quoi elle eut la même destinée que depuis ont eu le mariage du Cid, la mort du Cid, & tant d'autres qui ont été faites pour servir comme de suite à des Ouvrages de réputation. Ces Copies n'ont pas eu le succès de leurs Originaux, soit que sur chaque sujet il n'y ait qu'un certain nombre de traits & de beautez, dont ceux qui écrivent les premiers se saisissent, soit que l'approbation publique ait elle-même ses bornes, & qu'elle se lasse lorsqu'on lui présente trop long-tems le même objet.

Au reste, il est surprenant que la Farce de Maître Pierre Pathelin ayant toujours fait tant de bruit, on ne sçache ni par quel Auteur, ni en quel tems elle a été composée. On croit communément que ce fut sous le régne de Charles VIII. ou de Louis XII. & l'on prétend qu'elle enrichit notre Langue des mots *Patelin*, *Pateliner* & *Patelinage*. Mais il est constant que le

mot Pathelin ſe trouve pluſieurs fois dans Villon. Car dans un endroit parlant de quelques Maîtres fourbes, il les appelle,

Les hoirs de défunt Patelin.

Et dans un autre, il dit,

Paſſer en tous ſens Patelin.

pour dire excellent en fait de mariage & en tours d'adreſſe. D'où l'on doit conclure de deux choſes l'une, ou que cette Piéce a été faite avant le tems de Villon, ou qu'il n'eſt pas vrai qu'elle ait introduit le mot de Pathelin parmi nous, puiſque long-tems avant qu'elle parût, Villon uſoit de ce terme. Ce qu'il y a d'inconteſtable, c'eſt que cette petite Piéce a fondé pluſieurs façons de parler proverbiales, comme avoir le drap & l'argent tout enſemble, revenir à ſes moutons, payer quelqu'un de Bayes, &c.

On a voulu de nos jours la reſſuſci-

ter & la remettre ſur le Théatre. Mais ſoit que ce qui étoit bon du tems de nos Peres, ne le ſoit pas du nôtre, où les choſes ont été portées à un plus haut point de perfection, ſoit que l'Auteur moderne, en ſubſtituant des expreſſions nouvelles aux anciennes, ait ôté à cet Ouvrage la naïveté qui en faiſoit le principal mérite, ſoit qu'en ajoutant de ſon chef beaucoup de choſes à l'Original, il ſoit parvenu contre ſon intention à le gâter par ce mélange ; il eſt certain qu'elle n'a pas eu le ſuccès qu'on s'en étoit promis, & qu'elle eſt tombée à la ſeconde ou troiſiéme repréſentation *.

Voilà quels étoient les Poëtes qui fleuriſſoient immédiatement avant François I. La plûpart même virent le commencement de ſon Régne. Ils ſe donnerent de grandes peines pour débrouil-

* Elle s'eſt cependant relevée depuis, & eſt aujourd'hui une des Farces de notre Théatre François des plus goûtées.

ler notre Poësie, mais leurs efforts furent assez inutiles. Il faut avouer de bonne foi que la versification étoit alors très-imparfaite. Ils n'avoient nulle régle pour l'arrangement ou pour le mélange des Rimes. Ils plaçoient l'*e* feminin au repos du Vers; ils comptoient ce même *e* pour rien, quoiqu'il fasse par lui-même une syllabe toutes les fois qu'il est suivi d'une consone. Ils faisoient rimer des singuliers avec des pluriers. Ils ne s'embarassoient point du son rude que le choc des voyelles cause à l'oreille. Ils n'étoient nullement scrupuleux sur la Rime feminine, & n'avoient égard qu'à la derniere syllabe, bien que tout dépende de la pénultiéme; de sorte que ces deux mots qu'on a coutume de citer pour exemple d'une Rime ridicule. *Halebarde & misericorde*, étoient alors une bonne Rime. Mais quoique ces fautes fussent grossieres, ils en faisoient de bien plus considérables dans la maniere de trai-

ter les sujets. Ils n'avoient presque aucune idée du grand & du sublime. Leur sérieux étoit un vrai burlesque. Ils confondoient les stiles & ignoroient les convenances. Au lieu de faire servir la Rime à la raison, ils sacrifioient absolument la raison à la Rime. Ils remplissoient leurs Ouvrages d'imaginations bizarres & monstrueuses. Ce n'étoit plus Jupiter, Junon, Mars & Neptune, c'étoit Faux-semblant, Bel-accueil, Franc-vouloir & Malebouche, qui agissoient dans tous les Poëmes. Aux grandes & nobles fictions que l'Antiquité nous a laissées, ils en avoient substitué de badines & de frivoles. En un mot, l'état informe où se trouvoit alors notre Poësie, ne donnoit pas lieu de croire qu'elle dût jamais parvenir au dégré de perfection où elle a depuis été portée. Le seul point où ils excelloient, étoit le naïf; & en ce genre ils sont pleins de traits, qui aujourd'hui encore peuvent servir de modéle.

Je crois ne pouvoir mieux finir cette seconde Partie de mon travail, que par une Epigramme de Clément Marot, qui n'est que de douze Vers, & qui renferme comme le précis de tout ce que j'ai dit. Il l'adresse à Hugues Salet, qui étoit du Quercy aussi-bien que lui.

De Jean de Meun s'enfle le cours de Loire,
En Maistre Alain Normandie prend gloire,
Et plaint encor mon arbre Paternel.
Octavien rend Cognac éternel.
De Moulinet, de Jean le Maire & Georges,
Ceux de Hainault chantent à pleine gorge.
Villon, Cretin ont Paris décoré;
Les deux Grebans ont le Mans honoré.
De Coquillart s'éjouit la Champaigne.
Nantes la Brete en Meschinot se baigne.
Quercy, *Salet*, de toi se vantera.
Et comme crois, de moi ne se taira.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *l'Histoire & une Défense de la Poësie Françoise*, par M. l'Abbé Massieu. A Paris ce 18. Fevrier 1739. DE MONCRIF.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bienamé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *l'Histoire de la Poësie Françoise, par le Sieur Abbé Massieu ; Mahomet, Tragédie ; la Vie de Moliere, avec des Jugemens sur ses Ouvrages*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre

Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris ; & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq ; & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Daguesseau, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant

ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte-Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent trente-neuf, & de notre regne le vingt-quatriéme. Par le Roy en son Conseil,

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre dix de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 247. fol 2·4. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 12. Juin 1739.

LANGLOIS, *Syndic.*

lemes.
ubl on
deles
ong
es, so
copies
Con-
me
Huis-
l'icel-
nan-
r de
or-
ris
ac
Le



